



PRÉCARITÉS CONTEMPORAINES

FORMES SOCIALES, FORMES SPATIALES, FORMES REPRÉSENTÉES

APPROCHES EUROPÉENNES CROISÉES

MARYVONNE ARNAUD, PHILIPPE MOUILLON, HENRY TORGUE

LABORATOIRE SCULPTURE URBAINE / GRENOBLE

en partenariat avec

CRESSON, UMR-CNRS 1563 «ambiances architecturales et urbaines» / École Nationale Supérieure d'Architecture de Grenoble.

- Décembre 2008 -

PRÉCARITÉS CONTEMPORAINES

FORMES SOCIALES, FORMES SPATIALES, FORMES REPRÉSENTÉES

APPROCHES EUROPÉENNES CROISÉES

LABORATOIRE SCULPTURE URBAINE / GRENOBLE

en partenariat avec

CRESSON, UMR-CNRS 1563 «ambiances architecturales et urbaines»

/ École Nationale Supérieure d'Architecture de Grenoble

RESPONSABLE SCIENTIFIQUE :

Philippe MOUILLON, maître de conférences associé à l'Institut de génie civil, Université Joseph Fourier de Grenoble, plasticien, concepteur d'installations urbaines et de réseaux, directeur artistique de Laboratoire Sculpture Urbaine.

ORGANISME DE RATTACHEMENT :

Laboratoire Sculpture Urbaine

1 rue Jean-François Hache 38000 Grenoble

Tél : 04 76 51 32 72

philippe.mouillon@lelaboratoire.net

www.lelaboratoire.net

MEMBRES DE L'ÉQUIPE EN FRANCE :

Maryvonne ARNAUD, photographe et metteur en scène urbaine, cofondatrice en 1985 de Laboratoire Sculpture Urbaine.

Pascale GARNIER, secrétaire éditoriale et traductrice.

Bernard MALLET, linguiste, ancien professeur à l'Université Stendhal de Grenoble.

Henry TORQUE, sociologue, diplômé de sciences politiques, docteur en études urbaines et compositeur, chercheur au CRESSON (Centre de Recherche sur l'Espace Sonore et l'Environnement Urbain), directeur de l'UMR-CNRS 1563 «ambiances architecturales et urbaines».

COLLABORATIONS EUROPÉENNES :

Isabella INTI, Federica VERONA (Multiplicity, Milan, Italie)

Jan SOWA, Joanna WARSZA (Varsovie, Pologne)

Sabine VOGGENREITER, Kay VON KEIST (Plan-Project, Cologne, Allemagne)

EXPERTS ET CONSULTANTS :

Stéphano BOERI, architecte, responsable de Multiplicity, Milan

Daniel BOUGNOUX, philosophe, ancien professeur à l'Université Stendhal de Grenoble.

Yves CITTON, professeur à l'Université Stendhal de Grenoble et à l'Institut d'Études Politiques de Paris.

Bruno LATOUR, sociologue et philosophe, professeur à l'Institut d'Études Politiques de Paris.

Lionel MANGA, écrivain et Épistémologue, Douala Cameroun.

Luc GWIAZDZINSKI, géographe, enseignant-chercheur au laboratoire Pacte de l'Université de Grenoble.

ENQUÊTEURS

Maryvonne ARNAUD et Laurent GRAPPE (Grenoble, Lyon)

Hanène BEN SLAMA (Milan)

Rainer KAZIG (Munich)

Anna WIECZOREK (Varsovie)

TRADUCTEURS

Traduction du Polonais Bogena PIESKIEWICZ, Anna WIECZOREK

Traduction de l'allemand Stefan BARMANN, Sybille PETRAUSCH

Traduction de l'italien Giada SOTTOMANO

Traduction de l'anglais Pascaline GARNIER, Lucia WILSON

Ministère de l'Ecologie, du Développement et de l'Aménagement durables

Plan Urbanisme Construction Architecture

recherche exploratoire 06 22 (0600407) du 10 octobre 2006

SOMMAIRE

- 05 • PRÉCISIONS MÉTHODOLOGIQUES
- 08 • PRÉSENTATION DU MILIEU ASSOCIÉ
- 11 • PRÉSENTATION DE LA MÉTHODE DE TRAVAIL
- 13 • EVOLUTION DE LA PROBLÉMATIQUE
- 22 • QUEL IMAGINAIRE SOCIAL TRAVAILLE LA PRÉCARITÉ ?
- 25 • 12 SÉQUENCES DE L'ATELIER-FRAGILE
- 27 • SÉQUENCE 1 - À PROPOS DES PHOTOGRAPHIES DE MARYVONNE ARNAUD
- 43 • SÉQUENCE 2 - INDICES ET REPRÉSENTATIONS
- 49 • SÉQUENCE 3 - L'ENFER ?
- 56 • L'EXPOSITION **PRÉCAIRE(S)** À COLOGNE
- 59 • SÉQUENCE 4 - À PROPOS DE L'EXPOSITION **PRÉCAIRE(S)** À COLOGNE
- 63 • SÉQUENCE 5 - SUR LES PHOTOGRAPHIÉ(E)S
- 69 • SÉQUENCE 6 - IMAGES ET MÉDIAS
- 77 • SÉQUENCE 7 - ART ET INFORMATION
- 83 • SÉQUENCE 8 - D'UN REGARD POLONAIS SUR LA PRÉCARITÉ À LA GLOBALISATION
- 97 • SÉQUENCE 9 - DE LA GLOBALISATION (SUITE) VARSO-VIET
- 98 • SÉQUENCE 10 - LA GLOBALISATION VUE D'AFRIQUE, PAR LIONEL MANGA
- 104 • SÉQUENCE 11 - POURQUOI LA PRÉCARITÉ ? PAR JANEK SOWA
- 106 • L'INSTALLATION **EXPOSURE** AU MUSÉE DE GRENOBLE
- 115 • SÉQUENCE 12 - DÉBAT PUBLIC A PROPOS D'EXPOSURE
- 122 • NOTES DE LECTURE DE ZYGMUNT BAUMAN
- 127 • FORMES URBAINES EN MOUVANCE : LE LONG DU FLEUVE
- 132 • FORMES URBAINES EN MOUVANCE : MILAN
- 134 • PRATIQUES DU LOGEMENT PRÉCAIRE, PAR GIOVANNI LA VARRA
- 140 • HABITER DANS UN BIDONVILLE, PAR FABIO PARENTI, FEDERICA VERONA, CECILIA PIROVANO
- 146 • MILAN KALEIDOSCOPE, PAR STEFANO BOERI
- 158 • ÊTRE AVEC « EUX », DIFFÉRENTS DE MOI, PAR MARYVONNE ARNAUD
- 166 • RÉCITS ET PARCOURS DE VIE
- 169 • SÉQUENCE 1 : FAUX-PAS ÉCONOMIQUES
- 174 • SÉQUENCE 2 : ÉMIGRATIONS
- 180 • SÉQUENCE 3 : LES PESANTEURS DE LA VIE
- 188 • SÉQUENCE 4 : PRÉCARITÉ, MODES D'EMPLOI
- 196 • EN FORME DE CONCLUSION
- 202 • LA FEMME AUX FLEURS, PAR MARYVONNE ARNAUD



PRÉCISIONS MÉTHODOLOGIQUES LIMINAIRES

DESCRIPTION DU DISPOSITIF DE DEPART

Cette recherche exploratoire autour des formes contemporaines de précarité en Europe fut d'abord une élaboration de forme et de méthode collaborative de travail.

Nous souhaitions en effet obtenir une épure d'échelle européenne, sans avoir la disponibilité de mener un recensement pertinent de cette envergure. Nous souhaitions d'autre part associer les savoirs fortement différenciés d'artistes, de philosophes, de sociologues, en tentant de les mettre en œuvre afin qu'ils s'éprouvent mutuellement, approfondissent et critiquent nos présupposés de départ, sans que les outils des uns n'écrasent les approches des autres.

Cette volonté de bâtir de nouvelles alliances disciplinaires a produit un profond travail d'analyse critique et de réadaptation des méthodes et des outils de représentation où l'apport des professionnels de la représentation n'est plus tardif et marginal mais au cœur du processus de réflexion collective. Car une double incertitude est apparue très rapidement au cours du développement de cette recherche : la confusion interprétative dans laquelle nous plongeant les formes visibles de précarité (l'incertitude du lieu et de l'époque, le brouillage des signes sociaux les plus courants) d'une part, et le sentiment que les précarités les plus virulentes restent les plus discrètes et les plus malaisées à représenter.

Pour mener cette recherche, nous avons mis en place un « milieu associé » disséminé en Europe et ouvert à un contrepoint en Afrique subsaharienne :

- Quatre équipes d'investigation territoriales forment le premier cercle : *Multiplicity lab* (Milan), *Plan-project* (Cologne), *Wyspa* (Gdansk) et *Laboratoire*, responsable et maître d'œuvre de la recherche, en partenariat avec le

Cresson, UMR 1563 CNRS-MCC, Ecole Nationale Supérieure d'Architecture de Grenoble.

- Une quinzaine de philosophes et d'intellectuels constituent le second cercle : en Italie, Stefano Boeri, Toni Negri, Federica Verona, Isabella Inti ; en France, Daniel Bournoux, Yves Citton, Bruno Latour, Luc Gwiazdzinski, Bernard Mallet ; en Pologne, Joanna Warsza, Aneta Szylak, Janek Sowa, Zygmunt Bauman ; en Allemagne Kay von Keitz, Sabine Voggenreiter ; au Cameroun, Lionel Manga.

- Une équipe de sociologues constitue le troisième cercle : Anna Wiczorek en Pologne, Hanène Ben Slama en Italie, Rainer Kazig en Allemagne, suivant un protocole unique, élaboré et coordonné par l'UMR 1563 *Ambiances architecturales et urbaines*, dont Henry Torgue est le directeur.

Au cœur du dispositif, des artistes, prêts à se risquer pleinement dans cette expérience :

- C'est principalement le cas de Maryvonne Arnaud, photographe et plasticienne, qui est intervenue en recherchant en Europe les formes émergentes de précarité. Rompue à l'approche des populations vivant en situation de grande fragilité (Tchernobyl en 1991, Sarajevo et Mostar en 1992, São Paulo en 1996, Johannesburg en 2000, Grozny actuellement), Maryvonne Arnaud ne réalise pas d'images documentaires supposées objectives. Elle ne cherche pas à réussir un instantané, mais à obtenir des empreintes photographiques qui traduisent l'époque en ce sens qu'elles échappent à la simple actualité factuelle. Dans le cadre de cette recherche, elle a conduit ce travail dans les villes de Gdansk, Lodz, Varsovie, Cologne, Milan, Palerme, Paris, Lyon et Grenoble.

Le compositeur Laurent Grappe et le cinéaste



Jérôme Duc-Maugé ont mené un travail d'interviews, assez similaire, quoique limité à la France pour des raisons linguistiques.

- Les formes artistiques obtenues ont été ensuite mises en débat au cours du cycle « atelier-fragile » mené dans différentes villes d'Europe avec le cercle des philosophes.

L'intuition artistique n'est pas une construction analytique cohérente qui découle d'hypothèses de travail préétablies, mais un bouillon d'indices qui prend lentement forme, et dont l'étayage reste souvent impalpable. Plus les indices saisis par le cinéaste, le photographe ou le compositeur sont fragiles et instables, plus ils fragilisent l'interprétation. Mais cette fragilité est précieuse car elle produit un déplacement des hypothèses de travail des philosophes, puis symétriquement de celles des artistes, qui peuvent être ensuite reformulées.

Enfin, dernier élément du dispositif, un travail de mise en forme plastique fut conduit en parallèle par Maryvonne Arnaud et Philippe Mouillon :

- Deux expositions ont été produites, "*précaire(s)*" à Cologne en septembre 2007 et "*exposure*" à Grenoble en septembre 2008, ainsi qu'une revue intitulée "*le précaire, questions contemporaines*". Ces formes plastiques ne sont pas des expositions de synthèse, objectivantes, mais des créations originales qui exploitent et inventent une multitude de représentations et rendent communicable une pensée complexe.

Leurs radicalités et leurs poétiques, leurs apparitions dans un lieu et à un moment où elles étaient peut-être nécessaires, ont produit de nombreuses réactions publiques, une réelle élaboration de paroles et d'échanges. Dix mille visiteurs ont

ainsi été recensés à Grenoble. Nous avons mis à profit cette expertise de citoyens ordinaires pour actualiser notre compréhension des conséquences des nouvelles formes de précarité telles qu'elles sont vécues dans le corps social aujourd'hui. La place de la précarité dans l'imaginaire des non précaires est ainsi devenue symétriquement au fil des mois un objectif essentiel de notre processus d'observation puisque l'onde de choc des 12% à 15% d'Européens vivant en situation d'exclusion engendre une inquiétude exprimée largement par la population apparemment incluse.

Cependant, ce descriptif méthodologique serait incomplet si nous ne mentionnions pas combien l'attrait dynamisant de notre méthode, qui a permis d'associer un Bruno Latour pourtant surchargé d'autres sollicitations, fut aussi un gouffre d'énergie. La coordination en cinq langues d'approches si diversifiées fut épuisante. Ainsi, à l'association de Bruno Latour répond la simple collaboration à distance avec Zygmunt Bauman, trop fatigué pour voyager, ou réduite à zéro avec Toni Negri, trop saturé de travail pour maintenir son engagement !

PRÉCISIONS MÉTHODOLOGIQUES LIMINAIRES

PRÉSENTATION DU MILIEU ASSOCIÉ

Maryvonne Arnaud

Artiste photographe et plasticienne, cofondatrice de Laboratoire sculpture-urbaine. Attentive aux mutations aiguës des villes contemporaines, elle s'attache notamment aux stratégies de survie des populations défavorisées. Elle travaille dans les grandes villes du monde, de Johannesburg à Mexico et dans des contextes urbains particulièrement ébranlés, comme Tchernobyl ou Grozny. « Mon attention et mon plaisir se concentrent sur ce "comment montrer ?", comment trouver la forme qui ne simplifie pas, ne réduit pas et offre différentes possibilités d'interprétations ? C'est un engagement humain, politique, plastique, poétique ».

Zygmunt Bauman

Sociologue et philosophe. Une des grandes consciences de notre temps. A accepté d'emblée de participer à nos rencontres mais alors que tout était organisé, a dû renoncer à son voyage au dernier moment à cause d'un problème de santé. Par l'intermédiaire de nos relations épistolaires et de notes de lecture, il figure néanmoins comme contributeur à ce parcours de réflexion.

Stefano Boeri

Architecte et urbaniste basé à Milan, il a fondé l'agence internationale d'investigation territoriale *Multiplicity* et enseigne l'urbanisme à l'Ecole Polytechnique de Milan et à Harvard. Depuis 2007, il est rédacteur en chef de la revue *Abitare* après avoir été de 2004 à 2007 rédacteur en chef du magazine *Domus international*.

Daniel Bougnoux

Philosophe de formation et aujourd'hui professeur émérite, il a longtemps enseigné les théories de la communication à l'Université Stendhal de Grenoble. Auteur de nombreux ouvrages sur le sujet, il collabore à la revue *Médium*. Spécialiste d'Aragon, il dirige la publication de ses œuvres romanesques complètes dans la *bibliothèque de la Pléiade*.

Yves Citton

Professeur de littérature française à l'Université de Grenoble, il a publié plusieurs ouvrages et de nombreux articles sur la philosophie politique et la théorie littéraire. Son dernier livre s'intitule *"Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ?"* (éditions Amsterdam). Son ouvrage précédent *"L'envers de la liberté - L'invention de l'imaginaire spinoziste*

de la France des Lumières" (éditions Amsterdam) a reçu le prix Rhône-Alpes du Livre 2007.

Laurent Grappe

Musicien, compositeur acousmaticien. Son travail sur la poésie du son enregistré l'a conduit depuis une quinzaine d'années à composer un certain nombre d'œuvres électroacoustiques pour lesquelles il crée systématiquement un dispositif spécifique proposant une mise en scène du son.

Luc Gwiazdzinski

Géographe, enseignant-chercheur au laboratoire Pacte de l'Université de Grenoble. A beaucoup travaillé sur les temporalités urbaines : *"La ville 24 heures sur 24"*; *"La nuit, dernière frontière de la ville"*; *"Nuits d'Europe; pour des villes accessibles et hospitalières"*. Ses enquêtes et dérives urbaines ont alimenté sa réflexion sur les marginalités et les frontières comportementales.

Isabella Inti

Chercheur à l'Ecole Polytechnique de Milan (département d'architecture et de planification), membre de Network et du laboratoire *Multiplicity*, elle travaille sur la précarité comme projet temporel à travers différentes phénoménologies : la fragilité sociale, la précarité comme mobilité due au travail ou encore la précarité comme difficulté de cohabitation de différentes populations dans un même quartier.

Kay von Keitz

Scénographe et architecte. Organisateur du forum d'architecture contemporaine PLAN qui se tient chaque année en septembre dans la ville de Cologne et rassemble des installations et présentations internationales sur le construit et l'urbanisme.

Bruno Latour

Philosophe, anthropologue et sociologue, il enseigne à l'Institut d'Etudes Politiques de Paris, dont il est le directeur scientifique. Auteur de nombreux ouvrages sur la sociologie des sciences, il collabore à *Cosmopolitiques*, revue d'écologie politique. Il est également commissaire de plusieurs expositions, dont *Iconoclash*.

Bernard Mallet

Universitaire, maître de conférence en Sciences du langage à l'Université Stendhal de Grenoble, il s'est spécialisé dans les problèmes d'acquisition du langage et de la relation entre développement de la pensée et développement du langage.

Lionel Manga

Épistémologue de formation, chercheur, orfèvre de mots, cet intellectuel camerounais passionné de culture contemporaine tient une chronique dans le quotidien camerounais *Le Messenger*. Il publie régulièrement des textes dans différentes revues de l'espace francophone. Son dernier ouvrage *L'ivresse du papillon*.

Philippe Mouillon

Plasticien, scénographe urbain, il est à l'initiative de Laboratoire sculpture-urbaine. Revendiquant un art contemporain élargi, il conçoit des projets d'échelle planétaire, invitant des artistes et intellectuels du monde entier à confronter leur expérience singulière du monde.

Valérie Pihet

Diplômée en Histoire contemporaine, chargée de production de projets culturels. Collabore avec Bruno Latour sur plusieurs expositions au Centre d'Art et Média de Karlsruhe et poursuit la thématique art et science à l'Institut d'Etudes Politiques de Paris.

Janek Sowa

Après avoir étudié la philosophie, la littérature et la psychologie en Pologne et en France, il se tourne vers la sociologie. Enseignant et chercheur à l'Université Jagellonne à Cracovie, il est aussi commissaire d'exposition pour le Centre d'Art Contemporain *Bunkier Sztuki* de Cracovie, journaliste et éditeur.

Nicolas Tixier

Architecte, enseignant à l'Ecole Nationale Supérieure d'Architecture de Grenoble et chercheur au Cresson (Centre de recherche sur l'espace sonore et l'environnement urbain - UMR CNRS/MCC). Chargé de mission au Bureau de la Recherche Architecturale, Urbaine et Paysagère (Ministère de la Culture, Paris).

Henry Torgue

Compositeur et sociologue, il mène en parallèle composition musicale et recherche. Directeur du laboratoire CNRS *Ambiances architecturales et urbaines* à l'Ecole Nationale Supérieure d'Architecture de Grenoble, ses recherches portent sur l'imaginaire des espaces urbains contemporains.

Federica Verona

Chercheur à l'Ecole Polytechnique de Milan (département d'architecture et de planification). Membre de *Multiplicity*. Travaille sur la transformation de la condition urbaine contemporaine par la mise en place d'un observatoire rassemblant diverses disciplines (architecture, urbanisme, géographie, sociologie, anthropologie, économie, art, communication, etc.).

Sabine Voggenreiter

Architecte. Organisatrice du forum d'architecture contemporaine *PLAN* qui se tient chaque année en septembre dans la ville de Cologne et rassemble des installations et présentations internationales sur le construit et l'urbanisme.

Joanna Warsza

Organisatrice de projets performatifs sur des thèmes sociaux pour l'espace public. A coordonné par exemple une balade acoustique dans le quartier vietnamien de Varsovie, la visite guidée d'un musée invisible alimentant le débat sur la construction du nouveau musée d'art moderne de Varsovie, ou encore en Suisse un projet d'intervention artistique dans le quartier de Schoenveld à Fribourg.



PROBLÉMATIQUE DE RECHERCHE

PRÉSENTATION DE LA MÉTHODE DE TRAVAIL

Lorsque dans un sondage effectué en France en décembre 2007 plus de 50 % des habitants citent la précarité comme une de leurs angoisses principales, il nous semble que ce qui est craint excède la seule paupérisation.

Si, il y a dix-huit mois, l'urgence et la nécessité sociale de mener cette recherche autour des précarités contemporaines ne faisaient pour nous aucun doute, l'intuition nous conduisait sans raison apparente à dissocier la pauvreté de la précarité, et à associer la précarité à l'enfer. Il nous semblait en effet que les sondages d'opinion réalisés en France à cette époque, et qui nous renseignaient sur la domination du sentiment de précarité dans les peurs de nos contemporains, ne reflétaient pas la réelle épaisseur anthropologique de cette inquiétude.

Nous avions l'intuition que le risque de précarisation, hantant la vie sociale, n'était pas à rapprocher de la simple peur de subir la pauvreté mais d'un tourment des consciences plus ontologique. Pour éprouver cette intuition, il nous était nécessaire de construire une méthodologie évolutive, susceptible de s'adapter rapidement à une réalité de terrain où les formes visibles de précarité ne nous renseignent que partiellement sur l'ampleur des incertitudes à l'œuvre, pas plus qu'elles ne nous renseignent sur les dynamiques de la peur dans l'imaginaire des inclus et les conséquences de cette peur en termes d'organisation sociale et urbaine. Nous souhaitions enfin élargir notre approche en construisant un milieu associé d'observateurs vivant dans différentes villes d'Europe et engagés dans l'analyse territoriale.

L'un de nos étayages fut le cycle "atelier-fragile", associant des philosophes disséminés en Europe afin de développer un patient travail critique de nos propres représentations. En les associant, nous les savions plongés dans des ordres de pensée différents du nôtre, car leurs trajectoires individuelles les ont confrontés à des réalités historiques radicalement autres. Nous avons renforcé cette fragilité de nos présupposés en

offrant à nos observateurs associés la possibilité d'introduire les philosophes de leur choix. Ainsi Zygmunt Bauman, né à Poznan en 1925, fut suggéré par Aneta Szylak de Gdansk. Chaque atelier fut structuré autour d'objets artistiques proposés par les artistes associés.

Ces objets artistiques, commentés et mis en débat, cristallisent une recherche intuitive complexe. Ils déplacent l'approche communément partagée et bien souvent désarçonnent. Ainsi Maryvonne Arnaud revendique une subjectivité inscrite dans une relation au temps très particulière. Son propos n'est pas de saisir un instantané, mais de construire des micro-relations de confiance avec des vies ordinaires mises à l'épreuve. Pour réussir ce pari, il lui faut bâtir des relations de grande proximité, venir et revenir pour mieux saisir les trajectoires des uns et des autres. Elle s'attache à partager ses photographies avec les photographiés afin de les aider à se reconstituer comme sujet et à s'ouvrir à leurs propres représentations. De ce nœud d'expositions réciproques émergent quelques empreintes photographiques qui traduisent singulièrement l'époque. Ces photographies ne se dissipent pas à l'observation, mais au contraire résistent et gagnent en présence.

L'autre étayage fut constitué des enquêtes menées en Europe. Nous avons demandé à des doctorants en sociologie, originaires des différents pays étudiés, d'aller au contact de personnes vivant en situation de précarité et de les interroger afin de saisir cette interaction du destin individuel avec son milieu. L'intérêt principal de ces récits de vie consiste à comprendre les itinéraires, les transitions et les ruptures car, au travers de ces récits, la similitude ou la singularité des trajectoires nous permettent d'étalonner leurs conditions d'apparition. Le chevauchement des témoignages



PROBLÉMATIQUE DE RECHERCHE

EVOLUTION DE LA PROBLÉMATIQUE

renseigne sur le caractère particulier, anecdotique, du phénomène rencontré ou au contraire sur son importance.

Le dernier étayage fut la réception par les populations des installations artistiques *Précaire(s)*, présentée à Cologne en septembre 2007, et surtout *Exposure*, coproduite avec le musée de Grenoble en septembre 2008. Relayées par un puissant bouche-à-oreille, plus de dix mille personnes sont venues découvrir cette installation d'échelle urbaine transformant le parvis du Musée en un espace de débats et d'échanges informels entre les visiteurs. En les écoutant, nous avons repéré qu'un glissement s'opérait dans l'approche ordinaire de la précarité. La contraction évidente de l'activité économique, mais plus encore la contraction de la part des revenus du travail dans le processus de redistribution n'échappe à personne. Mais le dénuement économique n'est pas seulement l'inquiétude qui s'exprime ici. C'est plus précisément l'inscription de cette dégradation économique dans un cadre social nouveau : celui de l'effondrement du contrat social qui était en place depuis l'enfance de chacun d'entre nous et dans tous les pays de notre voisinage proche. C'est en quelque sorte l'abandon implicite des formes connues et stabilisées d'organisation sociale, du paradigme antérieur, qui fragilise.

L'INCALCULABLE

Le processus, continu depuis un siècle, d'élargissement de la production à tous les aspects de notre vie quotidienne apparaît aujourd'hui dans son bilan provisoire comme ayant conduit à l'épuisement des solidarités habituellement mobilisables en périodes de vaches maigres. Le

dénuement matériel est relativisé, notamment comparé au dénuement de la plupart des habitants de notre planète, mais le dénuement des solidarités préoccupe profondément. La marchandisation générale des rapports sociaux a en effet conduit insidieusement à la destruction de tous les niveaux habituels d'entraide, qu'ils soient familiaux, locaux, intermédiaires ou nationaux. La simple complicité de voisinage, celle qui consistait à jeter un coup d'œil aux enfants du quartier, à partager une astuce de bricoleur ou à échanger une recette de cuisine, était un socle nécessaire aux solidarités. Il fut longtemps inimaginable que cette complicité si évidemment non-marchande serait un jour comptabilisable. Cette transformation du monde fut intuitivement repérée par Pier Paolo Pasolini, sous un titre magnifique "*La disparition des lucioles*".

C'est dans ce contexte social historique que nous nous situons. Celui de la disparition d'un incalculable - les lucioles - et de tant de formes de considération, de solidarité, de générosité, de partage. En ce sens la précarité est aujourd'hui partout et excède largement la précarité sociale. C'est cet effondrement du respect, de la considération des conséquences de nos actes que pointe le philosophe Daniel Bounie en revenant à l'étymologie du mot précaire, enracinée dans le soin nécessaire et en attente. Il apparaît en effet cruellement, pour chacun de nos concitoyens, combien nos conduites collectives ne sont plus inscrites dans la nécessité de prendre soin de soi, soin des autres et soin de notre environnement commun. L'incertitude actuelle est globale, car elle est systémique : « *Il existe aujourd'hui une asymétrie nouvelle entre la nature déterritorialisée du pouvoir financier et le maintien de la vie dans des cadres territoriaux, cette vie que le nouveau pouvoir capable de se déplacer brusquement et sans prévenir, est libre d'exploiter puis d'abandonner* ».



aux conséquences de cette exploitation sans avoir à assumer les conséquences de ses actes. Il n'est plus aujourd'hui nécessaire d'ajouter le prix des conséquences humaines, écologiques, sociales..., au calcul de rentabilité » précise Zygmunt Bauman⁽¹⁾.

L'épuisement des solidarités affectives, incalculées, est allé de pair avec la privatisation de nombreux biens communs et singulièrement de l'espace public. Cette privatisation se combine naturellement à la raréfaction des lieux permettant les processus identificatoires d'appartenance à une communauté de destin. L'incertitude pesant sur le choix d'un lieu pour sa dernière demeure est révélatrice de cette difficulté à s'inscrire dans une calendarité qui échappe au présent, cette calendarité dans laquelle la mémoire collective se dépose par la ritualisation. L'instabilité amoureuse, les fragilités de couple, les recompositions familiales, les installations provisoires de ville en ville, les activités professionnelles changeantes forment par accumulation un tissu d'incertitudes qui rend difficilement pensable l'ancrage dans un "nous" commun. Cette réalité n'est plus marginale ou générationnelle, mais relève désormais d'expériences largement partagées.

L'individu consommateur, celui du monde comptabilisable, n'est pas l'individu socialisé dans un monde commun. Pour que nous puissions dire "nous" il nous faut partager une représentation stabilisée d'un temps et d'un espace commun. Cette misère du sens, lorsqu'il n'est pas partagé solidairement, fut précisée par Cornelius Castoriadis au sens où *« toute société crée son propre monde, en créant des significations qui lui sont spécifiques. Elle produit une représentation de soi comme quelque-chose, et cette représentation de soi est liée à un se-vouloir, se vouloir cette société-là, se vouloir ce nous-là. Aucune totalité*

de significations imaginaires n'existe ou n'émerge aujourd'hui. Où est le sens vécu comme impérissable par les hommes et les femmes contemporains ? Nulle part ! »⁽²⁾. Croisant dans la rue le regard d'une personne en situation de grande précarité ou de détresse, nous croisons en quelque sorte notre propre désorientation.

La population insolvable se retrouve plus appauvrie qu'elle ne l'était, dans une société où demeuraient des formes gratuites d'entraide ou de partage. L'insolvable est en faillite puisqu'il se trouve à l'extérieur des échanges dans une société où tout est échange marchand et où chacun doit se comporter en entrepreneur de soi. Il est exclu par toute une série de facteurs - l'immobilité, l'absence de diplôme, l'âge, l'origine ethnique, la santé...- qui conditionnent aujourd'hui notre propre employabilité. Si l'employabilité est aujourd'hui un capital personnel que chacun doit gérer et qui est constitué de la somme de ses compétences mobilisables, l'exclu n'a plus de capital susceptible d'être mobilisable.

Force est de constater que, dans cette logique de réadaptation permanente, nous sommes tous potentiellement susceptibles de faillite puisque nous sommes tous exposés à une baisse tendancielle de notre capital mobilisable en raison de l'âge, de la santé, de l'obsolescence de nos diplômes... Pour Daniel Bournoux, dans cette société qui se rêve comme fluide, faite de mobilité, de jogging, de zapping, les sans-abri sont comme des espèces de caillots, de grumeaux dans la circulation des autres. Intimement liée à la précarité sociale, l'immobilité apparaît aujourd'hui comme une menace. Cette menace, souvent exprimée au cours de nos échanges informels avec les visiteurs d'Exposure, est réinscrite par Zygmunt Bauman dans une perspective historique



« La manipulation de la peur est l'essence même du pouvoir. Chaque époque possède ses peurs propres qui la différencient des autres époques, ou plus exactement donne à des peurs connues de toutes les autres époques un nom de sa propre création ».

L'IMPÉRISSABLE

L'occident est bâti depuis plusieurs siècles sur une projection solidement établie du futur, celle d'un avenir progressiste et émancipateur, d'un accroissement illimité de la qualité de vie, de la durée de vie, de la santé, de la connaissance scientifique, de la raison, de la liberté individuelle, de l'autonomie..., bref d'une prospérité tous azimuts. Mais après le désenchantement du monde, puis la perte de l'avenir radieux dans un salut terrestre, nous perdons aujourd'hui la certitude d'un avenir progressif diffusant du centre vers les périphéries. Nous assistons, selon le philosophe polonais Janek Sowa, à un processus de démodernisation du monde où les métropoles du Sud anticipent l'avenir de l'Europe. Poursuivant l'intuition du sociologue allemand Ulrich Beck, l'auteur de la notion de société du risque, Janek Sowa déborde le cadre économique en prenant l'exemple du débat français sur le voile islamique, débat confiné en Turquie depuis Atatürk, comme le signe d'un renversement des dynamiques. Les temps culturels, techniques et biologiques sont désormais fortement découplés. Si l'avenir progressiste est une illusion, que nous reste-t-il ? Le présent, le passé. Alors, l'écrasante majorité des gens ne vit plus qu'au jour le jour, au présent, et sans illusion.

Cette désillusion vécue au présent peut se traduire sur le mode d'un accroissement continu de la consommation et du fameux pouvoir d'achat, mais les incertitudes pesant sur l'équilibre écologique de la planète en révèlent cruellement la naïveté. Une des grandes faiblesses du processus actuel de désintégration des références communes entraîné par la mondialisation est l'émergence en Europe occidentale de ce sentiment de perte. Perte de sens et de valeur commune, perte de maîtrise de sa propre destinée.

L'intellectuel camerounais Lionel Manga ne s'attache pas à corriger ce sentiment de perte en le relativisant comme un simple point de vue d'Européens nantis. Au contraire, il l'amplifie en parlant d'une véritable dis-location du monde, une dissolution sourde des lieux et des modalités de l'ancrage. Dans les pays du Sud, la paupérisation se superpose à la perte de valeurs et de références communes. Si au Nord la consommation peut sembler un refuge, que peuvent consommer du présent les habitants du Sud ? *« Ceux de l'autre monde sont écrasés par le fardeau du temps abondant, redondant, inutile »* écrit Zygmunt Bauman, *« il ne leur reste que le passé - les fondamentalismes sont sans doute les produits de cette impasse, ou l'infortune de la traversée clandestine »* reprend Lionel Manga.

La boucle est bouclée : le clandestin sera perçu comme une nouvelle menace, se superposant aux autres. Zygmunt Bauman relie les évolutions urbaines à ces menaces : *« La quête de sécurité entraîne une grande tension. Dans un monde de moins en moins sûr et prévisible, choisir la sécurité offerte par le havre de la territorialité est une tentative irréversible. La défense du territoire, du havre de paix devient donc la clef de toutes les portes si l'on veut se protéger de la menace dirigée contre le confort matériel et spirituel »*(3).



L'INQUIÉTANT

La décomposition du social s'inscrit dans une forme de renoncement à former un nous, une communauté partageant un destin et donc des solidarités. De cette décomposition, résulte la honte de soi qui nous habite lorsque nous croisons la grande précarité. Pour Yves Citton, *« le précaire est le lieu d'une projection d'image qui précarise dramatiquement notre regard de spectateur. Toutes nos stratégies d'évitement visent à éviter de rencontrer ce regard dont il nous serait difficile d'ignorer la demande. Au cœur de nos stratégies d'évitement, qui cachent et révèlent notre désarroi, il y a ce regard qui nous regarde, très intimement. Qu'est-ce qui nous regarde en lui ? »*.

Le partage ou l'intolérance à cette détresse se traduit directement dans l'inscription spatiale, dans l'ouverture ou la défense d'un territoire socialement homogène. *« Toute ville, dans sa partie émergée et bien visible, suppose cette masse invisible qui se terre et se tait »* rappelle Daniel Bounoux, qui précise encore ce lien intime entre estime de soi et précarité de l'autre : *« La lutte pour l'identité narcissique est un facteur très important des luttes symboliques actuelles : il est très important de montrer qu'on n'est pas seul à habiter son territoire, qu'en fait il y a des glissements de terrain dans les territoires, des invasions, des ré-appropriations, des luttes pour l'identité, pour la coexistence... Nous avons besoin de nous voir dans un miroir, mais pas de se voir tout seul, pas d'envahir tout le champ visuel. Nous avons besoin de nous voir liés à d'autres qui font que nous sommes là et que nous partageons avec eux un espace négociable »*.

Annie, fragile mère de famille précaire, témoigne de cette nécessité narcissique de tout sujet : *« Quand on est précaire, on est fragile. C'est*

dur de se soigner, la santé se dégrade. Moi qui aime les belles choses, j'ai pleuré le jour où on m'a posé l'appareil dentaire dont j'avais besoin. L'appareil de la CMU est atroce : on dirait une barre d'immeuble. C'est terrible comme ça enlève le beau ! Tiens, voilà, le luxe, ce serait un appareil qui vous autorise à sourire, c'est terrible de ne pas pouvoir sourire... ».

Si la ville n'est plus mise en commun, si elle ne voisine pas, elle n'est plus apprivoisable et ne peut que développer des parcellisations paranoïaques : *« Habiter le monde veut dire vivre dans un espace lentement apprivoisé depuis l'enfance afin d'être vécu comme l'extension de nous-mêmes, c'est aussi comprendre le monde, comprendre ce qui se passe, comprendre où est notre place dans le monde. Habiter le monde, c'est encore prendre soin de soi et être l'objet du soin des autres »*. Cette relation entre appropriation de l'espace et incertitude est précisée par Janek Sowa au sens où l'espace proche est celui à l'intérieur duquel on peut se sentir chez soi, un espace où l'on se sent rarement, voire jamais, désorienté. L'espace lointain est en revanche celui où se déroulent des choses que l'on ne peut prévoir ou comprendre. *« L'enfer, c'est de ne plus pouvoir comprendre ce qui se passe autour de soi »* déclare Stanislaw dans son témoignage.

L'INDIFFÉRENT

L'angoisse engendrée par les aléas de la vie est sans doute présente de toute éternité, mais l'époque moderne fut, dans le monde occidental, une tentative en grande partie réussie de réduire les incertitudes en anticipant, en évaluant et en mutualisant les risques. Nous vivons toujours



sur ces acquis mais l'usure et les dégradations relationnelles, sociales et écologiques nous obligent aujourd'hui à penser de nouveau l'incertitude. C'est un chemin déroutant, éprouvant, pour chacun d'entre nous, infantilisé et aveuglé par une culture industrielle du désir à satisfaire dans l'instant mais c'est un chemin nécessaire si nous voulons relever les défis qui s'accumulent. Nous découvrons des fragilités multiformes qu'il va nous falloir aborder et apprivoiser.

Tenter d'apprivoiser nos peurs, ce n'est en aucun cas les nier, mais au contraire les aborder comme un champ de connaissances nécessaire à la maîtrise de notre destinée individuelle et de notre devenir commun. Les peurs individuelles et collectives ont toujours été mauvaises conseillères, et l'histoire du vingtième siècle fut trop terrifiante pour ne pas s'inquiéter de notre propre attitude vis-à-vis de ces vies défaites, de ces entrepreneurs individuels en faillite. La « *banalité du mal* » travaille les logiques de mise au rebut des insolubles, ces surnuméraires peuplant nos métropoles.

Une des formes à l'oeuvre consiste à discipliner l'espace dans une logique proche de l'apartheid en espérant se débarrasser de toute inquiétude. Mais cette dynamique sécuritaire se révèle sans achèvement possible, nécessitant encore et toujours plus de soumissions, secrétant encore et toujours plus d'imprévisibles alors que « *sous la fine pellicule des symboles, des marques et des services mondiaux, bouillonne le chaudron de l'inconnu, de ce qui ne nous intéresse pas particulièrement, de ce sur quoi nous n'avons pas grand-chose à dire* ». (4)

L'autre attitude serait de dépasser l'angoisse que, derrière une feinte indifférence, génèrent en nous ces présences muettes, pour nous interroger sur

le bilan réel d'une société où personne ne peut plus rien pour personne, et nous remettre en mouvement ?

(1) Zygmunt Bauman « Le coût humain de la mondialisation » Hachette 1999, page 20

(2) Cornelius Castoriadis « La montée de l'insignifiance » Le Seuil 1996, page 127 et suivantes

(3) Zygmunt Bauman « Le coût humain de la mondialisation » Hachette 1999, page 177

(4) Wojciech J.Burszta « Czytanie kultury » Lodz 1996, page 74

QUEL IMAGINAIRE SOCIAL TRAVAILLE LA PRÉCARITÉ ?

EXTRAIT DES QUESTIONS PROPOSÉES AUX VISITEURS DES EXPOSITIONS DE COLOGNE ET DE GRENOBLE

Que craint-on dans la précarité ? Une déchéance physique ou une dégradation des conditions matérielles de vie ? L'absence de solidarité des proches ? La solitude ? L'humiliation ? Le mépris ? L'effondrement de sa famille ? Le déraillement complet de sa vie ? Le sentiment de vivre une vie vide ? L'absence de maîtrise de son avenir ? Ou le sentiment que la frontière est floue entre ce qui est précaire et ce qui est stable ? Que cohabitent en chacun de nous la précarité et la perte ? Faut-il refouler ce sentiment de notre propre précarité ou l'exprimer ? Le monde se divise-t-il simplement en deux : d'un côté, les précaires qui vivent dans la rue exposés à tous les dangers, et de l'autre, les stabilisés protégés par leurs cocons bien assurés ? Entre ces deux catégories, existe-il des passages, des communications latérales et souterraines, des branchements inattendus ? Qu'est-ce qui nous fait le plus peur chez les précaires, nos ressemblances ou nos différences ?

Que signifie être précaire ? Ne pas avoir de chez soi, ou ne plus être chez soi ? Être sans abri ou n'avoir plus d'espoir ? Vivre dans un environnement inconfortable ? Ne pas habiter un monde maîtrisé ? Être précaire signifie-t-il ne plus comprendre le monde ou ne plus comprendre sa place dans le monde ? Ne plus avoir de monde propre ? Ne plus vivre en harmonie avec le monde ? Vivre dans un monde incompris ? Vivre dans un monde qui change trop vite ? Être noyé par la rapidité vertigineuse des changements de l'organisation sociale ? Être précaire signifie-t-il vivre dans un monde trop fluctuant, trop mobile, trop renouvelé pour savoir s'y adapter ? Être précaire signifie-t-il avoir perdu le contrôle de son propre monde ? Être surexposé ? Être précaire signifie-t-il vivre recroquevillé dans l'urgence de la survie ? Vivre sans argent ou vivre sans crédit de confiance ? Sous le regard méfiant des autres ? À la merci des autres ?

Être précaire signifie-t-il simplement être insolvable ? Le désarroi d'avoir peu d'argent dans un monde où tout s'achète interdit-il toute dignité sociale ? Une société dont tous les membres sont égaux dans la pauvreté connaît-elle la notion de précaire ? Y a-t-il des degrés croissants de précarité ? Peut-on les classer ? Les ordonner ? Le carton est-il la niche écologique ultime ? Avoir plus de cartons quand on vit dans les cartons est-il plus satisfaisant ? Ceux qui n'ont pas encore tout perdu et restent cloîtrés chez eux sont-ils nombreux ? Nous ressemblent-ils davantage que ceux qui habitent dans la rue ? Sont-ils plus proches de nous ? La précarité que l'on côtoie tous les jours appartient-elle à notre monde ou au tiers-monde ? Comment comprendre cette dislocation du monde ? Les riches pays du nord commencent-ils à entrevoir une réalité jusque-là maintenue à l'extérieur et qui déborde désormais jusqu'à nous ? Peut-on parler d'une situation de dé-modernisation du monde où les pays de la périphérie anticipent le futur des pays du centre ?

Les précaires sont-ils des sauvages ? Les précaires sont-ils une nouvelle forme de barbares ? Les précaires sont-ils revenus à un état primitif ou annoncent-ils les formes à venir des métropoles ? Sont-ils une forme résiduelle ou prémonitoire d'organisation sociale ? Faut-il en avoir pitié ? Quel sentiment

ressent-on ? De la peur ? Du mépris ? De la honte ? De l'indifférence ? Est-ce qu'on se sent soulagé après avoir donné une petite pièce ? À quoi nous sert cette compassion ? Quelle est l'utilité de ces bons sentiments ? D'où vient le désarroi éprouvé dans la rue en passant à proximité d'une vie humiliée ? Qu'est-ce qui affleure en nous ? D'où provient le sentiment que cette réalité nous regarde intimement ? Qu'est-ce qui nous regarde en elle ? Pourquoi est-il plus facile de passer devant un mendiant qui dort ou qui regarde ailleurs que devant un mendiant qui nous regarde ? Qui n'a pas dévié son trajet pour contourner un précaire ? Pourquoi ces tactiques d'évitement ? Pourquoi cette hantise de rencontrer les yeux dans les yeux ce dénuement ? Comment répondre à ce regard ?

La précarité est-elle photogénique ? Pourquoi la publicité et la mode exploitent-elles massivement des images de corps ruinés et de bâtiments délabrés ? Est-ce que des photographies peuvent être utiles à des personnes matériellement démunies ? Des images peuvent-elles les aider à se relier à d'autres, à se reconstruire ? Qu'est-ce qui est rompu en eux ? Est-ce que des photographies peuvent contribuer à comprendre les processus de la précarité ? Comment dépasser les bons sentiments ? Est-il obscène de regarder ces vies dénudées ? A-t-on le droit de les photographier ? Avons-nous le droit de porter sur les précaires un œil inquisiteur ? Faut-il les rendre visibles ou sont-ils plus en sécurité en demeurant dans l'opacité ? Se sentent-ils aidés d'être regardés ? Eprouvent-ils de la honte ? Ont-ils une prise sur la société ? Les précaires ne sont-ils pas ceux qui n'ont aucune emprise sur le monde ?

Ne percevons-nous que ce que nous avons intérêt à percevoir ? Les cadres mentaux qui nous fabriquent un monde stable, prévisible, planifiable nous cachent-ils l'état réel du monde ? Ne percevons-nous du monde que des clichés rassurants ou simplistes ? Pouvons-nous n'assimiler que des clichés ? Comment restituer la réalité quotidienne sans la déformer, dans toutes ses ambiguïtés ? Comment ne pas masquer le monde réel en tentant de l'exposer ? Pourquoi, face à la télévision, ne sommes-nous pas face au monde ? Les images médiatisées proviennent-elles de trop loin pour que nous puissions les assimiler ? Pourquoi nous égarent-elles ? Si nous sommes informés de la misère du monde, pourquoi ne désirons-nous pas changer le monde ? Par quoi sommes-nous aveuglé ? Pourquoi choisissons-nous de rester aveugles ?

Les précaires sont-ils de simples obstacles à éviter ? Sont-ils une tumeur qui nous menace ? Sont-ils utilisés pour nous faire supporter l'insupportable ? Sont-ils là pour nous rappeler à l'ordre, nous tenir en laisse ? Nous manipulent-ils ? Sont-ils manipulés ? Y a-t-il des organisations mafieuses de la mendicité ? Pourquoi y a-t-il chaque année davantage de précaires dans la rue ? Pourquoi n'en parle-t-on qu'en hiver ? Doit-on en parler ? Doit-on ne plus les regarder ? Doit-on les oublier ? Doit-on les faire disparaître de notre vue ou doit-on les détruire ? Quel est le lien entre le sentiment croissant de vulnérabilité et la dégradation de notre espoir de progrès ? Notre inquiétude provient-elle de l'effondrement de notre croyance en un avenir collectif meilleur ? A qui profite cette peur ? A quoi introduit-elle ?



12 SÉQUENCES DE L'ATELIER-FRAGILE

MIS EN PLACE AU PRINTEMPS 2007, "L'ATELIER-FRAGILE" DÉSIGNE UN ENSEMBLE DE RENCONTRES, DE FORMAT VARIABLE, AVEC DES EXPERTS DE TOUTES DISCIPLINES, SUR LE THÈME DES PRÉCARITÉS CONTEMPORAINES.

Avec atelier-fragile, nous avons voulu expérimenter une méthode collaborative de travail en associant des artistes et des chercheurs autour d'un protocole simple : chaque atelier débat et commente des objets artistiques, proposés par les artistes associés. Ces objets artistiques cristallisent une recherche intuitive complexe et produisent un déplacement des hypothèses de travail des philosophes, puis symétriquement de celles des artistes, qui peuvent être ensuite reformulées collectivement.

Trois rencontres en ont constitué la charpente :

MODALITÉS DE RESTITUTION

- Le 4 juillet 2007 à l'Institut d'Etudes Politiques de Paris. Travaillant lui-même sur l'incertitude et la précarité, Bruno Latour a été immédiatement réceptif à notre thématique et à l'idée de croiser approche artistique et approche scientifique. C'est à son invitation que s'est tenue cette première rencontre de l'atelier-fragile dans les locaux de l'Institut d'Etudes Politiques de Paris.

Deux procédures ont guidé nos débats : la première centre les échanges sur les réactions et commentaires liés aux objets artistiques choisis et présentés par les artistes associés, nous avons nommé ces débats des "prolongements". La seconde procédure s'abstrait d'une référence précise aux propositions artistiques pour se focaliser sur un point particulier de la thématique ; nous avons retenu alors les passages les plus marquants des échanges.

- Le 22 septembre 2007 à Cologne lors du forum Plan 07. Dans le cadre de PLAN 07, a été présentée à Cologne, en septembre 2007, une installation de Maryvonne Arnaud et Philippe Mouillon, première production directement issue du programme *Précaire(s)*, composée à partir de photographies de Maryvonne Arnaud et de citations (en allemand et en anglais) extraites de la première rencontre de l'atelier fragile de juillet 2007. La deuxième rencontre de l'atelier-fragile s'est tenue au lendemain du vernissage de cette installation.

Pour une meilleure aisance de lecture et une plus grande fluidité, une mise en forme éditoriale (sélection et lissage) a été réalisée par Henry Torgue sur l'ensemble des textes retranscrits.

- En septembre 2008 une installation urbaine de Maryvonne Arnaud et Philippe Mouillon a été mise en place devant le parvis du musée de Grenoble : *EXPOSURE*, ensemble de 12 roulottes de chantier proposant chacune une déclinaison mise en scène du précaire. Une rencontre-débat ouverte au public a été organisée le 2 octobre 2008 par l'Hexagone-Scène Nationale de Meylan à partir de cette installation. Comme les modalités de ce rendez-vous reprenaient celles de nos précédents échanges à partir des productions artistiques, ce débat est devenu la troisième rencontre de l'atelier-fragile.

La présentation des différentes séquences suit en fait la chronologie des rencontres et leur ordre d'apparition. Comme elles fonctionnent souvent par renvoi aux cheminements précédents, leur suite respecte l'itinéraire de la pensée collective dont elles témoignent.

- A ces trois situations d'échanges oraux, s'ajoutent des contributions écrites émanant de personnes invitées aux débats, désireuses d'y participer mais empêchées aux dates retenues.



SÉQUENCE 1 : À PARTIR DES PHOTOS DE MARYVONNE ARNAUD

PARIS, 4 JUILLET 2007

Les représentations ne sont pas un supplément facultatif ajouté au réel. Elles en sont les voix. Tout au long du déroulé de cette recherche, le dialogue s'est établi entre artistes et chercheurs, chacun guettant dans les expressions de l'autre les avancées d'une pensée commune.

TEXTE DE LANCEMENT DU DÉBAT

Le risque de précarisation inquiète nos contemporains. Les sondages en attestent, 70% de nos concitoyens citent la précarité comme une de leur angoisse principale. Cette vulnérabilité (exposition) à un possible devenir précaire hante la vie sociale. L'imaginaire d'aujourd'hui est alimenté par cette crainte comme il le fut par la crainte nucléaire durant la guerre froide et comme les consciences furent durant un millénaire implacablement soumises à la probabilité de l'enfer. La disparition de l'enfer est un événement anthropologique considérable, mais resté sans commentaires dans une société pourtant bavarde. Rayé de nos consciences depuis la disparition des lucioles (le monde agricole) et l'épanouissement de la société urbaine d'abondance, l'enfer réapparaît aujourd'hui sous les traits d'une précarisation croissante de nos destinées.

Que se passe-t-il donc ? L'instabilité, la fragilité semblent gagner des domaines de l'existence ordinaire jusque-là préservés : notre assise au sol (de l'espace domestique au territoire), nos itinéraires de vie (jusqu'au repos éternel désormais bien fugace), les différentes étapes de notre socialité (du travail raréfié à la famille décomposée), jusqu'à la précarisation de la sphère globale (la destruction de la couche d'ozone et ses conséquences climatiques extrêmes). Ce sont ces fragilités nouvelles de la vie quotidienne qui nous intéressent, tant dans leurs formes vécues dramatiquement que dans leurs potentialités dynamiques.

Après les danses macabres d'un Moyen-Âge plongé dans la guerre et les grandes épidémies, l'époque baroque et le maniérisme masquent une immense inquiétude qui n'est peut-être pas sans parenté avec notre époque. La télévision, la publicité vantent sous une forme ludique, permissive

et décontractée, un certain paradis accessible par l'hyperconsommation. Ces représentations souvent parodiques semblent dérisoires au regard des grandes formes artistiques classiques, mais ce jeu est peut-être essentiel au sens où il occupe le vide dominant de nos vies. On ne vit pas mal, finalement, dans l'effondrement prospère du monde développé ! Mais on est rongé par notre incapacité à tracer un futur. Notre perspective la plus optimiste du futur est le maintien du présent au présent, sans dégradation, sans entropie.

Dans cette société dont l'horizon temporel s'éphémérise, les précaires nous rendent visibles cette impasse. Comme dans les peintures de Jérôme Bosch, ils flottent sans nombre sur la Méditerranée, alors que les sols sont craquelés par la canicule ou noyés sous les eaux diluviennes. Les récits (inaudibles) et les actes (opaques) de ce peuple précaire surnuméraire contribuent à révéler l'inquiétante étrangeté de l'époque.

ORGANISATION DE LA TABLE RONDE

Pour éviter les réflexes universitaires et introduire des modalités plus dynamiques, nous avons construit la rencontre autour de plusieurs projections :

- un montage audio-visuel de Maryvonne Arnaud et Philippe Mouillon accompagné d'une bande-son de Laurent Grappe,
- des photographies de Maryvonne Arnaud autour de situations urbaines de précarité, prises dans diverses villes européennes,
- des photographies d'Armin Linke, issues de sa photothèque et sélectionnées par lui à partir de notre demande d'illustrer ce thème,
- un extrait du film d'Agnès Varda *Les glaneurs et la glaneuse* présentant le triptyque des Hospices de Beaune sur le jugement dernier,



Philippe Mouillon : Il est complexe d'être artiste plasticien aujourd'hui dans une société où la marchandise est portée aux nues et fétichisée d'une façon extraordinaire et où, d'autre part, l'artistique est un espace spéculatif ; aussi est-il difficile et intéressant en tant que plasticien de travailler coincé entre marchandise et spéculation financière. En réplique, nous inventons depuis une vingtaine d'années des objets qui sont difficilement achatables voire pas achatables du tout car peu matérialisés, et tentons de maîtriser l'origine de nos financements, ce qui nous conduit à répondre très rarement à des commandes mais à créer des initiatives, des processus autour desquels nous allons réunir des financements. C'est ce que nous tentons de réaliser avec votre aide aujourd'hui : un processus que personne ne nous demande et dont nous prenons l'initiative pour réaliser un objet dont nous ne savons encore rien - et c'est la partie joyeuse de ce métier d'élaborer « en aveugle », en ne sachant pas où nous allons, mais en pariant sur un certain nombre d'intuitions. Comme méthode, nous avons eu envie de vous proposer des indices artistiques de façon à débusquer des pistes de réflexion, alimenter le débat, vous faire réagir... Sachant que très volontairement - à l'exception de celui que vous verrez à la fin, ce ne sont pas des objets artistiques finis, mais plutôt des éléments d'outillage qui contribuent à ouvrir cet atelier mais qui ne sont pas des œuvres achevées dans leur forme.

Première proposition : montage photographique de Maryvonne Arnaud avec une bande son de Laurent Grappe.

Bruno Latour : Les images de Maryvonne Arnaud sont d'une efficacité très forte...

La précarité c'est toujours la moitié d'un autre morceau qui est l'inintérêt, la violence faite aux passants par ceux qui sont photographiés. Là, il y

a un très bel exemple : une dame à talons aiguille qui va prendre le bus. Evidemment, je m'identifie plutôt à la dame qui va prendre le bus. Moi j'ai été assez sensible à la violence et je me demande si quelqu'un a travaillé non pas simplement sur la précarité ou le spectacle de la précarité mais sur la virulence des réactions suscitées par la précarité chez les gens qui sont à la fois indifférents, vaguement coupables, furieux... Parce qu'au fond je pense que si j'habitais en face d'un endroit où ils s'installent avec tous leurs paquets, j'appellerais la police, je ne sais pas ce que je ferais...

La précarité étant donc une moitié du dispositif, est-ce qu'on a travaillé l'autre moitié du dispositif, c'est-à-dire les réactions de violence, que les militants connaissent fort bien mais qui sont difficiles à scénariser ? Sans ça on a une vision asymétrique sauf à faire ce que Maryvonne ne fait jamais, c'est-à-dire se laisser aller à la compassion. Ses images sont empreintes de dignité. Mais l'autre côté agglomère symétriquement un mélange assez bizarre d'impatience, de gêne, de trouble... Dans tout ce qui concerne la précarité c'est souvent la partie qui manque : on n'a pas, au fond, les causes de la précarité c'est-à-dire comment s'en débarrasser ? C'est une cause collective. Si on parle de précarité, il faut parler aussi de ce qui rend précaire.

Ce serait intéressant de pousser cette symétrie et de comprendre pourquoi les images de Maryvonne n'invitent pas à la compassion. C'est souvent un tout petit détail visuel qui provoque un effet très différent.

Daniel Bougnoux : A ce sujet, Philippe, tu hésitais sur le mot qui nous réunirait : fragile, précaire, pourquoi pas éphémère, pourquoi pas passager, etc ? « Précaire » est un mot plus fort parce qu'en effet le fragile peut être une valeur en soi, mais il n'appelle pas l'idée qu'il y a quelque chose à faire alors que précaire appelle justement en nous



cette idée performative qu'il faut s'impliquer face à la précarité. Etymologiquement, précaire c'est : en attente de soin. La notion de soin est très intéressante, même un peu mystérieuse. « Prendre soin », « Take care » comme disent les Anglais quand on se quitte. Cette notion est étonnante, c'est le lien social. Et « care » n'est pas « cure » : « cure » c'est guérir, c'est opérer techniquement quelqu'un, alors que « care » c'est l'entourer, l'envelopper, le mater. A l'hôpital, les médecins guérissent et les infirmières « care ». Ce ne sont pas les mêmes corps de métier, il y a des liens hiérarchiques très forts entre le guérir technique et le soigner performatif ou pragmatique.

Bruno Latour : Ce serait intéressant d'entendre *Multiplicity* sur cette question, parce que ces images ne sont ni compassionnelles, ni objectives, ni froides et ça c'est un problème que vous avez beaucoup travaillé en particulier sur le graphe au changement d'échelle. Le changement d'échelle a tendance à objectiver au sens classique des sciences sociales et l'ensemble des machineries visuelles de *Multiplicity* a toujours eu pour but l'esthétique politique. C'est ce qui m'a intéressé dans la revue *Domus* version Stefano Boeri : parvenir à changer d'échelle sans objectiver au sens classique du terme, sans refroidir et évidemment sans donner dans le pathos. Ce qui est très intéressant chez vous, c'est de suivre une piste qui est assez peu explorée par les sciences sociales qui ont plutôt tendance à une esthétique de la distance. En évitant la compassion et l'objectivité classique, une nouvelle objectivité se dessine à travers ces questions de fragilité ou de précarité. Ce n'est pas parce qu'on individualise qu'on est plus proche. « Loin » ne veut pas dire qu'on est objectif, loin ne veut pas dire qu'on est indifférent. Il y a des tas de façons d'être loin, il y a des tas de façons d'être proche et il s'agit là de sujets d'esthétique politique vraiment intéressants à tester...

Photo des cabanes le long de l'Isère.

Philippe Mouillon : Pour une raison que j'ignore, qui n'est pas très claire pour moi, cette image me fait penser à la peinture impressionniste. J'entre doucement dans le paysage qui m'est proposé. C'est un paysage de nature et puis lentement se compose une deuxième image qui n'est plus une image de nature mais une image très urbaine et puis on n'est plus du tout dans le calme de la peinture impressionniste mais dans quelque chose qui est horriblement quotidien et j'aime beaucoup ce lent effondrement qui ne nous prend pas de front.

Bruno Latour : Moi, je vais aussitôt esthétiser, parce qu'elle ressemble furieusement à une oeuvre de Jeff Wall avec une autoroute et des cahutes. Cette photo m'a moins frappé que les autres...Je l'ai vue mais à cause d'une intersection avec une oeuvre connue, en esthétisant...Elle est très belle, sans défaut. Quand est-ce que ça devient très beau ? Là, je peux répondre que c'est parce que je la mêle avec une autre qui est effectivement, physiquement, une oeuvre d'art, dont le but est l'esthétisation... Que veut dire être artiste ?

Daniel Bognoux : L'impressionnisme est une déliaison de l'impression optique, c'est-à-dire une attente de re-configuration ; il opère une analyse au sens optique du terme. Alors, la précarité est une déliaison sociale : l'être précaire se retrouve parmi les rebuts, les choses jetées dans les greniers, dans les poubelles, dans les déchetteries. Une espèce d'objets déliés entoure le précaire par définition, qui refait son abri avec ces éléments abandonnés par les autres. Il est en attente d'une nouvelle liaison, d'une reconfiguration, d'une nouvelle syntaxe.

Cet aspect peut enchanter un imaginaire bricoleur, parce que le bricolage est le royaume



de la dé-liaison/re-liaison, la reconfiguration d'éléments disparates, ou encore le surréalisme avec ces rencontres hétéroclites qui peuvent nous enchanter sur un plan esthétique et qui ont été beaucoup pratiquées au XXème siècle, ces dé-liaisons parfois sidérantes, parfois violentes, toujours ludiques... Mais la précarité n'est pas ludique par définition. .../...

Nicolas Tixier : Pour les photos, à partir de quelle échelle un individu reste-t-il à distance ?

Stefano Boeri : Je pense qu'il faut être attentif aux éléments donnés par l'information qui est vraiment contenue dans l'image. Ce que Bruno a dit sur la compassion et l'objectivité est important et je crois que le meilleur antidote aux deux est peut-être la curiosité indiciaire. Si on travaille sur une image, on peut comprendre qu'il y a des matériaux très importants, des typologies tout à fait différentes ; des images nous parlent d'une précarité visible, d'autres d'une précarité invisible, par exemple de gens qui ont besoin de s'effacer devant la police. Et puis il y a d'autres types de matériaux qu'on doit déchiffrer pour comprendre la précarité, si elle est liée au travail ou à autre chose... Alors moi je n'arrive pas à m'arrêter sur une question d'esthétisation, je pense qu'il faut avoir un regard indiciaire, sur les petites traces, les détails, qui peuvent nous aider à comprendre. Je trouve ces photos très bien car elles sont riches d'informations : le résultat, c'est le résultat d'un regard indiciaire.

Nouvelle photo : une femme assise avec ses fleurs à vendre

Philippe Mouillon : Voici une photo prise à Varsovie : cette femme transporte avec elle des fleurs des champs, elle a apporté en quelque sorte son paysage avec elle. Pour moi, c'est le paysage de son enfance, le paysage avant d'être une vieille

femme dans une Pologne post-communiste où, en tant que vieille femme, elle n'a sans doute pas de retraite. Elle vit à Varsovie, donc en ville, dans un autre univers qui n'est plus celui de son enfance. Le territoire sous ses pieds en tant que vieille femme polonaise a disparu et elle dépose dans des pots de yaourt vides des fleurs qui sont des fleurs des champs extrêmement simples mais aussi extrêmement éphémères, comme les coquelicots qui fanent sitôt cueillis.

Bruno Latour : Oui, mais si on ne sait pas que c'est à Varsovie... A Varsovie, je ne connais pas l'état des petits commerces mais ça rentre sûrement dans le petit commerce. En revanche, si la photo est prise à Grenoble, ça rentre dans la précarité. Là, à Varsovie on ne peut pas dire si ça fait partie d'un monde de commerces juste à la marge...

Joanna Warsza : Oui, tout à fait, c'est du petit commerce, qui change en fonction de la saison ; par exemple à une époque de l'année, Varsovie est remplie de commerçants de fraises... Ça fait rire les touristes : est-ce que c'est une coopérative, est-ce que c'est un network ? Non, ce ne sont que des individus.

Isabella Inti : Comment interpréter les photographies ? Si on est en Pologne, c'est peut-être un travail précaire mais normal que d'aller vendre des fraises, mais si c'est à Paris ou à Milan, cela devient fragile, pauvre... Le regard indiciaire est donc très important pour le jugement extérieur.

Maryvonne Arnaud : Cette photographie pourrait être prise à Varsovie, Grenoble, Paris ou Milan. Il me semble que le monde se partage en strates horizontales et qu'on retrouve partout les mêmes attitudes, les mêmes détails vestimentaires, les mêmes objets, comme un petit décor qui identifie



plus la situation sociale de la personne que l'inscription géographique.

Les inventions pour survivre sont similaires, avec des petites variantes selon le climat, la saison, mais les plus grandes différences se lisent dans les corps qui ont subi des histoires ou rencontré l'Histoire. Ils réfléchissent leur situation profonde.

Stefano Boeri : Ce n'est pas simplement le contexte physique, c'est aussi la présence de la gestualité qui nous dit quelque chose. Ici, c'est très fort, ce n'est pas simplement une situation de vente... Il n'y a pas de communication.

Bruno Latour : Ça, c'est peut-être à cause de la béquille...

Stefano Boeri : Le travail sur la photographie, c'est totalement arbitraire...

Bruno Latour : Non, ce n'est pas arbitraire... Regarde si tu enlèves la béquille...

Daniel Bounoux : Du côté iconique on ne peut pas ne pas reconnaître la *Mélancolie* de Dürer, cette surimpression est très forte. En même temps, elle incarne une espèce de Pietà, la Vierge qu'on entoure de fleurs dans les cérémonies, il y a une connotation religieuse par les fleurs et la statue posée en majesté ; et puis cette majesté est écrasée par la mélancolie. Evidemment, si on repère la béquille, c'est encore plus que de la mélancolie... Je veux dire que cette image est au carrefour de connotations très fortes, très instituées plastiquement, comme une condensation d'images, de strates...

Bruno Latour : Ce serait intéressant de voir la *Mélancolie* de Dürer juste à côté, je pense qu'on aurait un choc par le morphisme. Les fleurs des champs sont importantes. Si par exemple

il s'agissait de petits sous-ensembles de fleurs internationalisées comme des fleurs de Hollande, le sens changerait complètement. Sans la béquille, le sens changerait complètement. Si elle nous souriait au lieu d'être accablée comme ici... Ce qui est intéressant dans toutes ces images c'est l'opération de morphisme qui fait qu'on peut transformer le sens en enlevant ou en ajoutant des éléments.

Yves Citton : Il me semble que ce qui pourrait rester de cette photo, c'est ce regard ou cette attitude où on peut voir l'exposition : cette femme est "exposée" en ce sens qu'elle est sortie de ce qu'elle devrait faire dans le cadre de ce petit commerce. Si elle veut vendre ses fleurs, ce n'est pas cette attitude qu'il faut avoir...

Bruno Latour : Paris est plein de vendeurs accablés...

Yves Citton : Oui mais justement, il y a une forme d'exposition qui pourrait relever de la précarité même dans la cadre du travail. Une vendeuse salariée peut avoir cette attitude-là ; peut-être que nous pouvons y reconnaître une fragilité, à travers le visage, indépendamment des objets commerciaux.

Bruno Latour : C'est là qu'il faudrait vraiment faire des ateliers : les vendeuses de fleurs parisiennes accablées d'ennui... Le symétrique est un peu cruel mais si on veut faire du morphisme, il faut y aller à fond.

Maryvonne Arnaud : Moi, je la vois post-communiste, complètement soumise, acceptant sa situation, acceptant aussi que je fasse une photo, et qui n'a pas changé d'attitude parce que je la prenais en photo.



Bruno Latour : Mais post-communiste ? Ça se voit ?

Maryvonne Arnaud : Oui, dans l'attitude du corps, je trouve qu'il y a quelque chose de soumis, d'indifférent...

Joanna Warsza : C'est quand même une image qui n'est pas rare à Varsovie, ces petits commerces sont très courants.

Bruno Latour : Cette image, vous dites que vous pouvez la faire partout, mais en même temps, on a besoin de savoir que ce n'est pas la même chose du point de vue du réseau commercial d'être un petit vendeur à la marge du marché des fleurs ou à Paris. Le contact avec le marché est forcément différent selon le lieu, il y a donc effectivement quelque chose d'horizontal ?

Maryvonne Arnaud : Oui, notamment ce que j'appelle le sac arabe, que l'on trouve partout. C'est vrai aussi pour les attitudes : je pense que le corps ne sera pas le même, les fleurs ne seront pas les mêmes... mais le dispositif profond reste identique.

Bruno Latour : Oui, par exemple la dame tordue qu'on voit à un moment...

Maryvonne Arnaud : Elle, elle peut être partout.

Bruno Latour : Oui, mais partout comment ? Je vous avoue ma cruauté mentale qui va vous choquer, mais quand je vois ces dames, je ne donne pas d'argent car je trouve qu'elles exagèrent... Ce que tu as dit tout à l'heure, Stefano, est frappant : il y a une misère qui est visible et presque déjà marchande, ce qui me semble être le cas de cette dame toute courbée. Il s'agit d'une proto-industrie, d'une industrie de la misère qui a

pour but d'être spectaculaire, un peu médiévale... C'est intéressant de voir comment elle se diffuse, là aussi il y a des habitudes, des pratiques, des gestes qu'il faut apprendre. C'est très frappant aujourd'hui ces espèces de litanies dans le métro... Ça s'apprend d'être assis par terre, comme la pose de la *Mélancolie* de Dürer, ça s'apprend.

Philippe Mouillon : Oui, les femmes que l'on voit qui jouent avec les archétypes, l'individu à genoux...

Daniel Bournoux : Celle qui est à genoux sur la bande blanche au milieu du trafic : elle coupe la circulation en deux, elle est très forte... Je trouve qu'il y a une polarité fondamentale entre les précaires qui font quelque chose dans la rue et ceux qui sont prostrés et ne font rien. Et ça, ça partage fortement les images... Faire quelque chose, ce peut être prendre la pose, peut-être surjouer, comme cette femme agenouillée, qui fait une espèce de théâtre de la misère, alors que ceux qui dorment, ceux qui sont prostrés, ceux qui sont des mendiants, ceux-là ne font rien. Ceux qui vendent, ce ne sont pas des mendiants. C'est très fondamental, la différence entre le mendiant et celui qui fait un échange, même s'il est au bord de la mendicité. Il y a une différence fondamentale entre les deux attitudes, entre « faire avec » ou « être écrasé par ». On voit des hommes et des femmes dans la rue qui sont des déchets, et on en voit d'autres qui sont dans un échange minimal. C'est très fort comme distinction.

Maryvonne Arnaud : Je ne cherche pas particulièrement des situations extrêmes, seulement ces visions sont devenues notre quotidien. Certains jours, je regarde sur mon parcours maison-atelier tous les moments, les scènes de grande ou de petite précarité ordinaire, j'imagine aussi celles que l'on ne voit pas et ce n'est



pas facile... car il me semble que l'on s'habitue et que l'on développe de grandes capacités à ne pas voir ou à ne pas se laisser transformer.

Daniel Bournoux : On sent une nidification dans la rue : on n'est plus dans la mendicité, on est dans l'habitat, un habitat complètement paradoxal. Le corps humain reconstitue son enveloppe avec quantité de petites brindilles, comme l'oiseau fait son nid.

Philippe Mouillon : Ce qui me frappe en regardant ces images, c'est l'accumulation, le fait que l'on voit très souvent des corps au milieu d'une accumulation de cartons ou, comme dans une des images précédentes, une accumulation de couvertures, 70 peut-être !

Yves Citton : Cette expression « faire avec », c'est ça : que faire des détritiques, qu'en faire ? S'en faire une bulle, une maison, une protection... Qu'en faire ? Comment faire pour sortir de l'enfer et comment faire avec ? Ces accumulations sont une sorte d'assurance, j'imagine, on en vole, on en perd, et c'est le « avec » et le « faire » qui me semblent le centre de toutes ces affaires de précarité. Toutes ces images, on peut les prendre, en faire avec. En étant exposé, on est sorti des réseaux où ça se fait tout seul, on ne peut plus faire, donc il faut faire avec. Il y a de l'« avec », il y a du « faire » et il faut réinventer une association des deux.

Bruno Latour : Mais il serait quand même intéressant de rendre visibles les mécanismes par lesquels on rend invisible une partie de l'affaire. Ces mécanismes sont aussi intéressants à scénariser, je ne sais pas par quel protocole, quel médium il faudrait utiliser mais je continue à penser qu'il y a vraiment une symétrie entre les deux positions : ceux qui sont précaires, ceux qui

sont précarisants, les précarisés/les précarisants. Avec le changement d'échelle dont on parlait tout à l'heure, on sortirait complètement de l'esthétisation.

Bernard Mallet : Et si on sort de l'esthétisation, qu'est-ce qu'on met à la place ?

Stefano Boeri : Ça devient un dispositif de narration possible : on peut commencer à faire quelques histoires en utilisant ces images : ce n'est plus simplement un document objectif, mais une sorte de clef pour des narrations possibles. On peut travailler sur une image et rester 4 heures à faire des histoires.

Bernard Mallet : Peut-être parce que ces images ont un fort potentiel qui vient de leurs caractéristiques et de leurs qualités esthétiques.

Stefano Boeri : C'est ça, tu peux forcer les imaginaires possibles.

Photos du camping-car aux chiens noirs

Isabella Inti : Pour moi, la précarité est aussi une notion d'instabilité entre une chose et une autre. Cette image est une image de la précarité parce qu'il y a confusion : peut-être est-ce une roulotte pour les vacances ou une roulotte pour les invisibles...

Philippe Mouillon : Je suis frappé de la façon dont beaucoup de précaires utilisent des véhicules... Si je résume, ils ont été arrachés de quelque part et vivent souvent dans un objet de mobilité qui en général ne roule plus depuis bien longtemps, il n'y a parfois plus de roues ; ils sont arrêtés dans un objet de mobilité alors qu'ils vivent plus que nous les arrachements qu'a caractérisé le XXe siècle : la disparition du monde agricole, etc.



Isabella Inti : Nous avons une culture très européenne sur l'interprétation de la mobilité et de la fragilité liée à la roulotte. Mais par exemple aux Etats-Unis, cette façon d'habiter est normale... Quand je vivais à Dallas avec ma roulotte, je me sentais une héroïne, mais pour les américains c'était banal et je n'étais pas précaire. J'ai vécu à Dallas pendant 5 ans... Il faut aussi garder d'autres lectures possibles.

Bruno Latour : Ici ce n'est pas vraiment un mobil-home... Combien faut-il changer d'éléments dans cette image pour que ça devienne un camping ? Il nous faut faire des exercices pratiques.

Stefano Boeri : Il y a 2 niveaux : d'une part, l'image telle qu'on la voit et qui produit des scénarios et, d'autre part, l'image dans laquelle on peut entrer pour la forcer à changer. Ce sont deux formes de manipulation possibles.

Yves Citton : Cela nous rend sensibles aussi à la précarité de l'image ; ce sont des images de précarité mais il peut y avoir une précarité dans la représentation elle-même. Dans un travail où il s'agit de faire sentir un esthétisme ou un contenu précaire, on peut aussi donner l'expérience de la précarité dans l'accès au message et au contenu ou autre chose. C'est un peu notre désir de sens qui est précarisé parce qu'on a accès à quelque chose qui fragilise notre effort d'interprétation.



SÉQUENCE 2 : INDICES ET REPRÉSENTATIONS

PARIS, 4 JUILLET 2007

La photographie comme art de l'indice révèle toute sa pertinence sur des sujets sensibles, enracinés dans le quotidien et qui se révèlent en elle presque malgré eux.

Bruno Latour : J'ai été frappé par quelque chose que vous avez dit. Lutter contre l'esthétisation, ce n'est pas lutter contre les œuvres d'art, c'est sortir d'une certaine définition de l'art, ce qui n'est pas du tout pareil. De même, ce qu'on appelle le document lutte contre une objectivation disons simpliste, mais ne lutte pas contre l'objectivité. Simplement pour être objectif il faut des objets. C'est pour ça - je le dis de façon très abstraite - que ce travail sur la précarité m'a intéressé, parce qu'il met l'accent sur une alliance possible entre ceux qui sont dans le monde de l'art luttant contre l'esthétisation mais pour l'art, et les intellectuels qui luttent contre une certaine définition objectivante des sciences sociales mais pour l'objectivité.

C'est là où les deux sens du mot « représentation » au sens politico-scientifique et artistique peuvent se joindre. Il y a là une convergence vers une définition de l'objectivité qui est assez nouvelle et qui est aussi loin de l'esthétisation qu'elle est loin de la notion d'objectivité documentaire - et là il y a, et c'est peut-être ce que Stéfano appelle en utilisant Carlo Ginzburg « indiciaire », quelque chose de très nouveau et de très important pour les sciences sociales - qui sont dans un état de découragement total -, et je suppose aussi important pour le monde de l'art à cause du marché de l'art. .../...

Daniel Bounoux : L'indice justement, ce qui est indicible, échappe à l'ordre symbolique du cartel, à l'ordre imaginaire de l'icône ; l'indice, ce n'est ni imaginaire, ni symbolique. Il y a beaucoup à dire sur le paradigme indiciaire, c'est une des frontières très excitantes de la sémiotique aujourd'hui : il y a des débauches d'études sur l'ordre symbolique, il y en a beaucoup aussi sur l'ordre imaginaire, il n'y en a pratiquement pas sur l'ordre indiciel, sauf en photographie où grâce à Barthes, c'est devenu un peu une vulgate. Mais après tout,

quelle relation entre ce qu'a dit Barthes et ce que dit Ginzburg ? A ma connaissance, le croisement Ginzburg / Barthes / la photographie a été peu frayed par rapport aux reliques, par rapport aux traces, par rapport aux symptômes... tout ça, ce sont des indices.

Bruno Latour : C'est quoi le paradigme indiciaire pour vous ?

Stefano Boeri : C'est difficile à analyser, principalement un ensemble de traces, de choses qui sont parfois très petites et qui sont capables d'absorber une grande partie du monde, comme des éponges...

Daniel Bounoux : Ginzburg le considère au sens de Conan Doyle. Dans son étude sur Michel-Ange, Freud écrit en feignant d'être Morelli que Michel-Ange s'est illustré dans ses tableaux par la perception des détails ; des détails indiciels, au sens de détails bizarres par lesquels le sens du tableau bascule et se renverse : une fois qu'on a vu tel détail, le tableau n'a plus le même sens. C'est par excellence l'activité psychanalytique : l'interprétation au sens freudien, l'écoute selon l'indice, l'indice au sens du lapsus, de ce qui chute. L'indice, c'est ce qui fait tomber le monde symbolique, le trou dans le symbolique par lequel le réel fait effraction. L'indice, c'est le réel : un échantillon par rapport à un phénomène plus large ; l'indice est continu, il fait partie du réel, c'est le contact. C'est pourquoi les animaux sont sensibles aux indices et pas du tout aux images. L'indice est donc notre part animale, ce qu'on renifle... Chez Freud il y a évidemment un flair animal. L'indice n'a pas de règle, ce n'est pas de la science. Capter l'indice est un art, tel un chien courant derrière le gibier dont il renifle la trace, ou un pêcheur qui guette la mer...

Freud est très friand de ce paradigme indiciaire et



je crois que Ginzburg est dans cette lignée-là mais au troisième sens, ce qui m'intéresse c'est une analyse photographique : la photographie, c'est quand même la magie absolue d'une image par empreinte, une conquête inouïe de la technologie moderne. Avant, pour faire une image il fallait déposer, il fallait assembler. Avec la photo, le flot de lumière s'en charge et la graphie de photographie n'a rien à voir avec la graphie de l'iconographie. La photo est bien une preuve de réalité, une empreinte : on peut peindre les anges, on ne peut pas les photographier. Là où il y a l'indice, il y a preuve de réalité.

A la naissance de la photographie, on s'est acharné à photographier les fantômes, les spirites, l'aura, etc., mais l'objet de la photo n'est pas de reproduire la peinture. Aujourd'hui, on se fait fort de pixelliser les images, de les numériser : en fait ce n'est pas une conquête, c'est plutôt une régression aux anciens régimes de la peinture. Ce qui est inouï dans l'étape indicielle, c'est qu'elle est une empreinte ; le numérique est encore une empreinte mais comme on peut recombinaison les pixels, il perd sa vertu de vérité, alors que dans l'empreinte photographique traditionnelle, argentique, il y a - comme le dit Barthes - un certificat de réalité. La chaîne indicielle n'est pas rompue alors qu'on peut la rompre avec l'étape numérique du traitement de l'image.

Il y a donc beaucoup à dire sur la fragilité du paradigme indiciaire mais en tout cas, on ne théorise pas vraiment l'indice qui est le fond de la pyramide sémiotique. L'indice est la base animale sur laquelle nous édifions nos échanges symboliques dont nous sommes si fiers puisque ils font notre érection anthropologique, notre visée culturelle. L'art de masse est plein d'indices parce que l'indice, c'est ce qui fait masse, c'est ce qui attache... Certains diront du fluide, d'autres diront du courant : voilà, on se met au courant, on est dans l'indiciel ! Il y a plein de métaphores

indicielles dans le langage qu'on n'entend pas tant qu'on n'a pas en tête le paradigme indiciel, des métaphores qui font sens entre nous... L'indice, c'est ce qui met de la chaleur dans la communication, ce que le symbolique échoue en général à faire. Il y a donc beaucoup à dire sur le régime indiciel ou indiciaire, en deçà des représentations...

Au fond, l'indice n'est pas dans la représentation, l'indice est dans la présence, l'indice fait sauter le préfixe « re » de représentation, l'indice, c'est la présence réelle. L'odeur que suit le chien chassant le gibier, le nuage pour le météorologue, c'est la présence réelle. Le symptôme médical, c'est la présence réelle. La chose est présente dans son signe avec l'indice. Dans les images, il y a un régime de l'image indicielle qui n'est pas le régime de l'image iconique, il faut bien discerner les deux. Donc, c'est très excitant comme frontière. Je suis toujours surpris qu'on n'étudie pas plus cette frontière de l'indice. Les limites du paradigme sont très floues mais très intéressantes.

Stefano Boeri : Une autre question : comment introduire une dimension narrative dans la recherche ? Quand je parle d'indices, je parle d'indices qui ont une visibilité physique... Je pense que la question de la narrativité devient très importante aujourd'hui. Un exemple : dans la recherche que nous avons faite à Milan, nous avons utilisé la chronique quotidienne - les faits divers - comme une sorte de dispositif qui nous a aidés à échantillonner la réalité et ça c'est de la narration.

Une deuxième phase, qui est plutôt de la narrativité pure, littéraire, a été utilisée dans la deuxième partie du livre : comment arrive-t-on à voir les choses à travers les indices ? En travaillant sur les potentialités des indices, en découvrant toutes leurs trajectoires possibles et en les développant.



Bernard Mallet : La narrativité serait un moyen d'accéder à l'objet...

Stefano Boeri : Ici, le fait divers nous a aidés à définir l'objet.

Bernard Mallet : S'il permet d'accéder à l'objet précisément, n'est-ce pas parce qu'il est une forme ?

Stefano Boeri : Pour moi, l'objet est une configuration physique.

Bernard Mallet : D'où une problématique de la forme, sinon une problématique de l'esthétique ?

Stefano Boeri : Je ne crois pas...

Bernard Mallet : Disons qu'il y a des connotations qui sont liées à l'utilisation du terme « esthétique », mais si on met de côté le terme « esthétique » par rapport à ces connotations négatives, on n'est pas débarrassé du problème pour autant ! On se retrouve quand même dans une problématique de construction de formes et de formes intermédiaires, y compris au plan scientifique. Est-ce qu'une enquête n'est pas une forme ?



SÉQUENCE 3 : L'ENFER ?

PARIS, 4 JUILLET 2007

Il a longtemps été la menace majeure de l'orgueil humain. Ses représentations placent le corps souffrant en leur point focal. Les précaires d'aujourd'hui n'incarnent-ils pas un vivant rappel de l'enfer et de ses tourments ?

Philippe Mouillon : Nos contemporains citent le risque de précarisation de leur existence comme l'une de leurs angoisses principales. Cette menace est un fil qui ramène le spectateur à lui-même. Il n'est plus spectateur, curieux extérieur, en distraction de son quotidien, mais inclus dans la représentation. Finalement, dans les sociétés occidentales développées, on assiste petit à petit à un abandon de l'état antérieur d'organisation, celui de l'après-guerre où la sécurité sociale est mutualisée, abandon qui laisse les précaires dans leur situation de dégradation, comme infinie. En préparant cet atelier-fragile, une question a émergé : cette menace d'une précarisation joue-t-elle pour le citoyen ordinaire le rôle qu'a eu historiquement l'enfer ? Voici un extrait d'Agnès Varda « Les glaneurs et la glaneuse », tourné dans les hospices de Beaune.

Extrait du film d'Agnès Varda "Les glaneurs et la glaneuse" présentant le triptyque du jugement dernier des hospices de Beaune.

Philippe Mouillon : Le précaire vit au présent, nous vivons tous définitivement au présent... Tu disais, Daniel, « notre société s'éphémérise »...

Daniel Bougnoux : Surtout, elle se présente ici au détriment de la représentation ; là aussi la représentation peut jouer versus présence, présence à soi, et donc en effet il y a un raccourcissement des perspectives temporelles, des projections d'avenir – no future – et puis aussi un allègement amnésique : il faut être sans trace, sans bagages : toute la culture associée aux bagages est une chose en voie d'allègement. En réalité, grosso modo, c'est la géographie contre l'histoire. On gagne en espace parcouru, en instantanéité, en simultanéité, en géographie, et on saccage les durées soit rétrospectives, soit projectives. On pourrait argumenter assez

longuement cette course au présent, y compris à travers l'appareil de presse qui est une formidable pression présente. Voilà, la presse pressante sur le présent ! Les mots de presse, de pression, de présence sont à mettre en allitération, c'est très fort comme urgence, comme régime du temps, régime de l'actualité, régime de la co-présence.

Dans son livre « *How far can we go ?* » (mal traduit en français par « *Jeux de maux* »), David Lodge interroge l'expression de l'enfer pour les jeunes Anglais qui ont eu 20 ans en 1965, les baby-boomers, les soixante-huitards version anglaise. Une remarque très forte de David Lodge est le fait que pour cette génération entre 1960 et 1970, un grand événement silencieux a été la disparition de l'enfer dans la mentalité politique. Que se passe-t-il quand une société qui a si longtemps cru à l'enfer s'allège d'un seul coup de ce fardeau très lourd ? Qu'est-ce que cela entraîne pour les mœurs, pour la morale ?

Les images de l'enfer paraissent pittoresques, désuètes, touchantes ; au fond, elles ne nous font plus peur. Il n'y a plus la terreur d'auparavant, il y a eu un glissement de terrain pour la terreur. L'enfer, c'est toujours infra, c'est toujours ce qui se joue en bas – la chute des graves, le poids des âmes etc... toute une dramaturgie du haut et du bas. Sémiologiquement l'indice est aussi en bas de l'échelle des verticalités culturelles ou des détachements ou des représentations. L'indice est infra, l'indice, c'est ce qui se joue en bas, ce qui nous tire vers le bas.

Yves Citton : Moi, j'ai des difficultés à associer précarité et enfer. Dans « enfer », il y a une solidité, une permanence... Je vois bien l'enfer des conditions de vie, la douleur, le feu éternel, etc..., mais le fait qu'il soit toujours éternel dans l'imaginaire ne joue pas très bien avec la précarité. Il me semble qu'il y a effectivement une association de contenu, la douleur, ce à quoi



l'on ne veut pas être exposé, l'endroit où l'on ne veut pas être, et en même temps je ne suis pas convaincu, il y a quelque chose qui ne me satisfait pas dans cette association-là.

Philippe Mouillon : Les premiers précaires que nous avons interrogés disent assez fréquemment : « Je vis un enfer » ou « C'est l'enfer ».

Henry Torgue : L'intuition de mettre en regard précarité et enfer est venue du rapprochement entre une conception de l'éternité et une conception du présent. Le présent semble vécu aujourd'hui comme détaché d'une référence au passé, comme une espèce de "présent permanent" qui modifie le statut accordé à l'enfer. Celui-ci est débarrassé de ses références au jugement dernier et à l'éternité de la peine. La précarité est vécue aujourd'hui comme la menace principale ressentie par nos contemporains ; elle est souvent identifiée à l'enfer par ceux qui la vivent, et donc à partir de ce constat, n'y a-t-il pas pertinence à interroger ce lien imaginaire entre enfer et précarité comme si la précarité réactivait, même partiellement, le mythe de l'enfer, sous la forme d'une menace beaucoup plus quotidienne, beaucoup moins rattachée au religieux ou au transcendantal mais avec la même efficacité imaginaire ? C'est la question qu'on voulait vous poser en proposant cet extrait, parce qu'il semble qu'il comporte beaucoup d'indices qui confortent, au moins en partie, cette hypothèse-là.

Stefano Boeri : Oui, mais la précarité ce n'est pas une dimension dans laquelle on tombe, c'est quelque chose de très différent. Il y a une précarité qui est une première étape de la mobilité sociale, par exemple pour les immigrants. Il y a des réseaux familiaux ou ethniques qui donnent la précarité comme première étape vers un pays libre. Il y a aussi une précarité qui est simplement un cycle

possible et puis il y a la précarité individuelle, la disparition, la solitude, etc. Donc je pense que cette métaphore ne marche pas du tout, je ne suis pas convaincu. Peut-être que si on veut travailler sur la précarité, on doit observer avec attention ce qui se passe dans la rue, et pas seulement la précarité individuelle.

Bruno Latour : L'enfer, c'est une belle idée du point de vue du tableau qui est là (et qui est un tableau formateur de mon enfance), c'est l'exigence de l'existence, une existence où il y a une différence entre le bien et le mal.

Il y a un élément architectural qui, lui, pourra être réutilisé, qui est très visible dans le tableau, ce sont les partitions faites entre les deux côtés, le haut et le bas et ensuite l'intermédiaire avec les corps qui ressuscitent, l'ange au milieu qui vous regarde... Ça devient alors une question architecturale : comment se pense et se travaille la répartition entre les zones fastes et les zones néfastes ? Mais je ne pense pas qu'il faille utiliser la notion d'enfer.

Il y a une géopolitique évidente dans la question de la migration. Vu comme métaphore géographique ou architecturale de la répartition du bien et du mal, du faste et du néfaste, il y a là quelque chose qui du point de vue graphique peut être réutilisé, mais rien en termes religieux. D'ailleurs, on n'a pas supprimé l'enfer, on a supprimé les limbes, pas l'enfer. Les limbes ont été supprimés d'un coup de signature papale. Mais la question de la différence entre le bien et le mal reste assez vivace.

Contrairement à ce que disait Daniel, je trouve que c'est un immense avantage d'être passé du temps à l'espace. Une autre chose très importante que disait Stefano, ce sont aussi des trajectoires, des moments, sans ça on tombe très vite dans un misérabilisme... Certes, il y a des moments qui durent éternellement... Il est difficile de penser



précarité sans penser précarité des humains en général. La précarité, c'est aussi celle de ces fameux ours suspendus à des glaciers qui fondent. Dans l'argumentaire sur tous ces courts-circuits étranges entre risque, terreur, effroi, précarité, il y a cette nouvelle source, intéressante du point de vue des anciennes métaphores apocalyptiques, qui est liée à la précarité des vivants. Quand on dit que nous sommes responsables de la disparition de 30% des espèces... Nous on est précaires et les espèces aussi. La précarité est un thème beaucoup utilisé en écologie.

Daniel Bougnoux : Mais à propos de la polarité religieuse par excellence du corps et de l'âme, je pense qu'il y a une vérité concernant la précarité et l'enfer du précaire, c'est que l'homme vivant en situation précaire vit son corps comme perpétuellement rappelé, c'est-à-dire qu'il ne peut pas sémiotiser son rapport au corps : ce corps, soit il a faim, soit il a froid, soit il est sale... bref, le corps se rappelle. Ce qui est quand même la définition de base de l'enfer, c'est un corps constamment rappelé, souffrant, et donc il n'y a pas d'élan sémiotique : si la sémiose c'est de laisser tomber son corps, la sémiose en enfer n'est pas possible et donc la représentation n'est pas possible. Au fond, la précarité, c'est en effet le fait que l'on se projette moins que quelqu'un de riche. La représentation est un luxe, soit du passé, soit de l'avenir, que le précaire voit se réduire comme la banquise de l'ours ; il y a cette peau de chagrin du temps qui se recroqueville sur l'urgence, parce que le corps se rappelle, le corps a faim, le corps a soif, le corps est sale... Il y a là une vérité de base, toute bête : le précaire est au contact de son corps alors que le riche peut mettre son corps en représentation ou en sommeil.

Yves Citton : Je reprends ce que tu disais tout à l'heure, Philippe, en disant que c'est en écoutant

les gens qui sont dans ces situations que le mot « enfer » est sorti : ce n'est pas toi qui l'as projeté sur eux... J'ai dit que je n'étais pas à l'aise avec ça et en même temps je suspecte en moi l'idée que c'est beaucoup plus rassurant de penser ça sur le mode du passage.

Pourquoi ça ne marche pas avec l'enfer ? Parce que les images de l'enfer que tu as montrées sont des images du Jugement Dernier : d'abord, c'est « dernier », c'est solide, c'est l'éternité, et ensuite c'est « jugement ». On gère la précarité en disant « c'est la faute à personne, c'est la faute à pas de chance » ; la seule forme de moralisation qui apparaît, c'est « il boit », bon, c'est l'alcool, c'est l'addiction, une petite forme de jugement. L'autre façon de gérer ça, c'est de dire que c'est passager, c'est du flux, c'est du transit, un petit purgatoire... après, on s'en sortira. Et là, il me semble que c'est quand même un mécanisme de défense, ou un refoulement, ou une protection. Quand les précaires eux-mêmes disent « c'est l'enfer », peut-être pourrait-on écouter cette parole-là qui nous dit : c'est vous qui êtes en haut, qui croyez que l'on monte et que l'on descend, et nous qui sommes en bas, nous savons qu'on reste coincés ici.

Philippe Mouillon : Ce sont effectivement les images de Jérôme Bosch qui se sont imposées... en pensant à ces types qui traversent chaque jour la Méditerranée par vagues successives, de plus en plus rapprochées et de plus en plus massives, effectivement, comme dans une peinture de Jérôme Bosch. Nous avons ces images tous les jours devant nos yeux, je le sais, mais au travers de la télévision qui nous emmène dans un autre imaginaire. Notre représentation collective ne veut pas reconnaître que ces images de grappes de gens pendus à des planches qui flottent en Méditerranée sont déjà représentées comme des visions de l'enfer par Jérôme Bosch. Un peu



comme le différentiel de représentation entre le mur séparant l'Est et l'Ouest, c'était le Rideau de Fer, et le mur situé entre le Mexique et les Etats-Unis qui n'a pas de nom, ne nous est pas montré, et ne fait pas travailler notre imaginaire alors qu'il est tout autant là concrètement. Si j'ajoute certaines images traduisant le réchauffement climatique aux images qu'évoque Bruno, puis à ces corps qui flottent en Méditerranée, on obtient les représentations classiques de l'enfer.

Bruno Latour : Purgatoire ? Il y a des gens plus spécialistes que moi sur ces questions migratoires, mais précisément ceux qui se déplacent, ils ont une trajectoire, ils ont un but et la télé n'est pas forcément le meilleur codage de ce qui leur arrive. Le fait qu'ils se déplacent, ce sont les meilleurs, les plus ambitieux, ceux qui ont effectivement un but... Il faut éviter le danger de re-moraliser.

Stefano Boeri : C'est quelque chose qui est lié à la trajectoire individuelle, à l'internationalité de cette trajectoire. La précarité est la manifestation d'une société ouverte, elle n'est pas dans une société archaïque. Je pense vraiment que la métaphore de l'enfer ne marche pas...

Philippe Mouillon : C'est intéressant, toi, tu lies précarité et société ouverte, tu dirais que dans les sociétés traditionnelles il y a solidarité donc il n'y a pas de précarité ?

Stefano Boeri : Non, je dis qu'aujourd'hui la précarité est toujours quelque chose qui est partiellement le résultat d'une interaction. Ce n'est pas simplement un destin. C'est très important. Il y a un type de précarité qu'on n'a pas encore abordée ici, c'est la précarité liée à la folie. Elle est très importante dans la condition humaine contemporaine.

Isabella Inti : Moi aussi je pense qu'il y a un manque de représentation sociale de la précarité parce que la mobilité peut être plutôt assimilée au Purgatoire avec la double possibilité d'aller en enfer ou au paradis. Il faut trouver des mots positifs et négatifs, par exemple la condition d'instabilité, c'est aussi l'opportunité, la liberté. En ce sens la solitude est une condition négative de la précarité mais qui peut devenir positive dans la forme animale du groupe. Dans le cas des migrants, certains s'organisent avec l'aide à la précarité comme condition de passage. Je pense qu'il faut travailler beaucoup sur les mots de la précarité au contenu positif. C'est une carence de la société de ne pas comprendre l'opportunité de la liberté. L'équilibre est difficile mais important.

Bruno Latour : D'autant plus important qu'une partie de l'enfoncement en éternité est aussi due à l'idée qu'on se fait que c'est définitif et que les réactions qu'on a sont donc sans espoir...

Daniel Bournoux : Deux remarques : une citation d'Alexandre Soljenitsyne quand il dit « *L'enfer d'Ivan Denissovitch, c'est que le futur n'existe plus* » et la seconde : tu disais que le mur entre le Mexique et les Etats-Unis n'a pas de nom. Dans Averroès ça s'appelait le *limès*, ce qui séparait l'Empire des barbares. On ne cesse de reconstituer du limès, cela traverse toutes nos cités, c'est une notion très intéressante à creuser aujourd'hui.

PRÉCAIRE(S)

EXPOSITION DANS LE CADRE DE PLAN-07 À COLOGNE

GÉNÉRIQUE

Composition : Maryvonne Arnaud et Philippe Mouillon,

Verbatim : Bruno Latour, Yves Citton, Daniel Bournoux, Stefano Boeri,

Images : Maryvonne Arnaud,

Composition sonore : Laurent Grappe,

Comité éditorial : Henry Torgue, Bernard Mallet.

Collaborations: Joanna Warsza, Isabella Inti,

PRÉSENTATION

Cette exposition aborde les formes aisément repérables de précarité. Derrière la banalité du constat quotidien de la précarité sociale, elle tente de repérer les dynamiques qui fragilisent plus discrètement des domaines de l'existence ordinaire jusque-là préservés. Du délitement des formes stables, reconnues et identifiées de temps et d'espace, ouvert par l'insécurité sociale, semble rayonner une force de dé-sécurisation esthétique qui précarise crûment nos représentations du monde. Cet enrayement révèle combien nos compositions mentales sont incertaines et ne correspondent que très approximativement à la réalité dans laquelle nous vivons aujourd'hui. Cette installation aborde ce chantier de composition, chantier où se rejoignent les sens politique, scientifique et artistique du mot « représentation ». La forme "intranquille" et "indisciplinée" de cette manifestation témoigne de la tentative d'utiliser la crise des configurations stabilisées de formes pour approcher au plus près la mutation sociétale actuelle et les discordances symboliques qui l'accompagnent. Le visiteur est invité à tester lui-même les pistes, hors-pistes et fausses pistes, à observer, à associer d'autres indices, à composer avec ses propres intuitions, et à rester attentif à des fragments de choses si petits qu'ils permettent de révéler une grande partie du monde...

Yves Citton : Was lässt sich mit den Abfällen anfangen ? Man kann daraus eine Kapsel, ein Haus, einen Schutz bauen. Wie damit umgehen ? Wie kommt man aus dieser Hölle heraus, und wie kommt man mit ihr zurecht ? Diese Haufen sind eine Art Sicherheit... Ich stelle mir vor, dass man manches stiehlt, manches verliert... Der Ausgesetzte, der Prekäre ist aus den Netzen herausgefallen, wo sich alles von selbst regelt. Er kann nichts mehr ausrichten, die Verhältnisse bestimmen ihn.



SÉQUENCE 4 : A PROPOS DE L'EXPOSITION PRÉCAIRE(S)

PLAN 07

COLOGNE, 22 SEPTEMBRE 2007

Installation croisant photos et textes, mise en place au rez-de-chaussée d'une banque désaffectée du centre de Cologne, Précaire(s) confronte notre démarche au public pour la toute première fois.

Kay von Keitz : Les visiteurs de l'exposition sont très contents et - si c'est le terme exact - impressionnés. Ces images et ces situations de précarité se retrouvent dans le monde entier et aussi en Europe... Les gens ont vraiment apprécié la façon dont cette exposition est mise en scène. Les cartons et les matériaux font avec ce genre de photos un double choc des images et du texte. Ça marche vraiment bien, spécialement dans cet espace. Ce sont les échos que j'ai eus.

D'autres aspects sont intéressants à mon avis. C'est vraiment très français d'avoir ce genre de discussion sur ce sujet et de regarder les images de cette façon. C'est pourquoi il me semble intéressant d'avoir d'autres visions qui pourraient être allemandes ou polonaises ou italiennes... C'est très français parce que c'est le genre de discussion théorique que vous avez en France, une manière de parler de cette question de la représentation, du symbolisme et de choses comme ça... C'est une certaine façon de voir les choses et nous n'aurions pas fait la même chose pour une première étape. Mais au final, les différences ne sont pas si importantes...

Isabella Inti : Il y a différents niveaux de "précarité". D'abord celle du bas de l'échelle où la plupart du temps vous n'avez aucune chance de changer votre vie : c'est la précarité de l'urgence, de la survie. Le carton est vraiment l'habitat précaire qui peut disparaître à cause de la pluie ou du feu... C'est vraiment très bien montré dans cette exposition. Pour nous, l'élément le plus fort, ce ne sont pas les écrits ou les images, mais bien les cartons avec les photos des gens à l'intérieur parce que ça provoque un fort imaginaire. La précarité est un état qui est présent partout dans la vie des gens : précarité du travail, précarité de la famille, précarité de l'habitat...

Il y a ensuite certaines populations qui sont précaires, par exemple les sans domicile fixe tout

en bas de l'échelle, les nouveaux immigrants comme les Roumains qui veulent rester dans leur campement, seul moyen qu'ils ont trouvé pour survivre et avoir une chance de changer de vie. Le réseau avec les autres immigrés du même pays est primordial ; c'est le réseau qui permet de combattre cette précarité.

Une autre sorte de précarité concerne des populations temporaires, comme les étudiants ou encore les jeunes travailleurs qui arrivent dans un nouvel endroit et doivent y trouver un logement...

Concernant ces différents types de précarités, il est très intéressant de comprendre comment les gens réagissent selon les différents pays. Par exemple, la précarité qui consiste à avoir un travail mais pas de logement existe à New York ou dans la *Silicon Valley*. Il se peut que vous dormiez dans votre voiture et fassiez votre toilette dans les bars etc... C'est un genre de précarité très violent qu'on trouve aux Etats-Unis ou au Japon, mais en Europe c'est différent, c'est peut-être moins marqué. En Italie par exemple, le changement est moins brutal. Vous pouvez perdre votre emploi et rester dans votre logement : vous êtes en situation illégale parce que vous ne payez plus le loyer mais la police fait des efforts de compréhension et vous autorise à rester chez vous encore une année... En France ou en Allemagne, c'est encore différent.

Janek Sowa : À propos de l'exposition, le carton plié comme une boîte avec les photos imprimées à l'intérieur est réellement très intéressant : on voit comment la photo prend vie dans ce carton. Je regrette un peu que ce ne soit pas plus interactif... Je ne sais pas, peut-être installer ce carton sur le sol pour que les gens puissent y pénétrer... Bien sûr, c'est un peu risqué. Ou alors, installer un présentoir que les gens pourraient compulser comme on feuillette les affiches dans les magasins



d'images. En tout cas, je trouve que ce matériau est très intéressant et qu'il peut évoluer.

J'aimerais ajouter que j'ai beaucoup aimé les photos, particulièrement celles qui montrent non les gens, mais les habitats qu'ils se bricolent. La créativité dont ils font preuve est étonnante. C'est un peu comme les installations de Marjetica Potrc (<http://www.potrc.org/>) qui reproduit les bidonvilles dans les galeries d'art, montrant ainsi que la créativité n'est pas réservée aux seuls artistes. Il y a de la créativité partout : cet état de précarité pousse d'une certaine façon les gens à être créatifs afin de résoudre leurs problèmes. Ce sont ces photos-là qui m'ont spécialement plu.

Comme vous l'avez dit, ce n'est pas une exposition sur la précarité, mais sur la précarité d'explorer cette précarité... J'ai observé cet art engagé en Pologne. Il y a des problèmes sociaux dans les pays ex-soviétiques et ils influent sur l'art. L'art lithuanien exploite également de nombreux thèmes autour des SDF, des drogués et ce genre de choses. Je pense qu'il y a un risque à utiliser les photos de ces gens, une excitation voyeuriste. C'est pour ça que le médium est très important. Ce n'est pas neutre d'arriver et de voler une image. Comment pouvons-nous explorer la question de la précarité à travers différentes expressions artistiques et quelle est la différence entre faire un film, prendre des photos, intervenir directement avec les gens, en les impliquant dans une interaction..., ne pas se contenter de regarder une image mais avoir un échange avec le sujet, avec l'objet, et avec l'exposition en général ?

Daniel Bognoux : Le discours sur la précarité n'est pas un discours confortable. La précarité est quelque chose qu'on essaye de ne pas voir. Quand on rencontre un mendiant ou un clochard dans la rue, on fait tout pour l'éviter. Alors, quand on doit affronter cela, comme ici dans cette exposition, le regard balaye les images un peu au hasard, car

nous essayons d'éviter de regarder ces réalités. C'est l'approche elle-même qui pose problème, c'est le médium qui pose problème, c'est la question qui pose problème. Quelle est-elle ? Quelle est la frontière entre ce qui est précaire ou non à l'intérieur de chacun d'entre nous. Il ne s'agit pas bien sûr d'être sans domicile, il s'agit d'amour, de confort, de famille, de sécurité, etc... Nous sommes des êtres ontologiquement "précaires". Tout le monde est concerné, partout, c'est un problème crucial. Ce n'est pas une question parmi d'autres, c'est LA question. C'est pourquoi je me sens pleinement impliqué dans l'expérience que nous menons ensemble.



SÉQUENCE 5 : SUR LES PHOTOGRAPHIÉ(E)S

COLOGNE, 22 SEPTEMBRE 2007

Ils ne sont pas des sujets photographiques comme les autres. Comment se gère la relation avec eux ? Comment ressentent-ils leur passage à l'image ?

Joanna Warszwa : Face au développement d'internet et de la globalisation, il est important pour les artistes de créer du lien social, de concevoir des projets qui ne sont pas seulement des objets mais qui créent des situations affectives, où il y a du récit et des contacts directs.

Philippe Mouillon : Quelque chose m'a frappé quand Maryvonne faisait les photographies des précaires... Elle est allée photographier une famille de Roumains avec deux bébés qui vivent entre l'autoroute et la rivière dans un endroit très dangereux à Grenoble. Quelques mètres seulement séparent la route de la rivière et un enfant s'est noyé au début de cet été. Evidemment là on n'est pas dans le champ de l'art, on est dans le champ de la société réelle, dans sa combinatoire la plus cruelle. Maryvonne a fait des photos pour notre projet mais elle ne les a pas utilisées. Par contre elle les a imprimées et le lendemain, elle est retournée donner les photographies à ces gens. Là, il y a quelque chose de très fort, simplement de donner la photographie à des gens qui n'ont pas d'images d'eux-mêmes ni de leurs enfants. Il y a un acte social relationnel extrêmement fort, qui établit un contact direct avec des sans-abri, des précaires et qui échappe complètement au monde de l'art. Ça n'aurait à mon avis pas de sens de fabriquer ça pour le public culturel de Cologne ou d'ailleurs, pour singer une sorte de relation à la précarité. Ce geste a eu lieu « off » l'exposition.

Maryvonne Arnaud : C'est une expérience vraiment intéressante. Au départ j'ai dit aux gens que je voulais photographier leur habitat ; ce sont eux qui ont voulu poser. Après que je leur aie rapporté les photos, d'autres gens m'ont demandé de les photographier eux aussi. Tout à coup, ça s'est inversé. La même chose m'est arrivée à Lyon, au bord du Rhône : j'arrive toute

seule, les gens commencent par refuser que je les photographie sauf un. Quand je lui ai rapporté ses photos, les gens m'ont invitée chez eux pour que je les prenne en photo. C'est vrai que là il se passe vraiment quelque chose. J'ai eu l'impression que malgré la modestie des tirages, ils étaient vraiment contents, sans doute qu'ils ne s'étaient pas vus en photo depuis bien longtemps. Ça m'a rappelé quelque chose que disait Yves Citton : les gens ne contrôlent pas l'image qu'ils renvoient d'eux-mêmes, j'ai senti que d'un seul coup, par le fait de se voir, ils se mettaient en scène et ça devenait très important pour eux.

Daniel Bougnoux : Ça pose la question du narcissisme. C'est un mot qu'on n'a pas prononcé et qui est très important : le défaut de l'image narcissique qui est au cœur de la précarité. Le miroir renvoie une si mauvaise image qu'on ne veut pas coller à cette image, on la refuse.

La photographie valorise les précaires ; elle leur redonne un narcissisme que la rue leur retire. Le narcissisme est nécessaire du fait qu'on est vivant et qu'au fond, la terreur c'est quand on n'a plus de narcissisme. On est vraiment à terre, on n'a plus cette capacité de représentation de soi, de mise à distance de soi pour se regarder et se contrôler vivant. La photo est un outil de mise à distance de soi et de valorisation de son image, même si la photo n'est pas à leur avantage. Quelque part, c'est à leur avantage quand même, simplement par le fait d'être photographiés.

Ça pose la question des médias, parce que les médias diffusent toujours l'image narcissique stabilisatrice d'un groupe social, d'une nation, d'un *network*... Et c'est très important d'avoir cette stabilisation narcissique de l'identité. Cette image fait défaut dans quantité de situations : pour les immigrés, effectivement, ils n'ont pas d'image, ils n'ont pas leur propre actualité. Nos actualités sont l'image que chaque jour nous



produisons de nous-mêmes comme nation ou comme groupe social... Des quantités de pays n'ont pas l'équipement médiatique leur renvoyant leur propre image, ils ont l'image que les autres filment d'eux : dans les pays colonisés, le colonisé n'a que l'image du colonisateur qui lui impose sa propre image. Il y a donc une lutte pour l'identité narcissique qui est un facteur très important des luttes symboliques actuelles : l'appropriation narcissique par son propre *network*, par ses propres opérateurs de prise de vues, de prise d'empreintes acoustiques, sonores, identitaires etc... Il y a là des enjeux symboliques très forts et des effondrements narcissiques très forts quand l'appareil médiatique fait défaut, pour un groupe national ou social concerné.

On voit trop souvent la crampe identitaire, d'extrême droite notamment, le discours chauvin, le discours nationaliste, la crampe d'identité. Il est très important de montrer qu'on n'est pas seul à habiter son territoire, qu'en fait il y a des glissements de terrain dans les territoires, des invasions, des ré-appropriations, des luttes pour l'identité, pour la coexistence... L'artiste doit faire glisser le terrain là où celui-ci n'a que trop tendance à se constituer comme homogène, comme chauvin, comme phobique de l'autre et donc altruicide... Beaucoup de gestes artistiques aujourd'hui touchent à ces questions de glissements de terrain. La question du narcissisme est très importante parce que le narcissisme est vital : nous avons besoin de nous voir dans un miroir, mais pas de se voir tout seul justement, pas d'envahir tout le champ visuel, de se voir lié à d'autres qui font que nous sommes là et que nous partageons avec eux un espace négociable.

.../...







SÉQUENCE 6 : IMAGES ET MÉDIAS

COLOGNE, 22 SEPTEMBRE 2007

Des photos aux images et des images aux médias, quels rôles dans la société les représentations des précaires jouent-elles ? Comment alimentent-elles l'imaginaire social ? Qu'en ont-ils en retour ?

Janek Sowa : L'Inde est l'exemple-type du pays où la précarité est si commune et si répandue qu'elle en devient en quelque sorte normale. Je ne veux pas dire qu'elle est naturelle car cela impliquerait la question de ce qui est naturel et de ce qui ne l'est pas. Mais nous avons pris l'habitude de considérer la précarité comme quelque chose d'exceptionnel, quelque chose qui peut arriver mais qui n'est pas généralisé. Et l'Inde nous montre le contraire : ce qui est solide et stable est exceptionnel et c'est le contraire qui est monnaie courante. J'ai l'impression que la précarité compte de plus en plus pour nous occidentaux car c'est un état de plus en plus commun. La précarité n'est plus quelque chose d'exceptionnel, on la trouve partout : nous pouvons parler de telle ou telle usine de haute technologie dont personne ne s'attendrait à ce qu'elle subisse la précarité et qui pourtant n'est pas stable. Ce n'est plus l'usine Volkswagen d'il y a 50 ou 60 ans. Les choses changent et c'est ce que je veux évoquer quand je parle de la Pologne car c'est un pays qui a subi une espèce d'expérience post-coloniale avec la domination soviétique et des différentes réalités sociales... Il est intéressant de comparer les pays qui s'habituent de plus en plus à la précarité et les autres.

Daniel Bournoux : C'est une question primordiale, parce que depuis la Philosophie des Lumières, le bon sens commun est de penser qu'avec le savoir, on peut changer le monde ou la société. Mais ce n'est pas vrai, bien sûr : plus vous savez, plus vous êtes à même d'ignorer ou de fermer les yeux. La connaissance ne change rien, c'est une éviction de la philosophie, parce que les philosophes sont des optimistes. Et plus les médias vous montrent la misère, les guerres, la mort, plus vous restez tranquilles. Le monde ne changera pas grâce aux images qui vous ouvrent les yeux. Les images

vous ouvrent les yeux certes, mais elles n'ouvrent pas votre esprit.

Janek Sowa : Je pense qu'il faut aussi évoquer la question marxiste classique de la fausse conscience, n'est-ce pas ? Les gens ne connaissent pas leur condition, ils en ont une fausse conscience, donc ils n'agissent pas selon leurs intérêts de classe. Mais aujourd'hui, le savoir se répand de plus en plus, et pourtant, il « n'ouvre » pas, comme vous le disiez... Cette différence entre « ouvrir les yeux » et « ouvrir l'esprit », entre « voir » et « comprendre » est intéressante : aujourd'hui on peut voir ces gens qui traversent la Méditerranée sur des embarcations de fortune, mais il ne s'agit pas que de l'information, il s'agit d'interpréter la situation, dans un contexte plus général.

Daniel Bournoux : L'inverse serait de réfléchir à la question de l'apathie : on comprend, on voit, on entend, on écoute, mais on ne ressent pas, on demeure apathique.

Philippe Mouillon : Il y a actuellement un réel processus de crise en Italie, plus précisément en Sardaigne où les pêcheurs aident ces gens qu'apporte la Méditerranée...

Daniel Bournoux : Quand vous voyez des gens se noyer sous vos yeux, ce doit être difficile d'aller simplement naviguer plus loin et de les abandonner à leur sort. Il est naturel d'aider ces gens, mais la loi refuse ce genre d'aide. C'est un réel problème moral.

Janek Sowa : En un sens, ça nous ramène à la question classique de l'éducation : si on veut changer le monde, il ne faut pas forger la connaissance mais il faut forger le cœur des gens.



Daniel Bougnoux : La conscience est une sacrée question...

Janek Sowa : En effet, que signifie être conscient que quelque chose de mal est en train de se passer ? Est-ce que ça signifie que nous le savons, que nous avons vu les images ? Est-ce que ça veut dire que nous y sommes sensibles ? Oui, c'est une question importante.

Joanna Warsza : Mais pour vous qui êtes un spécialiste de la communication, quel serait le moyen d'engendrer un aspect moral plutôt que l'apathie ?

Daniel Bougnoux : Il y a un certain optimisme dans la communication qui conduit à penser que plus on a de postes de télé, plus on a accès à Internet, plus on reçoit d'informations, d'images et de sons, et plus on s'améliore... Pourtant le lien n'est pas évident entre ce qu'on reçoit et ce qu'on donne : il se peut qu'on reçoive beaucoup et qu'on ne donne rien.

Les médias ne sont donc assurément pas le futur de l'humanité – humanité au sens d'être humain, d'être attentif et compatissant. Les médias ne servent qu'à nous conforter dans notre vie douillette, dans notre bulle, les médias nous dorlotent. Quand on écoute la radio ou qu'on regarde la télé, on se dorlote. On n'affronte pas le monde, on construit son petit nid, comme un oiseau... On construit son propre confort en même temps que sa bonne conscience d'être au courant, mais en fait c'est une barrière de plus qu'on érige entre soi et le monde extérieur.

C'est pourquoi cette question des médias est primordiale : qu'appelle-t-on connaissance des médias ? Comment les médias influent-ils sur notre sentiment d'appartenir à ce monde et d'être solidaires ? Les médias érigent des bulles, des

sphères et non un monde commun. Les médias travaillent à séparer les gens les uns des autres au lieu de les unir... C'est une question à laquelle je n'apporte pas de réponse : comment les médias nous influencent-ils ? Quoi qu'il en soit, on n'est pas obligés de s'approprier l'optimiste philosophie des Lumières qui nous dit que plus on sait, plus on se sent concerné.

Kay von Keitz : Ça nous ramène à la vieille question de l'image... On nous a dit que la guerre du Vietnam a été influencée par les images qu'on en avait. Et aujourd'hui que nous avons à disposition des milliers d'images de catastrophes et de guerres, nous ne savons pas comment réagir. Faut-il descendre dans la rue combattre la guerre en Irak ou au Soudan ? Ces milliers d'images qui circulent dans le monde entier pourraient nous pousser à réagir.

D'un autre côté, il y a le vieux problème de la signification de certaines images. Il faut faire attention quand on voit la photo d'un SDF ou d'un mendiant à ne pas dire : « c'est clair, c'est la précarité. Voici un SDF, voici un mendiant, et tout est dans cette image », parce qu'il y a tellement de niveaux différents de précarité, des gens en danger ou affamés. C'est un premier aspect. L'autre aspect, c'est la politique et le pouvoir : quelle est la précarité d'une culture, d'une société qui en arrive là ? Et la question est : comment réagir ? C'est vraiment la question : que faire avec toutes ces images ?

Daniel Bougnoux : Les images viennent parfois de très loin et il est difficile de réagir ou d'agir sur quelque chose de lointain. Mais la précarité est proche de nous – pas besoin de médias !

Les nouvelles technologies mélangent les images. La même image peut évoquer un phénomène très proche comme un phénomène beaucoup plus



lointain. Alors, le sentiment de ce sur quoi je peux agir est primordial en ce qui concerne les événements médiatiques, parce que les gens ont une carte mentale de ce qui est près et de ce qui est loin. C'est très différent d'une personne à l'autre. De plus, avec Internet, votre voisin peut être australien alors que vous ignorez votre voisin de palier. Plus on utilise les nouvelles technologies, plus on a conscience de la distinction entre le près et le loin.

Kay von Keitz : Oui, et l'étape suivante est de décider ce qui me touche ou non, parce que lorsqu'on est sur un bateau et qu'on voit quelqu'un en train de se noyer, il n'est pas difficile de se dire « je suis en sécurité et voilà quelqu'un qui a besoin d'aide » ; mais quand on rencontre un mendiant au coin de la rue, on se pose d'autres questions : « Est-il vraiment précaire ou pas ? ». Quand on pense de cette façon-là, on se dit automatiquement : « OK, je suis en sécurité, la précarité est de l'autre côté ». Or il faut décider où commence la précarité et se poser la question : « j'en fais partie, ou pas ? ».

Henry Torgue : Je ne suis pas aussi pessimiste que Daniel à propos des médias. Je pense que les médias ont une influence, une grande influence. Mais il ne s'agit pas d'une réaction immédiate, c'est une autre façon de toucher et d'avoir une importance. Pour les sociologues, il est intéressant de se poser la question : quel est l'élément qui provoque le changement ?

Janek Sowa : Oui, l'exemple de la guerre du Vietnam qu'on évoquait tout à l'heure est en fait un contre-exemple de ce que vous venez de dire, car en ce cas précis, les représentations médiatiques ont contribué à l'arrêt de la guerre. Alors, si l'on veut comparer les représentations

de la guerre du Vietnam et de la guerre en Irak, nous devons regarder comment les images sont gérées par le pouvoir et les militaires. Ceux-ci ont décidé de ne pas commettre la même erreur qu'au Vietnam où ils avaient laissé les reporters agir librement. Il existe un magnifique documentaire de Mark Daniels sur ce sujet « *L'image de l'ennemi* » (2005), qui montre la représentation de l'ennemi américain depuis la Seconde Guerre mondiale jusqu'à la guerre en Irak... On y voit des gens hospitalisés et aussi des avions américains lâchant du napalm, bref, la situation dans sa globalité : on pouvait ressentir, comprendre et voir. Aujourd'hui, on nous montre certaines images, mais on ne nous donne pas l'opportunité de les interpréter.

Une autre chose, très proche de la question de la précarité, est que nous voyons tellement d'images de gens en train de souffrir que nous devons décider « voulons-nous faire quelque chose ou non ? » et là, si nous adoptons un comportement cohérent, alors nous devons nous demander « Bon, vais-je aider cette personne ? Si je l'aide elle, pourquoi ne pas aider les autres ? » On pourrait passer sa vie à faire quelque chose pour le Darfour, l'Irak, le Congo, la Palestine, l'Europe de l'Est... Il y a tellement d'images qu'on n'arrive pas à se décider...

Daniel Bournoux : Le monde est tellement vaste... Comment affronter un monde aussi vaste ?

Isabella Inti : C'est une question intéressante, le fait de comprendre comment les images et les médias vous poussent à réagir ou non. Une autre chose - c'est un peu une critique - est que nous créons une distance. Je pense que nous devrions plus nous pencher sur notre condition de précaires plutôt que de discuter sur comment réagir face à la guerre, etc. Je suis précaire, quelles différentes



topologies de précarités existent dans ma ville, dans ma vie de tous les jours, parce qu'en un sens nous sommes plus en contact avec des situations communes de précarité.

Il y a différentes façons de réagir à l'état de précarité : la survie dans les cartons en est une, mais il y a aussi la question des étudiants qui doivent payer des loyers très élevés et partagent un logement à 3 ou 4... Il y a aussi la tactique des émigrants qui sont au départ dans l'illégalité et ne peuvent donc pas demander de logement à l'Etat. Ces différentes sortes de précarités courantes dans nos villes ne sont pas traitées dans les médias. Pourtant ce ne sont pas des phénomènes isolés mais bien des phénomènes de masse. On peut être précaire même en enseignant à l'université ou en travaillant à l'usine. En Italie, par exemple, les homosexuels n'ont pas le droit de se marier et ça crée une sorte de précarité, parce que si l'un des partenaires tombe malade, l'autre n'a pas de droits.

Alors nous, architectes, observons de près les techniques pour réagir contre la précarité commune dans nos villes. Voilà, c'était ma critique, ne regardons pas toujours trop loin...

Federica Verona : La précarité peut effrayer les gens normaux, l'acceptation du précaire par ceux qui ne sont pas précaires, l'imagination de penser que moi, je peux être précaire demain, perdre mon travail et finir dans la rue. Mais en quelques mois, si je suis une personne normale qui a eu une vie normale, je peux revenir après à la vie normale. Et je crois qu'il faut penser à la temporalité de la précarité dans la société contemporaine. Par exemple en Argentine, il y a eu une période de très grave précarité qui a touché 80% de la population et les gens se sont adaptés. Nous, en Italie, nous ne sommes pas habitués à penser à une précarité immédiate, nous en avons vraiment peur.

Janek Sowa : Je suis d'accord, mais je pense que la distinction global/local est primordiale. Prenons cette usine à Grenoble, qui risque de fermer dans un an et demi... ce n'est pas à cause de la situation à Grenoble mais à cause de ce qui se passe à la *Silicon Valley* de Bangalore...



SÉQUENCE 7 : ART ET INFORMATION

COLOGNE, 22 SEPTEMBRE 2007

Quel domaine mieux que l'art peut-il saisir en même temps l'apparence, le rationnel, l'inconscient et l'affectif ? Se transforme-t-il pour autant en information ? Peut-il conduire à engager une action ?

Philippe Mouillon : Puisque nous savons désormais que nous sommes surinformés et que ça n'entraîne aucune conséquence, aujourd'hui en tant qu'artiste, il faut être naïf pour fabriquer encore des images. On est obligé de se dire : "Comment je peux intervenir en ne tombant pas dans la naïveté de fabriquer des images ? " puisqu'on vit dans un monde qui produit des milliards d'images chaque seconde. Il faut inventer d'autres façons d'entrer en communication avec l'autre.

Daniel Bournoux : Ça pose la question de l'élaboration artistique des messages, parce que l'art est tout de même un vecteur important de compassion. L'art n'apporte pas des informations mais des affects et des sympathies. C'est pourquoi l'art ne se discute pas, la sympathie n'est pas discutable. Je pense que réfléchir sur la mise en forme esthétique des messages - esthétique au sens fort c'est-à-dire au sens du contact sensible, tout ce qui émeut quelqu'un, tout ce qui le meut, tout ce qui le fait se mouvoir... est pour moi une réflexion importante en communication : distinguer les messages inaffectifs des messages affectifs, voir à quel point la communication de masse peut être anesthésique et rendre apathique. Par contre, certaines communications à composantes esthétiques et artistiques renforcent la sensibilité. Rousseau discutait très bien de cela déjà : comment rendre un message affectif ? Comment le faire non apathique, non anesthésiant ? C'est vrai que les médias travaillent largement à nous anesthésier, leurs distributions d'apathie sont même incroyables ! Mais, inversement, à travers l'apathie, certains messages perforent complètement la carapace et touchent les gens d'une façon étonnante. Qu'est-ce qui fait que nous sommes si sélectivement touchés et si massivement anesthésiés par les

moyens modernes de communication ? La question de l'art est donc cruciale.

Philippe Mouillon : Oui. L'art va diffuser, infuser lentement en nous. On ne sort pas d'une exposition, d'un concert ou d'une lecture en hurlant dans la rue, mais on va peut-être 3 ou 4 ans après y revenir... J'ai ça en moi. Je ronge longtemps des choses importantes, comme un chien son os, je reviens sur telle oeuvre parce qu'elle est essentielle et qu'il faut que je la digère, dans des processus d'incubation qui sont beaucoup plus lents que dans la communication des médias.

Daniel Bournoux : Les médias, ça n'existe pas ! Il y a tel ou tel média, on ne peut pas parler des médias en général. C'est la question aussi du moment, la question du terrain, la question du monde propre de chacun : le même message aura des effets totalement différents sur différents récepteurs. Question d'incubation, question de réceptivité, question de monde propre, question de contexte d'énonciation, question de temps, de lieu... Il y a de moins en moins de messages de masse, tout est de plus en plus ciblé.

Henry Torgue : On peut étendre ces points de vue à la précarité. Est-ce qu'elle est de l'ordre du rationnel ou de l'affectif ? Du proche ou du lointain ? Du corporel ou de l'image ? La société place le curseur sur chacun de ces axes-là à un endroit précis, entre rationnel et affectif, entre image et corps, entre local et global. Il y a des liens qui se font et des liens qui ne se font pas. Pourquoi à un moment donné va-t-on se focaliser sur tel fait divers, en en laissant d'autres de côté qui pourraient sembler beaucoup plus épouvantables en nombre de gens impliqués ou en termes de rationalité ? L'ignorance est vraiment une fonction anthropologique, parfois on décide



de ne pas savoir pour se protéger...

Maryvonne Arnaud : Parfois en faisant mes photographies, je me dis que c'est juste pour satisfaire une bonne conscience ; comme à Noël quand tout le monde fait des cadeaux. On donne une pièce à quelqu'un et tout le monde est content... J'en arrive à ce cynisme-là, parfois, quand je m'approche vraiment. Il n'y a plus de distance quand je suis en train de parler aux gens. J'en suis arrivée à me dire que, finalement, tous ces gens qu'on laisse dans la rue, c'est peut-être uniquement pour nous, pour nous faire plaisir...

Henry Torgue : Pour continuer dans ce sens, pourquoi le fait d'installer des tentes dans l'espace public est-il considéré comme une provocation plus grande que de voir les mêmes personnes sans tente ? Je fais allusion à l'initiative de l'association « *Les enfants de Don Quichotte* », une association d'entraide qui installe des tentes pour les sans-logis place Bellecour, la place la plus célèbre de Lyon. La tente, c'est provisoire, elle n'est pas construite comme une baraque en dur... mais elle devient une image insupportable, qui fait franchir le seuil à partir duquel on bascule du côté : « Il faut régler le problème ». Tant qu'il n'y a pas la tente, il n'y a pas de problème. Quels sont les éléments du seuil qu'il faut franchir ? Pourquoi les peaux qu'on a devant les yeux tombent-elles à ce moment-là ?

Philippe Mouillon : Quoique... Finalement, l'année dernière, les médias ont beaucoup parlé des tentes à Paris. Et au printemps les organisateurs se plaignaient en disant « Au fond, il ne s'est rien passé, le printemps est arrivé et puis les SDF sont repartis ». Il n'y a pas eu du tout de progrès social après cette action dont les médias ont pourtant tant parlé. La tente n'est pas un indice, c'est une

mise en scène médiatique. L'indice, ce sont les cabanes le long du Rhône. Le réel, ce n'est pas la tente. La tente est une fiction qui est déjà une construction, une représentation communicable dans les mass-médias et non un indice.

Janek Sowa : Je dirais que c'est un indice au sens de symptôme, qui ne nous permet plus d'ignorer ce qui se passe dans le réel, parce qu'il devient tellement visible que c'est une preuve, quelque chose de vrai dans tout ce qui est faux. D'un point de vue psychanalytique, on peut dire que ce qui est inconscient, ce qui est refoulé, devient visible dans l'espace public : il n'est plus possible de l'ignorer et il appelle une réaction.

Daniel Bougnoux : Je suis assez d'accord avec l'idée d'un seuil franchi par la perception des tentes. Bien sûr, c'est construit par une association, c'est délibéré, c'est un calcul médiatique, mais ça n'empêche pas que dans l'intolérable, grâce à la tente, un seuil va être franchi ou matérialisé. La tente est une allusion provocante à la société de loisir, d'évasion, de camping, de vacances. Les gens, les mêmes campeurs qui plantent leur tente dans de jolis endroits touristiques, sont un peu interloqués quand ils voient de vilains campeurs dans des endroits comme la piazza Beaubourg, les Champs-Élysées ou le canal Saint-Martin... Il y a un effet de choc, comme un symptôme. Je ne sais pas si c'est de l'ordre de l'indiciel mais il y a une poussée de boutons sur la peau ; d'un seul coup, la peau devient urticante, "ça la fout mal", ça fait des boutons piquants alors qu'avant c'était propre, c'était « voie express »...

J'aime bien l'idée de voie express, parce que les voies sont toujours fluides et les homeless sont comme des obstacles dans la fluidité générale de la circulation. Il faudrait aussi réfléchir aux moyens de transport, d'évitement et de fuite et à



tout ce qui s'incruste dans ces voies de transport et de communication, dont les médias font partie ; une société qui se rêve comme fluide mais où il y a des espèces de caillots, de grumeaux dans la circulation des autres. Depuis 10 ans, le paysage parisien a été considérablement modifié, la précarité a considérablement augmenté, il y a davantage de mendiants. Ça devient gênant pour les bien-portants sociaux qui peuvent moins facilement vaquer à leurs affaires avec toutes ces personnes qui tendent la main...

Régis Debray a écrit un article assez intéressant sur la photo humanitaire. Il disait : Voilà, on voit fleurir des photos humanitaires qui sont des photos en gros plan ; on zoome sur des corps ensanglantés, hommes tués dans la rue, attentats terroristes, etc... Ce zoom avant laisse hors champ toutes les circonstances, les causes et l'histoire par laquelle ce corps arrive là. C'est une image forte mais sans force réelle parce qu'elle nous interdit de comprendre, elle est purement affective.

Or, c'est peut-être le récit qui amène la compréhension et qui apporte l'implication. La loi du récit s'oppose au zoom avant, ce zoom avant qui coupe le récit alors que le zoom arrière dégage les circonstances, les causes et les conséquences d'une situation de fait. Il ne sert donc à rien de zoomer sur le fait, il faut zoomer sur le futur et sur le passé de ce fait. Il faut arriver à zoomer par zoom arrière ou par ouverture du champ ; le récit a des valeurs d'explication et d'implication. Une fois qu'on a mieux compris comment untel est tombé dans la précarité, on peut réfléchir à ses propres mécanismes de défense ou au contraire de catastrophes. Il faut mettre le récit face à la photographie parce que la photographie raconte peu.

Il est intéressant de voir le taux de récit qu'il y a dans une photographie : il y a des photos qui zooment avant et qui se privent des ressources

du récit et il y a des photos qui jouent la loi du récit.

Maryvonne Arnaud : Il y a quand même un contexte donné par la série de photographies...

Daniel Bougnoux : ...des mises en série, des insistance, des mises en relation. C'est la question du rôle du récit dans la fonction de prise de conscience. Avec le vieil optimisme psychanalytique : « racontez-moi vos rêves, récitez-moi votre vie et nous allons la changer. » Est-ce que les médias font encore du récit ? Est-ce que la façon de montrer les nouvelles dans les médias aujourd'hui correspond à un récit ? La fin des grands récits, dit Lyotard pour définir la post-modernité... La fin des grands récits concerne beaucoup la façon dont les médias montrent leurs nouvelles, leurs images, leurs sons... Par exemple, la publicité qui cherche le choc, l'affect, nous coupe de tout récit ; il n'y a pas de récit publicitaire. Beaucoup d'images sont produites sur le modèle publicitaire et l'image humanitaire est une image, malheureusement, souvent publicitaire. Comment allons-nous résister à la pub ? Je pense que ça a à voir avec la perception de la précarité.



SÉQUENCE 8 : D'UN REGARD POLONAIS SUR LA PRÉCARITÉ À LA QUESTION DE LA GLOBALISATION

COLOGNE, 22 SEPTEMBRE 2007

Janek Sowa est philosophe de formation et sociologue. Il travaille à Varsovie et présente ici la précarité vue de Pologne avant d'élargir sa réflexion aux questions de la mondialisation et de la contemporanéité.

Janek Sowa : Je voudrais explorer la notion de précarité et vous dire comment je la comprends.

Le mot « précarité » n'existe pas en polonais ; même les racines de ce mot n'existent pas. En anglais, on peut expliquer de quoi il s'agit en utilisant « to care ». En polonais, ça n'existe pas, ça n'existait pas avant et même maintenant on ne l'utilise pas. Parfois, on peut le rencontrer en version allemande (précariat), sinon c'est une notion inconnue en Pologne.

La première fois que j'ai entendu parler de la précarité, c'était comme si j'entendais un terme technique tout à fait étrange. La notion de précarité couvre un espace très large, aussi bien les gens qui sont précaires au sens social que ce qu'on appelle les « creative class », par exemple les gens de *Silicon Valley*. Evidemment ce sont des gens qui au sens sociologique sont très différents, leur statut, leurs chances dans la vie, leur situation matérielle, mais on peut quand même dire que les deux sont précaires. Il y a aussi la situation des immigrés, des sans domicile fixe, des gens qui ne sont pas citoyens dans une société étrangère, de la population Rom...

En fait être précaire, c'est n'être pas vraiment chez soi, ne pas vraiment habiter le monde où nous sommes. Ça m'a conduit à utiliser la pensée d'un philosophe très important mais qui n'est pas vraiment évoqué dans le contexte social et politique, Martin Heidegger. Je voudrais me servir de trois termes de la philosophie de Heidegger : la notion d'habiter, la notion de soin et la notion d'angoisse.

« *Da-sein* », c'est habiter le monde ; pour lui c'est existentiel, non au sens de situation existentielle mais au sens d'une catégorie qui parle de ce qu'on est. Habiter le monde veut dire être dans la paix, être dans un espace libre, apprivoisé ; et habiter veut dire aussi changer l'espace, l'environnement où l'on est, pour qu'il devienne l'extension de nous-mêmes. On peut utiliser cette

notion d'habiter pour comprendre la précarité à différents niveaux.

« Habiter le monde » au sens cognitif, c'est comprendre le monde, comprendre ce qui se passe, comprendre où est notre place dans le monde. En ce sens-là, on est précaire parce que le monde devient de moins en moins compréhensible, tout change très vite, il y a le mélange de ce qui est près et de ce qui est loin, c'est une précarité au sens cognitif. On ne peut pas vraiment habiter ce monde parce qu'il est incompréhensible.

Habiter le monde au sens politique, c'est bien sûr la démocratie, c'est avoir le contrôle du monde où l'on est, de notre environnement, de notre espace politique ; on est précaires en ce sens-là parce que le monde politique est de plus en plus aliéné : il est contrôlé par les forces des corporations, des organisations internationales qui ne sont pas élues, qui ne sont pas démocratiques, comme le Fonds Monétaire International, l'Organisation Mondiale du Commerce... On ne peut pas vraiment dire que l'on habite le monde politique, ce n'est pas notre maison.

Au sens social, « habiter le monde » c'est bien sûr être citoyen ; avec tous les problèmes de précarité pour les migrants et pour les gens qui n'habitent pas vraiment la société, sont rejetés par des événements qu'ils ne peuvent pas contrôler, ça évoque bien sûr les problèmes liés aux droits de l'homme.

Finalement, « habiter le monde » au sens économique signifie étymologiquement la science de gérer un foyer. On n'habite pas le monde au sens économique parce qu'on est aliénés. C'est la précarité au sens marxiste : le monde économique qui est finalement notre création nous apparaît comme un monde de forces que l'on ne peut pas contrôler.

Heidegger est un philosophe qui est très lié avec la langue allemande. En anglais, habiter est traduit par le terme « *dwelling* ». Le texte



classique de Heidegger sur ce problème s'appelle « *Building, dwelling, thinking* ». Si l'on applique cette notion de « habiter » au niveau cognitif, au niveau politique, au niveau social et au niveau économique, on peut un peu mieux comprendre la notion de précarité.

Le deuxième terme emprunté à Heidegger c'est le soin. « Soins » chez Heidegger, correspond à l'orientation qu'on a vers le monde : on veut s'occuper des choses, on veut s'occuper des autres et on veut que les autres s'occupent de nous, dans le sens de « prendre soin ». C'est existentiel au sens où l'on habite dans le monde, c'est une orientation vers le monde, la mondialité. C'est le soin qui crée la mondialité, c'est le monde dont il faut prendre soin. Le « soin » existe déjà dans les racines latines du mot « précarité », quelque chose dont on doit prendre soin. Se pose le problème de la solidarité sociale : le manque de soin entre les gens, c'est la précarité au sens social. Le problème écologique relève de la même chose : nous sommes obligés de nous occuper de la nature et de notre environnement qui nous pose de plus en plus de problèmes.

Enfin, il y a le troisième terme de Heidegger « l'angoisse ». L'angoisse, c'est la situation qui nous arrive quand on ne peut pas prendre soin ou que l'on n'est pas l'objet de soin de la part des autres. Je crois que l'angoisse est une émotion fortement liée à la précarité. On n'est pas sûr de notre futur, on n'est pas dans une situation stable et cela provoque l'angoisse. L'angoisse, c'est aussi l'impossibilité d'habiter le monde à cause du manque de solidarité.

Daniel Bougnoux : Je pense qu'angoisse est un mot trop fort, j'utiliserais plutôt anxiété. Angoisse est un terme plus médical, plus fort, plus psychiatrique.

Janek Sowa : D'accord. Comme je l'ai dit, c'est

difficile pour moi à cause de la langue. En plus, ce n'est pas évident d'utiliser Heidegger, notamment à cause de son association avec les nazis, mais pour moi il a été plus facile de comprendre cette notion de précarité en me servant de ses trois notions.

Anxiété et manque de solidarité : un thème classique en sciences sociales (Pierre Bourdieu, Robert Putnam) vient à l'esprit, c'est celui du capital social. On vit dans un monde où il y a de moins en moins de capital social au sens de relations entre les gens, au sens de solidarité... La décroissance du capital social est une manifestation de la précarité. Putnam a repris l'expérience d'Edward Banfield, un sociologue et anthropologue, qui a introduit le thème de « familiarisme amoral » où il a montré que les gens sont intéressés surtout par l'intérêt matériel de la famille nucléaire et que c'est la source des problèmes sociaux au sud de l'Italie. Il a fait des recherches sur le déclin du capital social aux États-Unis dans « *Bowling alone* » et il a utilisé l'image suivante : on va jouer au bowling, qui est normalement une activité sociale, mais on y va tout seul.

Philippe Mouillon : Le dramaturge anglais Edward Bond dit que notre condition aujourd'hui, c'est d'aller seul au supermarché.

Janek Sowa : Ce pourrait être une autre métaphore pour la même chose.

Et maintenant pour répondre à la question de la situation de l'Europe de l'Est, je voudrais donner une interprétation qu'on pourrait rapprocher des études post-coloniales. C'est une perspective qui était développée surtout pour les ex-colonies en Asie, Afrique, Amérique du Sud. Mais en fait on peut regarder la situation de l'Europe de l'Est selon le même point de vue. Et notamment la Pologne comme un exemple de situation post-coloniale.



Au XIXe siècle, la Pologne était partagée entre la Russie, la Prusse et l'Autriche, il n'y avait pas d'état polonais. Au XXe siècle, sauf entre les guerres, elle a été colonisée par les Russes et intégrée à l'Empire Soviétique. Cette manière de voir n'est pas utilisée très souvent : même en Pologne on ne présente pas notre situation comme une situation post-coloniale. Mais en fait, il y a beaucoup de parallèles avec la situation des états comme l'Inde ou les états d'Amérique du Sud. D'après ce que je sais, un seul livre, écrit par une américaine, Eva Thompson, sur la littérature russe et le colonialisme (*Imperial Knowledge : Russian literature and Colonialism*), essaie de montrer le principe original du colonialisme russe, qui n'était pas de rechercher de nouveaux territoires à l'autre bout du monde, mais plutôt de s'étendre près de chez eux, c'est-à-dire la Sibérie, l'Asie Centrale, l'Europe Centrale et l'Europe de l'Est. On peut donc parler d'une situation post-coloniale comme en Amérique du Sud ou en Asie.

Etre colonisé, c'est aussi ne pas être chez soi ; on ne peut pas habiter le monde où l'on est car ce n'est pas notre monde. C'était vrai pour la Pologne : l'état polonais n'existait pas, c'était soit l'état russe, soit l'état autrichien, soit l'état prussien, soit l'état soviétique. L'état n'était pas considéré comme notre espace, on ne s'identifiait pas avec lui ; c'était un organisme étranger. On n'habitait donc pas vraiment chez soi. C'était une situation d'immigration dans notre propre pays : on ne pouvait pas parler notre langue, on ne pouvait pas pratiquer notre culture, surtout dans la zone russe. La Russie a fait un effort de « russification » au XIXe siècle pour détruire la culture polonaise et introduire la culture russe, la langue russe, les institutions russes. Au XXe siècle, c'était moins intense mais par exemple tout le monde était obligé d'apprendre la langue russe ; on n'apprenait pas l'anglais, le français ou l'allemand, on était forcés d'apprendre le russe.

C'était moins brutal mais il y avait un effort de changer la société.

Bien entendu, au niveau de l'organisme politique, la Pologne n'était pas un pays souverain ; ni une colonie non plus. En fait dans le système de domination, il y a d'autres formes que les colonies : toutes les espèces de territoires dépendants, de dominiums, de protectorats... Nous étions un organisme dépendant de la Russie, soviétique à l'époque. Juste après 1989, à la télévision, il y a eu une action, ni marketing, ni promotion, ni propagande : des gens célèbres - acteurs, écrivains, politiciens - disaient « Finalement, nous sommes chez nous ». C'était pour pousser les gens à s'identifier un peu plus à leur pays et surtout à leur état. Pour nous, l'identification passe surtout par le langage et la nation. L'idée de s'identifier avec l'état, l'organisme d'état et ses institutions n'avait pas cours parce que ces institutions n'existaient pas. Au XIXe siècle, il n'y avait que l'église et la famille comme institutions sociales et que l'on regardait comme nôtres. Dans la famille et à l'église, on pouvait parler polonais et pratiquer notre culture.

Notre expérience des précarités peut se retrouver par exemple en Inde ou en Amérique du Sud ou dans d'autres pays sous-développés ou en voie de développement. Elle nous est plus familière que pour des gens des pays de l'Europe Occidentale. Tous les problèmes économiques, l'instabilité politique, le manque de ressources, nous connaissons. D'un autre côté, on peut dire que la réalité soviétique était en un sens stable : par exemple, il n'y avait pas de chômage. Bien sûr, on ne gagnait pas beaucoup mais le futur était prévisible. En 1989, on s'est retrouvé avec des institutions pré-modernes, dans un contexte global ultramoderne et une situation de capitalisme néo-libéral. C'était une situation vulnérable parce qu'on était exposé aux forces du capitalisme de globalisation sans avoir de protections du type



Etat-providence.

Peter Sloterdijk, un autre philosophe, développe la notion de chauffage central comme une protection contre le monde où l'on habite ; on crée une sphère autour de nous qui nous protège contre les dangers du monde. On peut regarder la précarité comme la destruction de cette sphère : le chauffage central ne marche plus comme il marchait avant. C'est une métaphore intéressante parce qu'elle nous renvoie de nouveau vers la notion d'habiter, d'être chez soi, d'être protégés... L'Etat-providence et tout ce qui a été créé en Occident pendant trois décennies après la deuxième guerre mondiale, entre 1947 et 1975 (1975 est le moment où ça a commencé à se détruire), était une espèce de chauffage central, une sphère qui nous protégeait contre l'expérience des précarités, beaucoup plus commune pour la réalité post-coloniale, par exemple pour la Pologne ou pour l'Inde, l'Afrique, le Maghreb, l'Amérique du Sud...

Pour parler de cette situation post-coloniale, Hannah Arendt utilise l'image du souffle renversé. Elle parle de la violence à l'époque coloniale, menée du centre vers les zones périphériques ; dans l'époque post-coloniale, il y a un renversement, la violence arrive des périphéries vers le centre. Elle parle principalement de la violence au sens fort mais il y a d'autres formes de violences, la violence symbolique, le fondamentalisme... Dans le nord, on commence à ressentir les conditions qui étaient jusqu'alors typiques du sud, de ce qui était colonisé, de ce qui était dominé... On peut dire ironiquement que c'est un juste retour des choses, le retour du réel : l'instabilité du travail, le « *global warming* » qui nous touche aujourd'hui, les forêts qui disparaissaient, problèmes que l'on ne voyait pas...

Philippe Mouillon : On les avait sous les yeux mais on regardait ailleurs...

Janek Sowa : On ne les voyait pas dans notre zone climatique, on savait que ça se passait ailleurs, mais ça n'arrivait pas chez nous. Les problèmes de tornades aux Etats-Unis, de fortes chaleurs au sud de l'Europe, tout ça c'est l'invasion du réel. Zizek dit que le réel de notre monde global, ce sont les divisions des classes. C'est le réel qu'on a essayé de refouler et de repousser. La condition post-moderne consistait à faire semblant qu'il n'y avait pas de problème, qu'on était tous riches, que le problème était simplement l'optique et que le problème des classes en fait n'existait pas. Maintenant la globalisation, les migrations, le terrorisme, le fondamentalisme, ont commencé à se manifester chez nous. Par exemple, les grands problèmes de banlieue en France en 2005 : on a essayé de les présenter comme un problème culturel ou religieux, mais je crois que c'était un problème de classes. Les gens se révoltaient parce qu'ils étaient pauvres et n'avaient pas de chances dans leur vie : c'était en fait une situation de conflit de classes qu'on a essayé de refouler, mais il a percé notre réalité. Le réel global c'est la division globale du travail entre le sud et le nord et c'est évidemment une situation de conflit de classes.

La dernière chose, c'est qu'on peut parler d'une "dé-modernisation". La théorie de la modernisation disait qu'il n'y a qu'un chemin de développement ; tout le monde le suit et ainsi, un pays développé montre à un pays sous-développé son futur. C'était la formule de Marx réemployée par Lipset dans les années 50 sans le bagage idéologique. La doctrine néo-libérale est un peu l'incarnation de ce type de pensée. Maintenant on a une situation renversée : on peut dire que ce sont les pays périphériques qui montrent au centre son futur. Ulrich Beck, le sociologue allemand auteur de la notion de société des risques, a écrit un livre sur le travail et il a dit : « Si vous voulez voir ce qui va se passer en Europe dans 50 ans, il faut aller



en Amérique du Sud. Il y a une « brazzilisation » du marché du travail ». Cela ne s'applique pas uniquement au niveau économique, d'ailleurs. Prenons le débat autour du voile pour les femmes en France. C'est le débat qu'on connaît en Turquie depuis Atatürk... Il y a, disons 20 ans, on ne pensait pas que ce problème nous concernerait directement. On disait plutôt que, dans 50 ans, la Turquie se développerait dans la même direction que nous, que l'état deviendrait laïc... Voilà la dé-modernisation ! Vous voulez voir ce qui se passera en France dans 20 ou 30 ans ? Venez en Pologne ! 10% de chômage, 3 millions d'émigration, on connaît la plus grande vague de l'émigration de l'histoire polonaise. Depuis 2004, il y a 2 ou 3 millions de gens qui ont émigré de Pologne, 500 000 vers l'Angleterre...

Philippe Mouillon : Et l'élite, les gens formés intellectuellement...

Janek Sowa : Oui, les médecins par exemple. On a un grand problème avec les médecins parce que c'est une profession qu'on peut facilement exercer n'importe où... La situation précaire est une situation qui s'est inversée : aujourd'hui, ce sont les périphériques qui montrent au centre ce qui va arriver dans 20, 30 ans.

Philippe Mouillon : Le futur des pays de la centralité se trouve à la périphérie... C'est la même idée chez Rem Koolhaas qui dit que le futur des mégalo-pôles occidentales se trouve à Lagos et non pas du tout à Los Angeles. C'est impressionnant de se dire que les très grandes villes des pays riches sont déjà bien déglinguées, mais les très grandes villes du tiers-monde sont à un niveau de décomposition hallucinant. C'est très compliqué d'amener l'eau courante ; de ramasser les poubelles et d'évacuer les égouts, ça coûte une fortune, et même les grandes villes riches ont du mal à assumer cela.

Janek Sowa : Ironiquement, c'est la globalisation qui efface la division entre le centre et le périphérique. Les économistes disent qu'on égalise le coût du travail : si on peut faire quelque chose pour 2 dollars en Inde, on va pas le faire pour 20 en France, en Angleterre ou aux Etats-Unis... Au début, ça s'appliquait uniquement à tout ce qui était la production réelle, mais maintenant par exemple en Inde, ça devient de plus en plus habituel pour les professeurs indiens de donner leurs leçons en ligne aux enfants américains.

Philippe Mouillon : On donne aux enfants américains des classes moyennes des cours d'anglais, avec Skype, faits par des professeurs en Inde...

Isabella Inti : Avec le même accent du Texas au Kansas, parce que ça coûte moins cher que le prof américain...

Philippe Mouillon : Ça ouvre des perspectives intéressantes... Bernard Stiegler donne l'exemple de l'assistance à l'acte chirurgical - les médecins ont de plus en plus d'informatique embarquée pour prendre la décision - et il dit que maintenant ça permet la délocalisation de la décision médicale parce que le médecin aujourd'hui est accompagné d'informatique et grosso modo on n'a plus besoin de lui... La décision peut être prise en Inde par un autre médecin.

Daniel Bougnoux : Oui, le soin se délocalise de plus en plus : il y a des dentistes en Hongrie, en Inde, des docteurs en Tunisie pour la gériatrie et la gérontologie. Pour tout ce qui est soin des vieillards... dans les pays du soleil, on peut mourir sous les palmiers... Toujours « to care » et « to cure » : techniquement « cure » reste centralisé dans de gros centres techniques médicaux, mais « care » ce sont les infirmières... Il est plus facile



de trouver des infirmières en Tunisie qu'un bon chirurgien. Pour tous les soins palliatifs, on envoie les malades en Tunisie ou au Maroc... C'est vrai que ce sont des environnements agréables, sauf que « care », c'est aussi le chez-soi, le foyer... Là, c'est l'expropriation du foyer. D'où la question de savoir où le soin est-il le mieux : à la maison ou dans des endroits coûteux, agréables mais expatriés ?

.../...

A partir d'une réflexion sur l'habitation, c'est-à-dire sur le chez-soi menacé par la globalisation, par les échanges, ton exposé ouvre la problématique de l'espace. Mais tu as aussi beaucoup insisté sur la problématique temporelle, qui est plus rare et plus intéressante à mon avis, parce que moins explorée : « l'anxiété » c'est-à-dire « de quoi demain sera-t-il fait ? ». Le temps n'est pas moins fuyant que l'espace pour le précaire, et nous sommes tous sujets à la précarité temporelle - la mort évidemment fait échéance au processus inexorable vers le futur qui est aussi un processus vers l'entropie. On réfléchit plus facilement sur l'espace que sur le temps mais l'anxiété est temporelle avant d'être spatiale.

Philippe Mouillon : Je trouve effectivement qu'aujourd'hui la précarité est beaucoup plus liée à une crise du temps qu'à une crise de l'espace. L'accélération inouïe du temps fragilise extraordinairement l'individu aujourd'hui, en tout cas dans les pays de l'ex-centralité. On est malgré tout peu victimes d'une crise de l'espace ; il y a plus fortement une destruction de notre rapport à la stabilité d'un temps, qui touche tout le monde quelle que soit la classe sociale. Il y a une difficulté à s'adapter à un monde qui change en permanence, quel que soit le niveau culturel, le moindre objet que l'on tienne entre les mains... Tu sais te servir d'un ordinateur, et aussitôt il n'est déjà plus la bonne génération...

Je trouve incroyable que la hache préhistorique soit un objet qui a été utilisé pendant un million d'années, pendant 50 000 générations les fils ont fait comme les pères... et aujourd'hui un objet qui a 3 mois est déjà dépassé !

Maryvonne Arnaud : Même pour des gestes très simples, comme prendre un billet de train... On voit des gens paniqués devant une machine : il n'y a plus personne pour les aider. Pour certains gestes du quotidien, des gens peuvent être précarisés, et c'est souvent lié à l'âge.

Janek Sowa : C'est la précarité cognitive. On peut dire que la conscience est esthétique (au sens phénoménologique) ; la conscience fait des thèses sur l'univers : ça produit le futur. C'est l'anticipation. Que la réalité fonctionne comme ça ou autrement... Mais ça, de plus en plus, ça ne marche pas, et ce qui est encore pire maintenant, c'est que non seulement le monde change toujours, mais c'est que la chaîne du changement change. C'est un méta-changement, ça change d'une façon qui change. C'est exponentiel et ça devient imprévisible.

Daniel Bougnoux : Il faut distinguer quand même « temps technique », « temps culturel » et « temps biologique ». Le temps biologique reste relativement inchangé, sauf que la vie s'allonge. La vie culturelle évolue mais ce qui est beaucoup modifié, c'est le temps technique. Les rythmes techniques sont effectivement soumis à une accélération impressionnante et peut-être dangereuse. Le temps culturel tire en arrière ou du moins compense le temps technique. Il y a une liaison intéressante à étudier entre changement technique et changement culturel. Evidemment, le technique a beaucoup d'effets sur le culturel, mais le culturel freine le technique et il y a une espèce de lutte permanente entre temps de la



culture et temps technique.

Par exemple, le temps technique nous interdit d'entrer à cheval dans une ville, parce qu'on ne fait plus de cheval, on prend des voitures - le cheval est un paradigme et un moyen technique éliminé, bien qu'il ait toujours un usage sportif et ludique. De même, on fait du jogging alors qu'on roule en voiture et le jogging se développe d'autant que se développe la voiture. Pareil pour la randonnée : plus on construit d'autoroutes dans les vallées, plus on trace de chemins de randonnées en montagne, parce que le temps de la marche est un temps culturel essentiel au rythme biologique de chacun. Donc il y a des phénomènes de contre-balancement, de compensation de la technique par la culture, des antagonismes complémentaires.

Henry Torgue : Quel est le rôle de la précarité dans la notion de progrès ? Ce que vous dites revient à montrer l'échec ou la fin de la notion de progrès comme thèse explicative et croyance en un avenir qui sera forcément meilleur que le passé. On a vécu sur ce mythe pendant 2 ou 300 ans, pas plus d'ailleurs. L'idée que la production matérielle ou la connaissance technique - la science au départ, puis ses développements techniques par l'économie - sont une source de progression, d'avancée, de bien-être, est en panne. On a compris que « le chauffage central » était bloqué et que cette notion-là ne marche plus. On sait aussi qu'elle était réservée à une poignée d'hommes et que l'énergie de la planète ne permet pas d'assurer un tel fonctionnement pour tous les êtres humains. Même si c'était possible techniquement, je ne suis pas sûr que ce serait encore acceptable, pas seulement pour des raisons écologiques mais précisément à cause des conflits qui existent entre temps culturel, temps technique et temps biologique. Il n'y a plus harmonie, notamment parce que la notion de futur ou d'avenir cherche un nouveau statut ;

et cela interroge aussi notre manière de voir la précarité. La précarité pose les questions du temps, de l'espace, du statut, des différences entre les hommes.

A la suite de la belle approche globale dressée par Janek, il faudrait détailler les différences dans une même société, y compris la société polonaise : comment ça se passe dans les différentes catégories, les différentes classes, les différents trajets de vie, les différents âges... Si le fait de vieillir ne nous engage pas dans un mieux-être mais peut-être dans du pire, qu'est-ce qui se passe pour nous, pour la conscience qu'une société a d'elle-même et de ses modalités d'existence au quotidien ? .../...

Janek Sowa : Avant on était une société pauvre mais on était une société égale dans la pauvreté, et ce n'était pas une pauvreté extrême. On ne voyait pas de gens mourir dans la rue, parce que ce n'était pas idéologiquement acceptable. Aujourd'hui, l'Etat se fiche de ces gens et c'est une autre frustration parce qu'on peut tout acheter mais on n'a pas de ressources. Avant on avait un peu de ressources, suffisamment pour survivre physiquement, mais il n'y avait rien à acheter.



SÉQUENCE 9 : DE LA GLOBALISATION (SUITE) VARSO-VIET

COLOGNE, 22 SEPTEMBRE 2007

Joanna Warsza et Janek Sowa ont mené une enquête sur la grande communauté vietnamienne qui vit à Varsovie dans le but de mieux connaître et faire connaître les particularités culturelles de ce groupe auprès de la population polonaise.

Joanna Warsza : Une partie de l'immense marché de Varsovie est occupée par les Vietnamiens : il y a des magasins, une pagode, un centre culturel... Pour nous, depuis la seconde guerre mondiale, c'est un phénomène tout à fait nouveau de se retrouver avec des étrangers. Notre projet était de donner une visibilité aux Vietnamiens dans la ville : une personne sur 100 à Varsovie est vietnamienne, ce qui fait environ 20 ou 30000 habitants, mais ils sont totalement invisibles ; nous avons envie de leur rendre hommage car c'est grâce à eux que Varsovie redeviendra multiculturelle.

Janek Sowa : Pour ce travail que nous avons réalisé sur les Vietnamiens de Varsovie, nous avons reçu le prix du public, alors que seuls une centaine de gens ont participé à cette intervention. Donc on suppose que c'est la communauté vietnamienne qui a envoyé des SMS pour qu'on gagne ! Parce qu'ils avaient ce désir d'avoir une bonne image dans les médias : on ne les présente pas comme des clandestins, des précaires, des pauvres... Ils sont présentés dans un contexte artistique et médiatique : c'est une promotion sociale, donc ils ont voté pour ce projet juste pour avoir le prix et être dans les médias.

Joanna Warsza : Quand j'étais au Vietnam cet été, j'ai été contactée par la presse pour faire des interviews, parce que j'avais donné une image positive des Vietnamiens à l'étranger, en Pologne tout du moins.

Philippe Mouillon : Qu'est-ce que ces Vietnamiens étaient venus faire en Pologne, historiquement ?

Joanna Warsza : D'abord, une chose qu'on sait peu, c'est que l'élite étudiante au Vietnam parle le polonais ; il y a beaucoup d'échanges intellectuels entre ces deux pays. C'était souvent des étudiants en matière scientifique qui ont essayé de faire un peu

de commerce en Pologne pour gagner de l'argent, puis ils ont fait venir leurs familles et c'est comme ça que la communauté vietnamienne a augmenté. On remarque que beaucoup de Vietnamiens sur ce marché de Varsovie sont des gens très éduqués.

Janek Sowa : Oui, on a fait une enquête sociologique auprès des vendeurs de ce marché et les professions qu'ils déclarent sont : poètes, pianistes, ingénieurs... Mais en fait, il y a aussi un côté assez triste, c'est qu'aujourd'hui il y a un mouvement clandestin de gens qui est géré par les services secrets de l'ancien empire soviétique. Il y a des connexions entre les services russes et vietnamiens qui collaborent pour transporter clandestinement les émigrés Vietnamiens vers l'Allemagne. Il y a aussi au Vietnam des gens dont le gouvernement veut se débarrasser : ils ont le choix entre la prison et l'émigration, émigration qui coûte 10 000 dollars à la personne qui doit fuir. Trafic, déportation... Et en plus, le fait que ces gens soient dans l'illégalité en Pologne est très bien utilisé par l'ambassade du Vietnam qui gère la population vietnamienne en fonction de ça, parce que si un Vietnamien veut retourner dans son pays, il doit être identifié par l'ambassade.

Isabella Inti : Quelque chose de paradoxal, c'est que ces gens qui sont dans l'illégalité ont une certaine fierté à faire partie de la société polonaise. C'est incroyable que dans l'incertitude on veuille stabiliser quelque chose. Grâce à votre projet, les Vietnamiens étaient heureux d'avoir un espace dans la ville, dans les médias. C'est quelque chose que dans notre recherche nous devons retenir : la précarité n'est pas seulement un passage entre un état et un autre, mais c'est une identité précaire qui reste.

SÉQUENCE 10 : LA GLOBALISATION VUE D'AFRIQUE

LIONEL MANGA

S'il n'a pas eu la possibilité de rejoindre physiquement nos débats, l'écrivain camerounais Lionel Manga a été informé de leurs avancées. Voici sa contribution écrite qui permet d'introduire un point de vue du Sud et une vibrante relativisation.

ENTRE ANOMIE ET ENTROPIE

Vous avez donc dit précarité, instabilité, fragilité, vulnérabilité, incertitude ? Vous dites angoisse, hantise ? Aux latitudes de l'opulence industrielle et matérielle ?

On parle de quoi exactement ?

Vu en effet la démuntion chronique dans laquelle une pléthore de ménages et d'individus barbote au Cameroun, ce constat accablant des sondages sur les affres des "Blancs" est tout simplement irrecevable. Voire même carrément obscène. On est où là ? N'allez surtout pas dire à un de ces jeunes qui veulent absolument gagner "l'autre rive" que Europe/Occident ne rime plus vraiment avec "sécurité sociale" : il ne l'entendra pas ainsi et vous taxera sûrement de colporteurs de ragots qui ne veulent pas son épanouissement et donc ne lui veulent pas du bien en le décourageant d'aller tenter la traversée du Sahara et de la Méditerranée.

Pour cette jeunesse camerounaise pétulante mais si gravement inculte, le tableau façon Bosch correspondrait/correspond davantage à la situation prévalant au "mboa", dans son Cameroun classé PPTE (1) à l'aune libérale : elle ne s'y voit pas beaucoup d'avenir. Dans sa "représentation" ingénue du monde comme elle l'imagine, faute d'une information critique, idoine, objective, qui orbiterait à plusieurs années-lumière des clichés dominants, les pays des Blancs, c'est l'issue à la suffocation locale, c'est l'espoir assuré de vivre enfin, c'est la possibilité de se réaliser un jour, un minimum. La conviction de ces jeunes est définitivement faite que "là-bas", ils peuvent "se chercher" (sic). Avec le fol espoir, bien entendu, de "se trouver"...

Se chercher ? Rien à voir ici avec la quête de soi qui revêt un caractère initiatique. C'est de ce côté du monde un des mots-clé de la précarité

chronique. A l'instar de ceci : "Ce que je vois, je fais... ce que je ne vois pas, je ne fais pas". Cette proposition : un mot populaire énonce et recouvre toute la détresse du chômeur de longue durée qui n'est pas du tout une espèce rare au Cameroun. Depuis le retournement conjoncturel de 1986 et la "thérapeutique" déflation macro-économique signée Bretton Woods qui a laminé ce qu'il y avait de classe moyenne, trouver un emploi stable est une gageure. Et la désespérance au/du Sud tourne son regard affamé vers le Nord.

Entre cette berlue persistante des uns, au Sud, et la hantise rampante des autres, au Nord, l'asymétrie est tellement flagrante, et, sauf à lui tordre le cou, la noria des passeurs sans scrupules qui s'en nourrit n'est pas prête de s'arrêter. Ces esquifs d'infortune qui font régulièrement naufrage en Méditerranée sont si boschéens. La problématique de la fragilité est désormais globale et c'est à l'échelle de la planète qu'il faut situer le projet de créer de "nouveaux éléments de représentation" d'une mutation qui sonne de plus en plus comme une inflexion - au sens mathématique d'une courbe changeant d'allure dans un plan orthonormé.

Appareiller vers le global ne signifie ici aucunement renoncer au local, tant ils se contiennent mutuellement : Michel Serres en parle assez et mieux que je ne pourrai jamais le faire. Articuler les deux échelles, aller et venir entre les deux : soit ainsi schématiquement explicité, le site mobile de la compréhension nouvelle du monde, c'est bel et bien un enjeu dans cette entreprise audacieuse de "figurer" la réalité qui est et se déroule quotidiennement sous nos yeux de Terriennes et de Terriens. Une réalité complexe dans laquelle nous sommes plongés, qui nous entraîne avec elle et réciproquement ; sous la houlette de la dilatation/déraison capitaliste et de la Rareté, son spécieux paradigme.

DE LA FIN DES CERTITUDES

Le commun des Terriens valides, en bonne santé et actifs, qui se couche au terme d'une journée plus ou moins harassante, s'endort assuré de se réveiller le lendemain et de reprendre les affaires courantes où elles en sont restées la veille : nous faisons tous le pari à cet égard que l'état du monde n'aura pas fondamentalement changé en une dizaine d'heures de débranchement pour recharger les batteries. Un pari que nous gagnons presque toujours, à moins d'être foudroyé dans son sommeil par un infarctus.

Mais quand bien même le soleil ne s'est jamais levé à l'ouest, n'importe quoi d'autre peut pourtant se produire au cours d'une nuit, et s'est même d'ailleurs toujours produit, qui enraye inopinément la familiarité et la routine. L'exemple le plus récent et le plus spectaculaire, c'est évidemment la journée du 11 septembre 2001. Mais on peut aussi évoquer les 5 et 6 août 1945, ou encore le 3 septembre 1939, quand l'armada blindée du Troisième Reich et ses fanatiques fantassins envahissent la Pologne. Plus en arrière encore dans l'Histoire de la collision entre l'Occident et les peuples "exotiques", l'irruption des conquistadors chez les Aztèques, ou les vaisseaux des négriers sur les côtes africaines induisant des razzias déstabilisatrices de communautés. Ces occurrences d'improbable, l'aléa en soi inaugurant un espace-temps inédit, disent une seule chose : la fin des certitudes. Ou le *clinamen* des Anciens grecs se rappelant à notre bon souvenir.

Certitude, continuité, permanence, stabilité : nous y voilà. Quatre figures du Même. Ou de l'éternel retour. La cyclicité des saisons qui se répétaient et sur laquelle le laboureur/cultivateur/paysan sous toutes les latitudes terrestres s'est toujours reposé. La régularité et le plani-fiable. Un certain calculable aussi, quelque part, qui a été porté à

une autre magnitude par la rationalité scientifique avide de sens, ainsi que par les théoriciens/prophètes de *l'homo œconomicus*. Le mythe du Progrès y prend sa source ; P. A. Taguieff écrit à ce sujet, commentant la conception par Michelet de l'histoire de la civilisation européenne, que "la continuité prime la discontinuité, le nécessaire domine le contingent et le fortuit"⁽²⁾.

On pourrait à ce propos rajouter : le linéaire répudie le zigzag. Primauté est faite au droit. Rectitude, issu de "recta" qui se décline "rex" : le droit est roi, littéralement, ou du moins sa "représentation" qui le masque et prend alors force de loi, et ses sujets qui n'ont pas voix au chapitre sont tenus "en laisse" par son observation : c'est bien là le moins que l'on puisse dire sans trop forcer le trait et en restant près de ce que les mots expriment. La "droiture" rabote en quelque sorte les aspérités du réel, elle le lisse, avant d'en dire quoi que ce soit : la science n'a pas vaqué à autre chose jusqu'à une date récente, en avançant méthodiquement dans son portrait de la Nature. Jusqu'à arriver aux limites de cette démarche : il y a du chaotique, on le sait désormais.

DU VENT DANS LES VOILES

L'habitude est un vêtement qui nous convient. C'est une niche "écologique" dans laquelle nous aimons assez rester blottis. L'habitude, plus elle tourne mécanique, plus elle rassure. Le Même, toujours et encore. Le chaotique déconcerte, effraie souvent, parce qu'il ne donne pas prise : c'est l'imprédictible. Un aspect de l'Autre dans toute son étrangeté perturbante pour qui ne l'envisage pas comme un possible. Le chaotique, c'est le grain de sable dans ses engrenages qui détraque la routine et son manège tranquillisant. Il y a un petit moment déjà que la vulgarisation



scientifique a chargé dans sa rhétorique le si fragile papillon et le battement de ses ailes d'être la métaphore du chaos déterministe - même si d'aucuns disent maintenant qu'il n'en est rien ; l'extrême sensibilité aux conditions initiales des systèmes dynamiques a plusieurs degrés de liberté.

Les marins à voile du monde entier savent bien à quel point une infime dérive dans les paramètres de navigation mène en définitive loin du cap visé, parfois même aux antipodes. C'est ce qui est arrivé à Christophe Colomb à bien y regarder. Garder le cap n'est pas une vue de l'esprit, ce n'est pas une vaine métaphore. S'il est dans l'expérience humaine ordinaire un système dynamique régi par l'extrême sensibilité aux conditions initiales, c'est celui formé par le skipper à la barre et son intention, le bateau et les voiles, la mer et le vent. Y'a du bon à avoir du vent dans les voiles car on peut alors avancer sur l'onde mouvante.

Les stabilités qui ont jusqu'ici plus ou moins heureusement porté le monde prennent leur source, ont leur fondement, dans la vision agraire de l'inscription humaine au sein de la biosphère. L'invention de l'agriculture a mis en nous et renforcé au long des générations, le principe de fixation et d'accumulation. Fixation à des territoires réels et imaginaires, fixation à une famille, à une nation, à des biens : une maison, une voiture, des CD, des meubles, des objets d'art, fixation à un homme, à une femme, à des idées, fixation à un emploi. Fixations. Avoir une fixation n'est pas toujours de bon aloi, comme chacun sait, mais il est des cas, au sens de persistance, où elle peut s'avérer utile...

Et voilà que les fixations de l'habitude sautent, que les stabilités s'effritent et que la permanence prend l'eau : la contingence sort de sa longue hibernation épistémologique. Il y a dans l'air comme une débâcle de printemps. Quel âge inédit

serait en train de refleurir sur les décombres de ces certitudes surannées dont une vision statique du monde nous avait lestés depuis le Newton, le Laplace et leur si longue postérité ? Entre temps, la révolution quantique est passée par là avec ses paradoxes qui défient le sens commun : théorie de l'inconsistance. Voire de l'ondoyance.

Le Chat d'*Alice au pays des merveilles* et celui de Schrödinger ont comme un air de famille. L'apparente solidité du monde à notre échelle d'observation mésoscopique est une sorte d'illusion cognitive autant que tragique : il vibre en fait de la danse des atomes. Turbulence à gauche, turbulence à droite, turbulence sur tous les paliers du réel. Les nuages se forment et se déforment sans cesse sous nos yeux dans le ciel. Soit Shiva au mille bras chez les Hindous. Depuis Einstein et la relativité générale, l'Univers est reconnu passablement "excentrique". De leur côté, fenêtres ouvertes sur la complexité intrinsèque de la Nature et du réel, la théorie de l'information et la thermodynamique nous garantissent qu'il y a franchement de l'entropie, que la flèche du temps fait signe vers une dégradation inéluctable de l'énergie. Les systèmes tendent vers leur état le plus probable en définitive : l'équilibre, la mort.

DILATATION MARCHANDE ET DIS-LOCATION

Dans sa longue marche depuis l'avènement vénitien, le capitalisme n'a par ailleurs pas cessé de se dilater, d'élargir son périmètre d'influence et d'occuper de plus en plus d'espaces : géographique, politique, voire social, avec sa logique d'exclusion du Tiers. Le mouvement global de délocalisation correspond ce faisant à une véritable dis-location du monde, dissolution sourde des lieux et des modalités de l'ancrage. A l'aune d'Ilya Prigogine, théoricien Nobelisé du non-équilibre dynamique,



l'économie de marché est un système dissipatif producteur d'instabilités et d'anomie.

Il suffit de la décision "discrète" d'un investisseur et des centaines de travailleurs se retrouvent à l'autre bout de la planète sur le carreau du jour au lendemain, chômeurs. Cette dynamique tyrannique produit de la volatilité. Celle des marchés financiers en est une parfaite illustration, et ce n'est pas un hasard si l'on retrouve des physiciens des particules au cœur de ces systèmes de décision : ils sont la caution et les maîtres d'œuvre du modèle utilisé par les plateformes boursières pour traiter en temps réel la multiplicité effarante de transactions qui y transitent et s'y déroulent. C'est le cœur de la complexité du monde "à-venir" qui suscite tant d'affres au Nord et dont le Sud se doute à peine.

Et si nous étions essentiellement "de passage" par les divers lieux de notre existence, décidément en transit, donc entre deux portes, plutôt que résidents à temps plein ici ou ailleurs ? Et si ces identités monochromes auxquelles nous tenons tant étaient surtout composites, davantage une marqueterie qu'une uniformité, une bigarrure ? Michel Serres n'est certes, sur ce riche thème, pas très loin. La sensation de dis-location du monde qui nous vrille serait probablement moins pénible, moins vertigineuse aussi, si nous consentions à prendre culturellement et esthétiquement acte de cette fondamentale bigarrure d'un soi situé à la croisée de récits et de relations. Qui dit "passage" dit fluidité. La première qualité de l'eau : l'état liquide de la matière, est de ne se laisser arrêter par rien, sauf barrage artificiel sans porosité comme seul le génie humain peut en concevoir pour la retenir et produire de l'électricité: elle percole, elle s'infiltre, elle prend son parti de l'hétérogénéité des milieux qu'elle traverse et sculpte dans son écoulement non-linéaire. Ondoyance : le nouveau paradigme ?

MOBILITÉS

La fragilité n'est pas qu'une valeur négative découlant de la remise en cause par la volatilité marchande de la logique du statut acquis. Surgie et se poursuivant au sein de l'inerte, la vie en soi est fragile et c'est de cela, en cette qualité, qu'elle est si précieuse, à respecter et à traiter comme telle. Une gemme d'improbable à l'échelle cosmique qui est basiquement un complexe phénomène physico-chimique, dissipatif, avec ses échanges incessants d'énergie et d'informations. Les végétaux sont sa version immobile, enracinés en un unique lieu. Alors que *homo* est foncièrement *mobilis*, avant même de s'extraire de l'irraison et de devenir sapiens sapiens. La mobilité est le futur des Terriennes et des Terriens du troisième millénaire.

Aller d'un emploi à un autre, d'un logement à un autre, d'un amour à un autre, comme nous allons depuis si longtemps de livre en livre, de film en film, de la plage à la montagne, du désert à la forêt, faire sienne la discontinuité empirique, parce que l'indécidable mène le jeu, l'improbable, imprévisible, imprédictible, se tenant comme toujours en embuscade dans les replis du réel avec sa capacité de le faire bifurquer dans n'importe quelle direction. Ce parti pris de mobilité au gré des conditions n'a rien d'une résignation : il s'agit de la mise en pratique du raisonnement sur le mode "si... et alors", en lieu et place du mode "et/ou" qui a régné jusqu'ici et régenté les existences. En somme, sous l'apparente anomie se dessinent les lignes de force d'une pratique inédite de l'autonomie. L'effacement de l'avenir n'est pas une fatalité, néguentropie oblige.

(1) PPTE : Pays Pauvres Très Endettés (NdIR)

(2) In *L'effacement de l'avenir*, Galilée, p. 256

SÉQUENCE 11 : POURQUOI LA PRÉCARITÉ

RÉPONSE DE JANEK SOWA A LIONEL MANGA

La notion de la précarité me semble intéressante pour plusieurs raisons. Les doutes exprimés par Lionel Manga dans son essai "Entre anomie et entropie" confirment bien cet intérêt.

Il commence par poser une question de fond (je la reprends en la résumant) :

« Vous parlez de précarité, d'instabilité, de fragilité, de vulnérabilité, d'incertitude ? D'angoisse vécue aux latitudes de l'opulence industrielle et matérielle ? De quoi parlez-vous là, exactement ?

Vue en effet de la démunition chronique dans laquelle une pléthore de ménages et d'individus barbote en Afrique, votre angoisse est tout simplement irrecevable. Peut-être même carrément obscène. N'allez surtout pas dire à un de ces jeunes camerounais qui veulent absolument gagner "l'autre rive" que Europe/Occident ne rime plus vraiment avec "sécurité sociale": il ne l'entendra pas ainsi et vous taxera sûrement de colporteurs de ragots qui ne veulent pas son épanouissement en le décourageant d'aller tenter la traversée clandestine du Sahara puis de la Méditerranée.

Pour cette jeunesse camerounaise pétulante, mais si gravement inculte, dans sa "représentation" ingénue du monde comme elle l'imagine, faute d'une information critique, idoine, objective, qui orbiterait à plusieurs années-lumière des clichés dominants, les pays des Blancs, c'est l'issue à la suffocation locale, c'est l'espoir assuré de vivre enfin, c'est la possibilité de se réaliser un jour. La conviction de ces jeunes est définitivement faite que "là-bas", ils peuvent "se chercher" (sic). Avec le fol espoir, bien entendu, de "se trouver"... ».

Ce que je trouve inspirant et nouveau dans l'application du concept de précarité non pas aux sociétés colonisées/sous-développées/tiers-mondistes, mais aux riches sociétés de l'Occident/Nord, c'est le renversement des catégories (post)-

coloniales : l'expérience d'instabilité, d'angoisse, le manque de sécurité, les "slums" et les ruptures sociales (comme celles des banlieues parisiennes où pendant les luttes de fin 2005 on se croyait à Lagos plutôt qu'au centre du "monde développé") deviennent de plus en plus l'expérience des riches sociétés occidentales.

Venant d'une partie sous développée de l'Europe et ayant le souvenir de la véritable pauvreté dans ma jeunesse, je sais que cette constatation peut paraître bizarre, même obscène pour quelqu'un qui regarde du Nord vers le Sud. D'un côté je suis d'accord avec Lionel Manga, de l'autre, non. Mais les deux côtés me persuadent que la notion de précarité est très intéressante.

Je ne suis pas d'accord avec les doutes de Manga parce que je crois qu'il est victime d'une erreur de perspective. Le Nord regardé du Sud semble toujours riche et stable ; or les données historiques et sociologiques prouvent qu'il y a, depuis quelque temps déjà, une régression et une "dé-modernisation" au Nord. Le tournant décisif s'est opéré à la moitié des années 1970. Prenons l'exemple des Etats-Unis : de 1945 à 1975, la totalité de la société a connu un véritable progrès au niveau économique et social. Il y a eu un mouvement vers une plus grande égalité que les sociologues appellent "l'effet de l'ascenseur" : toutes les classes ont profité de la croissance économique. A l'inverse, depuis 1975, on constate que l'inégalité augmente : les 20 % de la population qui sont riches gagnent de plus en plus et les 20% de pauvres de moins en moins. Actuellement le cinquième de la population le plus pauvre gagne les mêmes revenus que dans les années 1950, alors que la croissance générale de l'économie a été de 200 % au cours de ces cinq décennies !

La notion de modernité et de développement a toujours été liée avec la notion d'égalité. Or

l'inégalité qui augmente depuis 30 ans fait que l'ex-métropole se transforme de plus en plus en une organisation sociale de type "ex-colonial". Si bien qu'au lieu de la modernisation des périphéries on voit une dé-modernisation du centre : un autre nom pour le phénomène de la mondialisation. La précarité, qui a toujours été une composante de l'expérience des colonisés, y joue un rôle très important, bien exprimé par Manga.

Actuellement la précarité (le manque de stabilité et de sécurité) touche de plus en plus les activités et métiers qu'on croyait "vaccinés" contre la mondialisation : les médecins, les enseignants, les juristes, etc. C'est ce qui m'intéresse en tant que sociologue dans la notion de précarité : elle coupe en diagonale à travers les classes sociales, comprises selon les termes classiques de la sociologie (c'est à dire dans le sens weberien comme distribution des chances dans la vie, ou dans le sens marxiste comme relations aux moyens de production). C'est de plus en plus la classe dominante de la société (la classe dirigeante, la bourgeoisie) qui est touchée par la précarité : les programmistes, les ingénieurs, les agents de la publicité, etc.

D'un autre côté je suis d'accord avec Lionel Manga quand il nous dit que nous avons peur de cette précarité plus qu'on ne devrait. La peur de perdre - aussi forte qu'elle devient une angoisse - n'est-elle pas encore une autre technique de pouvoir ? Un moyen de nous rendre plus efficaces au travail en nous faisant trembler parce qu'on peut le perdre d'un jour à l'autre ? Du point de vue du capital, la précarité n'est donc pas un péril qu'on doit éviter, mais plutôt une technique de gestion qui s'inscrit très bien dans la logique subversive et destructive du capitalisme constituant notre expérience de la modernité : tout ce qui est solide fond dans l'air.

EXPOSURE

12 REPRÉSENTATIONS D'UN MONDE PRÉCAIRE

MUSÉE DE GRENOBLE 17 SEPTEMBRE - 07 OCTOBRE 2008

GÉNÉRIQUE

Une installation urbaine composée par Maryvonne Arnaud et Philippe Mouillon.

avec les contributions originales de Zygmunt Bauman, Stefano Boeri, Daniel Bounoux, Yves Citton, Laurent Grappe, Bruno Latour, Bernard Mallet, Lionel Manga, Henry Torgue, Janek Sowa

PRÉSENTATION

Depuis 2005, le Musée de Grenoble développe une collaboration originale avec Laboratoire sculpture-urbaine, élargissant le périmètre habituel d'un musée d'art moderne. En octobre 2005 la grande galerie du musée accueillait C'est dimanche ! une collection aléatoire de photographies réalisée par appel auprès des habitants de l'agglomération grenobloise. Cette collection collaborative présentée aussi à l'échelle urbaine sur 70 panneaux d'affichage de 4 mètres par 3 permettait d'approcher les imaginaires et les usages contemporains du temps libre. En septembre 2008, le Musée de Grenoble s'inscrivait de nouveau dans l'espace public avec l'installation EXPOSURE conçue par Maryvonne Arnaud et Philippe Mouillon.

EXPOSURE tente d'interroger les représentations symboliques de notre époque, leurs lacunes, les manipulations auxquelles elles sont soumises. L'installation aborde la mutation sociétale actuelle et les discordances symboliques qui l'accompagnent en centrant notre attention sur le risque de précarisation qui hante la vie sociale. La foi en un avenir radieux, en un progrès indiscutable de notre condition humaine semble aujourd'hui appartenir à une époque lointaine. L'incertitude pèse sur nos repères individuels et collectifs, délie les formes connues et stabilisées d'organisation sociale, et génère une angoisse largement perceptible. EXPOSURE interroge le sens de cette peur qui émerge du nouveau siècle, comme si ce monde était en désaccord si profond avec nos images mentales qu'il en était devenu impensable. Il s'agit donc d'un travail d'interrogation qui dramatise de grands enjeux de société. Installée en pleine rue et destinée au grand public, cette dramaturgie est aux antipodes des formes aujourd'hui dominantes d'inscription artistique dans l'espace urbain.

La manipulation de l'incertitude ayant toujours constitué l'essence même du pouvoir, il a semblé nécessaire à Maryvonne Arnaud et Philippe Mouillon d'associer des philosophes disséminés en Europe afin de développer un rigoureux travail critique. Ainsi Zygmunt Bauman, l'un des philosophes associés à la réflexion, ancre historiquement la réflexion : "Chaque époque possède ses peurs propres qui la différencient des autres époques, ou plus exactement donne à des peurs connues de toutes les autres



époques un nom de sa propre création". La fragilité ressentie devant l'impensable est évidemment éternelle. Si aujourd'hui la peur de la précarité s'exprime socialement de façon pressante, d'autres époques ont vécu d'autres désorientations. Aussi, EXPOSURE puise dans les représentations historiques de nos peurs ancestrales et dans les approches philosophiques et artistiques contemporaines, pour tenter de recomposer un autre espace public.

Alors que l'art du vingtième siècle exposa le spectateur à une insécurité esthétique radicale, EXPOSURE opère un déplacement en incluant notre propre précarité. L'installation se compose de douze roulottes de chantier extraites de la vie ordinaire. Celles-ci décrivent un espace décalé des usages courants qui renouvelle notre regard sur cette vie ordinaire. Les portes de chacune des roulottes s'ouvrent sur une représentation singulière de l'époque. Ce seuil peut se franchir. Le visiteur peut entrer dans cette image inscrite dans le plan de la porte et confronter alors son corps à une multiplicité d'informations complexes : olfactives, sonores, visuelles, ... qui retissent, éprouvent, recomposent, affectent.

Le déficit de représentations du monde réel reste pour Bruno Latour, autre philosophe associé, une question fondamentale. Un déficit dont découle en partie la désorientation actuelle de nos concitoyens. EXPOSURE marque sans doute une rupture dans les procédures culturelles et artistiques instituées puisque cette installation urbaine exigeante a rencontré un accueil public inattendu. Grâce au bouche-à-oreille, plus de dix mille personnes ont visité EXPOSURE, faisant de cette installation un espace public d'échange, de désaccords, de débats, et le reconnaissant comme leur espace commun.

Textes lus par Sophie Vaude, images vidéo réalisées par Jérôme Duc-Maugé, Nicolas Cornut, montage : Sylvie Perrin, dégradations numériques : Fabrice Cavaillé, prises de sons et montage : Laurent Grappe, éclairage : Manu Davias, post-synchronisation : David Mouillon, traduction : Pascaline Garnier.

EXPOSURE est réalisé par Laboratoire sculpture-urbaine en partenariat avec le Musée de Grenoble et le Musée Dauphinois, avec les soutiens de la Fondation de France, du Conseil Général de l'Isère, de la Région Rhône-Alpes, du Ministère du développement et de l'aménagement durables, de Grenoble-Alpes-Métropole, de la Ville de Grenoble, et avec la coopération de Plan-Project (Cologne), Multiplicity (Milan), Wyspa Institute of Art (Gdansk), Hexagone-scène nationale de Meylan, MC2 Grenoble.

ARRACHÉ



STÉPHANE PAOLI

FRANCE-INTER

DIMANCHE 21 SEPTEMBRE 2008, 7H55

« En marge de ce qui se passe ici à Grenoble au Forum de Libération, se tient sur le parvis du Musée de Grenoble, juste devant le Musée, une exposition vraiment intéressante parce qu'elle est très forte. Imaginez des petites roulottes et dans chacune de ces roulottes une installation, souvent sous forme de photographies, qui pose la question et qui représente ce qu'est aujourd'hui la précarité, et notamment le monde de ceux qu'on appelle les SDF, les sans domicile fixe, toute une série d'installations, de photographies.

Ce sont deux artistes plasticiens, l'une s'appelle Maryvonne Arnaud et l'autre Philippe Mouillon, qui ont installé ça devant le Musée de Grenoble. On ne peut pas dire que c'est beau parce que c'est une image de notre société, c'est une représentation de notre société. C'est fait avec beaucoup d'intelligence, beaucoup d'efficacité. C'est glaçant. Tout à coup on pénètre l'univers de ces gens qui vivent dans le dénuement absolu, et d'ailleurs, la dernière petite roulotte... vous suivez comme ça une espèce de progression dans la représentation de ce qu'est la déchéance pour ces pauvres hommes et femmes qui vivent dans la rue sans rien... La dernière image, c'est une petite roulotte à l'intérieur de laquelle vous avez des écrans de télévision et sur ces écrans de télévision, il y a ce que nous appelons nous en termes techniques la neige, il n'y a plus d'image. Et ça, dans notre société où l'image a pris le pas sur tout le reste, couper l'image c'est les couper du monde. Et je trouve qu'il y a une formidable représentation de ce qu'est leur isolement dans notre société qui prétend être aujourd'hui la société de la communication ».



UNE INDICIBLE PESANTEUR

Un déploiement de roulottes de chantier. Douze roulottes la porte ouverte surmontée d'une enseigne improbable : Déchiré ! Dépourvu ! Désorienté ! Arraché ! Exposé ! Instable ! Aveuglé ! Menacé ! Fragile ! Incertain ! Précaire ! Précaire. Précarité... tel est le thème de cette installation, cette *Exposure*, sur le parvis du musée de Grenoble. Ces portes ouvertes sur la rue ouvrent sur une autre rue lointaine et familière à la fois. Celle de ceux qui sont "à la rue". Celle de ceux que l'on a "mis à la porte". Les mots aux frontons des roulottes évoquent la brutalité et la souffrance. Mais ce ne sont que des mots, ils tiennent le réel à distance. *Exposure* relève le défi d'un propos qui permet une prise de conscience concrète, une proximité matérielle, un rapprochement physique.

Il n'y a donc pas de porte à pousser. Il suffit d'entrer ou parfois, simplement, de passer la tête à l'intérieur de la roulotte. La forme d'expression plastique de l'installation exprime ici toute sa force : l'espace s'offre à la visite, au regard, à l'écoute. Il accueille autant qu'il montre. Le regardeur déambule parmi les roulottes, il va et vient au rythme de ses interrogations et de ses hésitations. Mais il reste encore extérieur. La rue qu'il découvre est tenue en respect, de l'autre côté d'un seuil que finalement on ne franchit pas vraiment. C'est l'installation, la médiation de l'artiste, qui crée la fiction tangible d'un rapport matériel au monde. Elle permet des immersions tangentielles, osculatrices, dans la réalité. Ici, des couvertures, des objets et une image de la solitude. Là, des livres calcinés et une image déchirée, éclatée, recomposée. Ailleurs, la coupe géologique d'une fosse commune sur laquelle subsistent à la façon de plaques mémorielles les traces de désespoirs et d'humiliations gravées dans le marbre. Les mots de la misère quotidienne

que nous avons lus cent fois sur des bouts de cartons tenus à bout de bras ou posés sur le sol sous un regard presque toujours absent. Le leur, le nôtre. Ici des télévisions à l'abandon sur lesquelles le chagrin tourne en boucle, et là d'autres télévisions qui grésillent sans même s'excuser de l'interruption de l'image. C'est la dernière roulotte. Il ne reste plus que cette image technologique du lien brisé. Le regardeur est renvoyé à la solitude d'un sentiment dont il ne sait pas vraiment ce qu'il est. Entre élan de fraternité et désir de fuite, compassion et angoisse, le cœur et le corps subissent les effets d'une indicible pesanteur.

"Précarité" est le mot autour duquel local, contemporain a construit l'exposition et l'ouvrage associé : "Le précaire, questions contemporaines". "Pauvreté" et "misère" sont les mots qui me sont venus lorsque je déambulais entre les roulottes. Synonymes ? Certainement pas. Si la pauvreté a d'abord un sens économique, la misère y ajoute le poids d'une souffrance. La relation de proximité et de distance entre ces deux mots est bien illustrée par le face à face de deux photos dans l'ouvrage. Au sens que véhiculent ces mots là, "précarité" ajoute une dimension sociale : "la précarité est toujours le résultat d'une trajectoire en interaction avec une société" (Stefano Boeri). Substituer précarité à pauvreté revient à affirmer la misère, pas seulement le dénuement économique, comme un produit de la société. Le précaire devient l'une des modalités de notre avenir parce que nous sommes tous dans un équilibre qui peut se rompre et nous faire basculer de l'autre côté. Voilà le point auquel *Exposure* nous amène et que nous ne pouvons que difficilement regarder : et s'il arrivait que nous franchissions le seuil d'une roulotte et que la porte se referme ?





SÉQUENCE 12 : DÉBAT PUBLIC A PROPOS D'EXPOSURE

HEXAGONE SCÈNE NATIONALE DE MEYLAN, 2 OCTOBRE 2008

Yves Citton : Dans la plupart des roulottes, j'ai senti l'impression d'un don qui avait été reçu. Il me semble que tous ces dispositifs se proposent comme si on avait reçu quelque chose ; lorsqu'on écoute par exemple les voix, il y a des gens qui souffrent, qui pensent, qui vivent, qui sentent... Ils donnent leur voix, ils donnent une partie de leur expérience. La capacité de cette exposition, c'est d'accueillir ce don, très humblement, et de pouvoir donner quelque chose en échange, qui serait de l'ordre de la mise en forme, de l'ordre de la projection justement : on reçoit quelque chose, un don d'humanité et on arrive à donner une capacité de projection.

Cette exposition peut aussi nous réinsuffler un souci de beauté là où on ne la voyait pas, c'est aussi une forme de résistance. Ce n'est pas « beauté » qui convient, c'est plutôt « vérité », cette capacité à rendre quelque chose par une projection enrichissante, c'était finalement un moment de vérité.

Finalement, ce que je retire de l'exposition et du dialogue qui s'instaure autour, c'est un souci de cultiver le commun. Pour moi, chacune de ces cabanes nous dit qu'il y a quelque chose de commun : on est tous passés par une matrice, on deviendra tous vanité, on a tous plus ou moins les ailes dans le mazout... Chaque scène est à la fois singulière et nourrit cette sensation du commun. Nous n'avons pas de concept, ni les instruments de base pour penser comment cultiver le commun alors que c'est le commun qui nous nourrit tous les jours.

Maurizio Lazzaroto, sociologue et philosophe, a fait une grande enquête sur les intermittents et précaires de l'Île de France. Il a sorti un livre qui s'intitule « *Le gouvernement des inégalités : critique de l'insécurité néo-libérale* » (Editions

Amsterdam, 2008), il y a une page sur la pauvreté dans nos sociétés actuelles, qu'il qualifie de sociétés néo-libérales :

« La pauvreté dans le néo-libéralisme n'est pas liée à un manque de développement. Elle n'est pas le symptôme d'un retard que la croissance économique résorbera. La pauvreté est créée de toutes pièces à l'intérieur d'une société objectivement riche, par des dispositifs de segmentation, de division, de différenciation. La pauvreté néo-libérale est tout à fait différente de la pauvreté que les pays du Nord, comme l'Italie, connaissaient dans les années 1960. La nouvelle pauvreté est le produit d'une volonté politique dans une société capitaliste qui a vaincu la misère matérielle. La politique néo-libérale utilise la formidable accumulation de richesses, de savoirs, de possibilités qui placent l'humanité sur le seuil de la fin de la misère matérielle pour produire et reproduire une nouvelle pauvreté, une nouvelle précarité, une nouvelle insécurité. Son problème n'est pas celui de l'extinction ou de la diminution de la précarité, de l'absorption ou de la réduction des inégalités, la société néo-libérale est à son aise avec un certain taux de précarité, d'insécurité, d'inégalité, de pauvreté, comme les sociétés disciplinaires étaient à l'aise avec un certain taux d'illégalisme qu'elles avaient elles-mêmes créé. La logique néo-libérale ne veut ni la réduction, ni l'extinction des inégalités, pour la bonne raison qu'elle joue sur ces différences et gouverne à partir d'elles. Elle cherche seulement à établir un équilibre supportable par la société entre la normalité de la pauvreté, de la précarité et la normalité de la richesse. Elle ne s'occupe plus de la pauvreté relative, des écarts entre les différents revenus ; elle ne s'occupe pas non plus de ses causes, elle s'intéresse seulement à la pauvreté absolue qui empêche l'individu de jouer le jeu de la concurrence. Elle doit seulement



définir un seuil, un minimum vital au-dessus duquel l'individu peut redevenir une entreprise, au-dessus duquel les écarts de revenus peuvent et doivent être importants, et au-dessous duquel il tombe hors du jeu social, du jeu de la concurrence et il peut être aidé de façon ponctuelle et non systématique ».

Daniel Bournoux : Ma première remarque porte sur le titre de l'exposition qui est si bien choisi : *Exposure*, parce que ce titre dit en fait le contraire de la société de théâtre, de spectacle, de mise en valeur, de figures. Nous ne sommes pas devant des figures, nous sommes devant le fond.

Voilà un premier exemple d'exposition paradoxale, puisqu'il s'agit d'exposer ce qui ne s'expose pas. Tout de suite on rejette l'idée que la misère pourrait être esthétisée : ce serait une trahison, ce serait un détournement, ce serait une imposture par rapport à la chose à dire ou à montrer.

Ces images posent immédiatement la question de la solidarité, la question de l'interlocution, la question du pacte qui se noue dans un échange de regards ou de voix. Brutalement, il faut en effet affronter ou nous confronter à ce fond. En disant « fond », on dit en effet le contraire de la représentation du théâtre : là où il y a théâtre, il y a éclairage, il y a rôle, il y a posture, il y a langage, il y a figure, il y a identité... mille choses associables à ces notions. Là, on pourrait chaque fois dire le contraire : ces gens n'ont pas d'identité, de travail, de posture, de métier, de fonction ; même s'il y a une fonction cachée que Lazzarato pointe très bien.

Cette forme d'exposition est formidable parce qu'elle montre une exposition sur l'exposition, sur le danger de l'exposition, sur la morsure intolérable de l'exposition, sur le fait que le monde propre, c'est ce qui repousse et qui retarde l'exposition. À terme, la mort gânera et notre

corps sera exposé, mais seulement après la mort. Donc, la vie, c'est ce qui fait retarder l'exposition destructrice. On a là la vision de gens qui sont en effet plus exposés que d'autres, et qui donc luttent pour le monde propre.

Ces gens se taisent, ils n'ont pas d'interlocution, du moins avec nous et ils se terrent. « Se terroriser » et « se taire », au fond ça résonne pareil, mais entre « se terroriser » et « se taire », dans les images cadrées par Maryvonne, je vois une homonymie très forte.

Cette expo pose précisément la question de la ligne de flottaison du regard : de même qu'on voit la partie émergée d'un bateau à la surface de l'eau, qui suppose une partie immergée, de même toute ville, dans sa partie émergée et bien visible suppose cette masse invisible. *Exposure* montre que la ligne de flottaison du regard est en effet critique, c'est-à-dire qu'on peut passer dessous mais qu'on n'aime pas le faire et que, spontanément, ce n'est pas de côté-là qu'on va.

Une des cabanes présente des téléviseurs en mode « neige » : pour moi ça veut dire que d'une part, les SDF sont pris dans la neige parfois mais surtout ils sont dans des écrans en neige - ils ne sont jamais sur les écrans. Cette société de people, de grands fastueux, de grands visibles, de grandes figures... Au fond, le monde politico-médiatique est un monde extraordinairement narcissique qui s'admire dans le miroir : là aussi, il y a un grand rejet. Bauman dit dans un de ses livres, en effet, que la précarité - la société liquide - c'est le fait que l'on jette de plus en plus les gens. Avant, dans la *gemeinschaft*, les communautés organiques, on pouvait raccorder les gens « mal foutus » : le fou, l'estropié, le vieux... Il y avait une espèce de communauté autour de l'habitat et du village et de la *gemeinschaft*, qui est une espèce de famille étendue et chaleureuse. Alors que dans la *gesellschaft*, la société de contrat, les moyens



numériques augmentent considérablement - la communication numérique, c'est le fait qu'avec un clic, on peut se débarrasser, bifurquer... - on a une société à la carte, une société d'où on peut sortir aussi vite qu'on y est entré. Est-ce encore une société ? Ces nouvelles relations de commerce, de contact, de contrat remplacent les anciennes communautés plus stables, plus organiques, moins jetables.

Il faut réfléchir à ces écrans qui neigent, à ces images de télévision qui nous empêchent de voir les autres images réprimées par cette image. C'est un problème constant : la connivence, le narcissisme et le bouclage du monde médiatique, politique, artistique, font que la représentation au sens électoral du mot, l'éligibilité des figures à notre conscience de chacun est extrêmement censitaire, comme on disait au XIXe siècle, où il fallait un certain revenu pour prétendre au droit de vote. Il y avait une sous-représentation des femmes, des ruraux... Il y a une crise permanente de la représentation. Essayons de réfléchir à cette fonction censitaire des médias dominants, essayons de voir par quels mécanismes on fabrique de l'exclusion en permanence dans cette représentation de notre monde.

Notre débat montre qu'un art critique a une capacité de convocation, de rassemblement et d'élaboration d'une parole qu'on échange. C'est difficile d'être un artiste critique aujourd'hui parce qu'il y a toujours la récupération par l'institution, le commerce, la collection... On voit ça tous les jours dans les démarches critiques les plus « radicales ». Ici, je trouve qu'on est devant une proposition critique qui n'est pas facile à « user » du premier coup d'œil ou à récupérer du premier geste : ça ne s'achète pas, c'est au seuil du musée. Il y a beaucoup d'ironie dans ce « seuil », parce que beaucoup de gens assimilent ça au musée et n'entrent pas, donc au fond portent

sur l'exposition un regard d'esthète : il y a une ironie esthétisante. Je pense que le seuil est une valeur extrêmement forte parce que le lieu est un lien, les lieux sont des liens secrets. C'est comme l'acupuncture où le praticien pose l'aiguille là où elle va rencontrer un trajet nerveux. Je pense qu'il y a un art du lieu et un art du moment. Cette exposition me paraît respecter les contraintes. Il y a une réflexion riche sur le lieu, le moment et ce que c'est qu'un geste critique.

Je dirais que ces cabanes sont posées trivialement dans la rue, ou plus exactement sur le parvis. Le trivial, c'est le carrefour étymologiquement : nous sommes devant un choix de voies ; et c'est vrai que dans ces cabanes on peut emprunter différentes voies de regard, de parole et éventuellement aller jusqu'à une démarche politique, une réflexion d'engagement plus effectif. On peut bien sûr élaborer de mille façons ces propositions qui restent des propositions esthétiques et artistiques, au meilleur sens du terme. Encore une fois, qu'est-ce qu'un artiste critique aujourd'hui, quels sont les gestes critiques bien posés, et ceux qui sont promis au commerce ou au tohu-bohu médiatique ?

Luc Gwiazdzinski : Je me suis quand même senti voyeur et plus voyeur que dans le vivant. Dans mon travail, je traverse des villes la nuit, je mène un certain nombre d'enquêtes. Quand on est immergé, quand on éprouve la ville, quand on est fatigué, on ne se pose plus la question du rapport à l'autre : on est dans un échange très facile avec la personne qui est dans l'exclusion. Ici j'étais voyeur, j'étais beaucoup plus voyeur que quand on est dans les marges de la ville ou avec des populations marginales.

Il y a des cabanes qui m'ont angoissé. Celle qui m'a le plus angoissé, parce qu'elle m'a renvoyé à une image d'enquête et de temps que j'ai passé



avec des SDF, c'est la cabane avec les oiseaux et la lumière ; ça m'a rappelé des commissariats de police et les interrogatoires, c'est-à-dire ces moments où on empêche les gens de dormir, où on les fatigue... Xavier Emmanuelli l'a souvent dit dans ses travaux, le problème de ces personnes qui n'ont pas de toit, c'est la difficulté à dormir. Et même les gens qui font des rondes, SAMU social et autres, vont les réveiller pour leur demander s'ils vont bien ou leur donner une soupe, et les policiers aussi les réveillent... C'était ça cette cabane avec ces flashes incessants. Les SDF ont un nom pour ça, quand ils sont réveillés, ils appellent ça « la nuit bleue ».

J'ai pensé aussi à ce paradoxe, on a dit que ce sont des gens qui ne sont pas dans la mobilité ; or ils sont dans la mobilité, puisque d'une certaine façon, ils vont chercher leur tanière dans la ville et notamment dans ce temps particulier de la ville qu'est la nuit. Et je repensais dans ces habitats précaires à la façon dont on traite aujourd'hui ceux qu'on appelle « les gens du voyage ». À un moment où notre société s'hypervalorise sur la mobilité, on a du mal à construire un lien avec des gens qui ont un savoir de la mobilité, comme les gens du voyage.

Dans une société de la mobilité, on vote de plus en plus là où on dort, et non pas là où on vit : on est en quelque sorte dans une démocratie du sommeil ; or, on dénie au SDF le droit d'avoir un habitat et une adresse.

J'ai travaillé avec un groupe de SDF sur Paris il y a quelques mois, pendant les grèves. Ils me disaient « Qu'est-ce qui se passe ? Dis-leur d'arrêter la grève, parce qu'ils sont tout le temps chez nous. D'habitude, ils partent, ils vont au travail... Là, ils sont tout le temps chez nous ». C'est vrai que là, les gens normaux étaient dans leur salle à manger, dans leur chambre... Ils étaient dans l'espace public, la rue, qui est leur espace de vie.

Autour de cette exposition, j'ai vu un espace public qui se créait, de façon paradoxale, et qui renvoie à la question de la ville éphémère, de la ville événementielle, mais avec une clef d'entrée qui est évidemment ici celle du précaire.

NOTES DE LECTURE DE ZYGMUNT BAUMAN

LA DÉCADENCE DES INTELLECTUELS, DES LÉGISLATEURS AUX INTERPRÈTES. (EDITIONS JACQUELINE CHAMBON, 2007)
LA VIE EN MIETTES. EXPÉRIENCE POSTMODERNE ET MORALITÉ. (EDITIONS DU ROUERGUE, 2003)
LE COÛT HUMAIN DE LA MONDIALISATION. (HACHETTE LITTÉRATURES, 1998)

Parce qu'il devait revenir à Gdansk, dans son pays natal, pour participer à l'atelier-fragile et parce qu'il nous a accompagné depuis longtemps par ses écrits, nous laissons une place à Zygmunt Bauman dont l'acuité d'analyse est toujours éclairante.

Pour Zygmunt Bauman, l'échec de la modernité tient dans le constat que le projet moderne d'autonomie des individus a été subordonné et subsumé par la liberté de choix du consommateur. Cet échec du projet moderne (dont le potentiel demeure pour lui vivace, comme une promesse qui reste à venir) signifie avant tout une soif incessante de s'approprier toujours plus de marchandises. Les besoins des individus en termes d'autonomie, d'autodéfinition, de vie authentique ou de perfection personnelle se voient tous transformés en un besoin de posséder et de consommer les biens offerts par le marché.

Cette transformation s'avère intrinsèquement insuffisante et contre-productive en ce qu'elle conduit à un assouvissement temporaire des désirs et à une frustration durable des besoins. Celle-ci ne peut être apaisée que par la génération de nouveaux désirs alors que la transformation de la frustration en préoccupations systémiques est indéfiniment reportée. Le marché se nourrit de l'affliction qu'il génère : les peurs, les anxiétés et les souffrances relatives à une insuffisance personnelle qu'il induit font apparaître le comportement de consommateur indispensable à sa reproduction. Les besoins qui ne peuvent être canalisés dans la consommation privée doivent être laissés en jachère ou réprimés : c'est par exemple le cas de la prévention de la pollution... Ce mode de domination nouveau se distingue par la substitution de la séduction à la répression, des relations publiques à la police, de la publicité à l'autorité, de la création de besoins à l'imposition de normes. Les individus sont liés à la société par leurs activités de consommateurs et leurs vies s'organisent autour de la consommation.

Le consommateur a besoin pour maintenir sa propre identité de constituer le non-consommateur

comme une menace répugnante et détestable. On comprend mieux alors pourquoi la relation de don qui est au cœur du système des allocations consiste en un échange d'argent public contre l'humiliation de la personne. Le demandeur doit adopter une posture de suppliant, comme le lépreux du Moyen-Âge qui exhibait ses plaies.

En ce sens, la privation à laquelle est exposé le non-consommateur (l'insolvable) est double puisqu'il ne peut chercher recours auprès des marchandises fournies par le marché pour se constituer comme individu.

Quelles qu'en soient les raisons, le fait est que les réprimés (non-consommateurs) et ceux dont l'existence est régulée normativement (consommateurs) coexistent dans la société de consommation. C'est une caractéristique surprenante et cruciale de cette société de déployer deux systèmes de contrôle social, deux mécanismes radicalement différents autour de la consommation.

L'incertitude a toujours constitué la source primordiale de la peur. Le comportement aléatoire de facteurs cruciaux dans le succès ou l'échec de la lutte pour la vie, la persistante imprévisibilité de l'issue, le manque de contrôle sur tant d'inconnues qui composent l'équation de la vie ont toujours généré un malaise spirituel profond et poussé les victimes à rechercher avidement cette sécurité que seul le contrôle des probabilités peut ménager. Ce besoin de maîtrise de la destinée est l'élément primordial autour duquel les rôles des magiciens, prêtres, experts scientifiques, professionnels de la politique se sont construits.

La question de l'incertitude est complexe : c'est une des principales conséquences du processus de mondialisation.

Il existe aujourd'hui une asymétrie nouvelle entre la nature déterritorialisée du pouvoir financier et le maintien de la vie dans des cadres territoriaux, cette vie que le nouveau pouvoir, capable de se déplacer brusquement et sans prévenir, est libre d'exploiter puis d'abandonner aux conséquences de cette exploitation sans avoir à assumer les conséquences de ses actes. Il n'est plus aujourd'hui nécessaire d'ajouter le prix des conséquences humaines, écologiques, sociales... au calcul de rentabilité. On peut parler pour le nouveau pouvoir d'une fin de la géographie puisqu'il n'y a plus de différence entre ICI et LÀ-BAS, DEDANS et DEHORS, PRES DE et LOIN DE.

L'espace « proche » est celui à l'intérieur duquel on peut se sentir chez-soi, un espace où l'on se sent rarement, voire jamais, désorienté. (C'est le maillage serré caractéristique des communautés d'autrefois où la communication est quasi instantanée à l'intérieur de la petite communauté réduite aux limites naturelles de la vue, l'ouïe, la mémoire, alors que cette communication était coûteuse en temps et en argent entre les communautés). L'espace « lointain » est en revanche celui où se déroulent des choses que l'on ne peut prévoir ou comprendre. Cette opposition entre le proche et le lointain comprend l'opposition entre la certitude et l'incertitude, l'assurance et l'hésitation.

La pression qui s'exerce pour supprimer les derniers obstacles à la libre circulation de l'information et de l'argent est inséparable de la pression qui s'exerce pour priver de mouvements ceux qui sont déracinés matériellement et spirituellement. Le feu est vert pour les touristes et rouge pour les vagabonds. Il n'y a pas de touristes sans vagabonds, et il n'est pas possible de laisser les touristes en liberté si on n'enferme pas les vagabonds. Les touristes voyagent parce qu'ils le

veulent, les vagabonds parce qu'ils n'ont pas le choix. Les touristes bougent parce que le monde se tient à portée de main, irrésistiblement attirant, les vagabonds bougent parce qu'ils trouvent que le monde qui se tient à portée de leurs mains (locales) est inhospitalier.

Aujourd'hui certains êtres humains s'émancipent des contraintes territoriales alors que d'autres regardent désespérément la seule localité à laquelle ils sont attachés leur glisser entre les mains à grande vitesse. Ce qui est vécu comme une libre décision pour les uns s'apparente pour les autres à un destin cruel ; les premiers vivent dans le temps, l'espace ne compte pas pour eux, puisqu'ils peuvent franchir instantanément toutes les distances. Ceux de l'autre monde sont écrasés par le fardeau du temps abondant, redondant, inutile. Dans leur temps à eux, rien n'arrive jamais. Ils ne contrôlent pas le temps, mais le temps ne les contrôle pas non plus, alors qu'il réglait minutieusement la vie de leurs ancêtres. Et entre ces deux figures ? Les premiers, les modernistes sans modernité c'est-à-dire sans projet universaliste, n'ont rien à dire aux seconds, rien qui retentirait dans leur esprit comme l'écho de leurs propres espoirs. La conséquence de cette rupture a de redoutables conséquences : les postmodernes sont perdus quand ils sont confrontés aux réalités de l'islam militant, aux noirs squattant une maison du *South Bronx*.

L'obscurité grandissante des règles du jeu qui rend incertaines la plupart des actions ainsi que leurs conséquences est perçue comme une menace. La quête de sécurité entraîne une grande tension. Dans un monde de moins en moins sûr et prévisible, choisir la sécurité offerte par le havre de la territorialité est une tentative irréversible. La défense du territoire, du havre de paix devient

donc la clef de toutes les portes si l'on veut se protéger de la triple menace dirigée contre le confort matériel et spirituel.

Les ensembles qui détiennent le plus de pouvoir sont ceux qui parviennent à rester une source d'incertitude pour les autres. La manipulation de l'incertitude est le premier stade et l'essence même de la lutte pour le pouvoir et l'influence. Les personnes mûres moralement sont celles qui ont appris à avoir besoin de l'inconnu, à se sentir incomplètes, sans une certaine anarchie dans leur vie, à aimer « l'autre » qui est parmi eux. À l'inverse, la suspicion à l'égard de l'autre, l'intolérance à l'égard de la différence, le ressentiment contre les étrangers et le besoin de les séparer de soi ou de les bannir accompagnent la paranoïa pour les questions de sécurité. Ces principes sont à leur sommet dans les communautés locales les plus uniformes et les plus homogènes sur le plan racial, ethnique et social. L'uniformité est la mère du conformisme, et l'autre visage de l'intolérance.

L'angoisse : personne ne maîtrise plus la situation. Il n'y a pas moyen de dire quand et d'où viendra le prochain coup, jusqu'où iront les vagues et à quel point le cataclysme sera mortel. L'incertitude et l'angoisse de l'incertitude sont les produits de base de la globalisation. Les pouvoirs de l'état ne peuvent pratiquement rien pour apaiser, et encore moins étouffer cette incertitude. Le plus qu'ils puissent faire est de la recentrer sur des objets à portée de main ; la déplacer des objets auxquels ils ne peuvent rien vers ceux pour lesquels ils peuvent au moins donner l'illusion d'être capables d'avoir la situation en main et de la maîtriser. Les réfugiés, les demandeurs d'asile, les immigrés – les déchets de la globalisation – font parfaitement l'affaire. D'autant que tous les réfugiés apportent

chez nous de lointains bruits de guerre, l'odeur nauséabonde des maisons ravagées et des villages brûlés, qui ne peuvent que rappeler avec quelle facilité le cocon de la routine sûre et familière peut être déchiré et écrasé.

Plus nous disposons d'instruments pour remanier les réalités de la vie, plus les aspects du cadre social dans lequel nous vivons ressemblent à des problèmes. De plus en plus de gens nous apparaissent comme des problèmes. Or /.../ il ne semble pas y avoir de raison pour laquelle nous devrions tolérer et souffrir leur présence, contraignante, offensante et oppressive. Il existe des symptômes de cet holocauste nouvelle formule... Il serait irresponsable de minimiser les tentations de solutions totalitaires lorsque l'on déclare certains humains redondants bien que, selon toute probabilité, les solutions de type totalitaire se cachent actuellement sous d'autres noms, plus acceptables. A une époque où l'on intègre la grande majorité des hommes et des femmes des pays riches par la séduction, les relations publiques et la publicité, la surveillance, la répression des marginaux échappant aux mailles du filet de la séduction ou incapables de s'y accrocher devient un complément inévitable de la séduction. En 1986 aux USA, 26% des jeunes noirs ayant abandonné l'école se trouvaient en prison.

FORMES URBAINES EN MOUVANCE : LE LONG DU FLEUVE...

MARYVONNE ARNAUD

Ils semblent avoir accosté là par soustraction. Entre le fleuve et l'autoroute, sur un espace qui n'existe pour personne, qui n'est ni vu ni convoité par personne. Ils se fabriquent un toit, une cabane, une tente, puis une caravane hors d'âge se greffe à l'ensemble, une nouvelle tente se dresse contre un mur, des chaises, des fauteuils, des tables se bricolent à partir de matériaux, de cette immense production de rebut de notre société. Ce ne sont pas des tentes, plutôt un amoncellement de couvertures évoquant une tente. Ils recyclent tout, additionnent les matériaux les plus incongrus, tressent, tissent, clouent, rempaillent et la vie démarre : un coin cuisine, un lit, chaque famille a son espace, ils sont cousins, frères, sœurs, ..., un lien de parenté les unit.

Peu sûre de mon droit à être là, je me suis approchée à pied, deux hommes sont venus à ma rencontre... Ils parlent un peu français, je tente de leur expliquer ma présence et leur demande l'autorisation de les photographier. L'un deux refuse tandis que l'autre prend la pose dans un fauteuil de récupération, devant une caravane... Il me propose de revenir un autre jour et de m'emmener dans d'autres campements.

La semaine suivante je leur apporte les photos.... Il y a quelques « unités d'habitations » supplémentaires. L'homme n'est pas là, il y a seulement des femmes et des enfants. Mes photos ont un grand succès, ils rient aux éclats, se les passent de main en main et veulent être photographiés à leur tour, par deux, par trois, devant la tente, devant le Rhône, avec un vélo, avec le cousin. Il y a de plus en plus de monde autour de moi et tout ce monde me semble anormalement joyeux dans ce contexte d'apocalypse.

Je repars avec beaucoup d'interrogations en promettant de revenir avec les photos. Comment

font-ils pour être joyeux ? Est-ce pire en Roumanie ? Les enfants vont-ils à l'école ?

Nouvelle visite la semaine suivante. Je rapporte les portraits, et des sacs de vêtements et de couvertures. Nouvelle joie, nouvelle séance d'essayage, nouvelle prise de vue avec les vêtements apportés. Une complicité s'établit avec un jeune couple, elle, 20 ans, attend un enfant. Ils veulent me montrer l'intérieur de leur tente. J'entre. C'est « coquet ». C'est une chambre d'adolescent avec des peluches, un porte-bonheur, des guirlandes de Noël....

Je reviens ainsi plusieurs fois. L'hiver s'installe. Un jour, ils ne sont plus là, le campement est sens dessus dessous. J'aperçois de l'autre côté de l'autoroute un immeuble muré, et qui me semble voué à la démolition. Je m'approche. Un chemin est tracé parmi des immondices et des détritiques. Visiblement il y a de la vie. Une jeune femme entre, elle porte une pile de « Sans Abri ». Je la suis, lui montre les photos. Elle m'entraîne alors dans les étages de cet immeuble. Chaque pièce est habitée, décorée, il y fait très chaud, des plaques électriques rougeoyantes servent de chauffage, je vois de nouveaux visages et des nouveaux-nés. On m'invite à goûter des galettes. Je perçois du bonheur dans ces familles Roms, une grande solidarité, une réelle communauté organisée où chacun a un rôle : ramasseur d'objets abandonnés, fournisseur de nourriture à la date périmée provenant des grandes surfaces voisines, récupérateur de ferraille, vendeur de « Sans Abri » et, surplombant le tout, les regards attentifs des grands-mères sur les enfants.

Dernière visite, c'est le printemps, ils ne sont plus là, de nouveaux individus ont réinvesti les berges du Rhône. Je ne les photographie pas.











FORMES URBAINES EN MOUVANCE

Pour aborder la dimension plus spécifiquement urbaine des phénomènes liés à la précarité, nous nous appuyons sur un travail mené pendant plusieurs années sur l'agglomération milanaise par le laboratoire Multiplicity.lab. C'est en effet à travers les multiples valorisations de ce travail de recherche que Multiplicity a contribué au plus près à notre démarche commune.

Dirigée par l'architecte Stefano Boeri, cette équipe de chercheurs (dans laquelle se croisent architecture et sciences humaines et sociales) est une agence d'investigation territoriale internationale qui agit dans les domaines de l'urbanisme, de la géographie, de l'architecture, de l'économie, des arts visuels, en recherchant les indices et traces produits par de nouveaux comportements sociaux. Ces signes des transformations sociales, ces nouveaux comportements, sont étudiés sous la forme de "cas" présentés dans des lieux variés.

Une série de rencontres franco-italiennes a permis de développer nos échanges :

- Un premier séminaire d'étude a eu lieu à Milan en février 2006 pour comparer les outils d'observation des réalités urbaines émergentes.

- Seconde étape, nous avons invité Stefano Boeri à Grenoble en mai 2006 pour une séance de travail autour des outils élaborés par *Multiplicity* pour aborder des configurations urbaines liées à la convivialité, à la vie quotidienne mais qui demeurent dans un champ peu visible.

Lors de ce même séjour, Stefano Boeri et Philippe Mouillon ont donné une conférence commune dans le cadre du Forum « *La nouvelle critique sociale* » à la MC2 (Maison de la Culture de Grenoble) sur la problématique de l'incertitude comme mode émergeant d'organisation sociales ; présentant notamment les formes qui placent l'inachèvement, la transversalité des approches, les formes ouvertes, disséminées, vagabondes ou inscrites en réseau... au cœur du processus d'analyse de ces réalités.

- La troisième rencontre fut organisée début juillet 2006 à Milan lors d'un séminaire d'une journée afin de définir le mode de mutualisation critique de nos approches urbaines.

- En septembre 2006 nous nous sommes retrouvés à Cologne avec les autres équipes (allemande et polonaise) afin de structurer collectivement notre méthode de travail et de convenir de son planning. C'est là que nous avons convenu que les formes urbaines seraient présentées à partir du travail de *Multiplicity* et que l'équipe grenobloise fédérerait le recueil international des témoignages.

A partir de janvier 2007 deux opérations de valorisation ont été entreprises à partir de l'ouvrage publié en italien :

- La traduction de l'italien au français des articles les plus stimulants pour alimenter la réflexion commune, ceux dont les questions et descriptions ne se cantonnaient pas strictement au paysage milanais.

- La tenue à Milan, en janvier 2007, d'un séminaire entre les équipes italienne et française, pour établir ensemble une liste de sous-thèmes développant des approches particulières (disciplinaires ou méthodologiques), destinés à formuler de nouvelles hypothèses sur les univers en voie d'élargissement de la précarité.

Nous avons donc choisi de centrer notre approche urbaine sur Milan ne pouvant déployer un appareil méthodologique comparable sur les autres villes. Les disparités entre équipes, l'apprentissage patient du travail en commun et les difficultés liées aux cinq langues en présence, ont rendu irréaliste dans le présent délai notre ambition comparative.

La réduction sur le cas milanais n'équivaut pas cependant à un appauvrissement de la réflexion générale. Cette focalisation qui pointe des lieux et des acteurs spécifiques renvoie clairement à une problématique partagée, d'autant mieux

abordée qu'elle entre précisément dans les détails. Milan n'est jamais considérée comme modèle emblématique des autres villes mais comme singularité configurant localement des éléments appartenants à une problématique globale ; la traduction et la transposition pour d'autres espaces et d'autres circonstances restant ouvertes.

Nous avons retenu trois textes issus de ce travail pour le présent rapport :

- *Pratiques du logement précaire*, de Giovanni La Varra, qui centre son propos sur les différents modes d'habiter développés ou apparus au cours des dernières années. Le logement est un enjeu essentiel de l'inscription sociale et identitaire. Les nouvelles pratiques recensées, modulées par l'évolution des conditions économiques, agissent considérablement sur l'urbanité d'une agglomération et en marquent la configuration en processus.
- *Habiter dans un bidonville*, de Cecilia Pirovano, décrit des situations précises en donnant la parole aux acteurs. Cette approche croise conditions matérielles, espaces urbains, perceptions pratiques et imaginaires du vécu.
- *Milan Kaléidoscope*, de Stéfano Boeri, qui, dans une réflexion synthétique, interroge la ville en devenir, de la gestion de son passé jusqu'aux choix présidant à ses formes futures. La vision totalisante s'éclate en un puzzle d'images et d'attitudes que les systèmes classiques d'analyse peinent à lire et à représenter. La précarité urbaine ne caractérise plus alors seulement les marginalités spatiales mais aussi le ciment qui, traditionnellement, assurait la cohésion de la ville.

*Ce travail a fait l'objet d'une publication sous le titre :
Milano, cronache dell'abitare.
Editori Bruno Mondadori, Milan, 2007, 383 p.*

PRATIQUES DU LOGEMENT PRÉCAIRE

GIOVANNI LA VARRA

(TRADUIT DE L'ITALIEN PAR GIADA SOTTOMANO)

Le malaise lié au logement, que l'on perçoit à Milan depuis quelques années, est le fruit d'un ensemble très varié de causes et de facteurs.

Un premier élément est le fait d'une arrivée croissante dans la zone métropolitaine milanaise d'étrangers non européens qui, à partir d'un projet migratoire plus ou moins défini, entrent dans la réalité urbaine en provoquant une augmentation soudaine de la demande de logement. Ce flux se trouve confronté à une absence de politiques publiques capables de reconnaître les besoins et de les traiter de manière préventive. La demande d'emploi de la part des immigrés est très importante et l'offre de logements propose des prix souvent trop élevés, aussi bien pour la location que pour l'achat.

Un deuxième élément est la baisse considérable de l'intervention publique sur le logement, qui a diminué à partir de la moitié des années 80. Ainsi, l'activité de l'ALER (*Azienda Lombarda Edilizia Residenziale*, agence pour le logement populaire de Lombardie) s'est souvent limitée à l'entretien des logements existants. Les biens de propriété publique ont diminué, de 100 000 en 1981 à 40 000 en 2005 ; ils ont en général été vendus aux familles qui y vivaient. À la même époque, la quantité de logements publics neufs a fortement baissé, malgré le signal fort, de tendance inverse, donné par un récent concours d'architecture « *Habiter à Milan* » (promu par la Mairie de Milan et par ALER) réalisé en deux phases dans la période 2004-2005 et qui, dans certains cas, a entraîné une reprise rapide des chantiers.

Enfin, la polarisation de la population urbaine milanaise en deux catégories de revenus constitue un élément de crise quant à la demande de logements, qui défavorise les Italiens aussi bien que les étrangers : avec des revenus bas et instables, il est de plus en plus difficile d'accéder au marché immobilier.

Cet état des choses a produit une nouvelle géographie du malaise du logement, une géographie plus complexe que par le passé et donc plus difficile à affronter avec des politiques « générales ». Tentons de décrire la nature de ce malaise en menant une enquête sur sa multiplicité et sa variété.

MALAISE

Une première forme concerne le malaise extrême dont sont victimes, pour la plupart, les populations étrangères récemment arrivées. Celles-ci trouvent des logements très précaires, surtout au début de leur parcours en ville : appartements en cohabitation, centres d'accueil, prisons, périodes sans domicile fixe, baraques... Ces dernières sont les solutions qui représentent au mieux ce malaise extrême et qui, même du point de vue quantitatif, prennent aujourd'hui une très grande importance : 5 000, peut-être 6 000 habitants, vivent dans des bidonvilles illégaux, construits sur des terrains vagues urbains et métropolitains. Le malaise extrême est une condition « d'entrée » très répandue, le problème n'étant pas dans le travail mais plutôt dans le logement. Certaines communautés nationales ont des réseaux de protection vastes et forts, capables d'alléger et de faciliter la période de stabilisation initiale pour les nouveaux arrivants. C'est une caractéristique des nationalités qui ont une déjà une longue tradition d'immigration vers notre pays, comme les Égyptiens ou les Philippins par exemple. Par ailleurs, il y a ceux qui arrivent sans réseau et qui doivent trouver par eux-mêmes les moyens de s'insérer.

Une deuxième forme de malaise concerne le mode de cohabitation typique des immigrés récents mais également d'autres catégories fragiles comme les

étudiants ou les jeunes immigrés italiens : la vie en communauté forcée, poussée par les prix des loyers. Plusieurs personnes partagent un petit appartement en général, ce qui réduit la sphère de l'intimité de chacun. L'espace disponible privé est réduit au seul lit, ce qui veut dire que le logement n'est utilisé que pour le sommeil. Le lit n'exerce pas d'autres fonctions, le logement représente la nuit, le repos, la possibilité de retrouver des forces pour un corps qui travaille le reste de la journée. Une troisième forme de « logement difficile » se caractérise par la dégradation du bâtiment, qui n'est pas nécessairement un critère pertinent du malaise décrit précédemment ; une dégradation marque les bâtiments ordinaires de la première moitié du siècle dernier et une partie importante des bâtiments publics. Ce phénomène est la conséquence de l'incurie, de l'absence d'entretien ordinaire ; il présente un caractère exponentiel, endémique, qui produit et diffuse une dégradation croissante. Ce n'est pas un hasard si l'absence d'entretien ordinaire dans les immeubles publics va de pair avec l'occupation des caves et des appartements libres. L'incurie du bâtiment a l'extraordinaire capacité de peser négativement sur les relations entre les habitants. Les liens sociaux se détériorent ou se brisent, des conflits éclatent, les occupations sont fréquentes et ne sont pas contestées.

Une quatrième forme de dégradation provient des conditions de précarité du logement et concerne un nombre croissant de personnes à Milan : jeunes couples, célibataires, étudiants, personnes âgées, jeunes immigrés avec un travail non structuré. La précarité de la sphère du travail, particulièrement vulnérable, frappe des personnes qui ont peu de liens en ville, et dont la famille se trouve trop loin pour garantir un refuge immédiat en cas de crise.

RÉPONSES

Le malaise exposé ci-dessus a entraîné des réactions. Milan a été, ces dernières années, un terrain d'expérimentation de nouvelles tentatives pour résoudre le problème du logement dans ces conditions de malaise. Ces techniques ont rarement été partagées ou structurées politiquement, le plus souvent elles ont été « digérées » par la politique et se sont localisées dans les plis des grandes transformations urbaines imminentes. Le contexte a souvent étouffé leur caractère innovant ou a gommé le caractère dramatique de certaines de ces solutions.

S'EN REMETTRE À QUELQU'UN

Pour se loger on s'en remet aux autres. On intègre les programmes de premier, deuxième et troisième accueil, on adapte sa propre demande de logement au régime d'une offre qui provient, à Milan dans la plupart des cas, d'une interminable série d'efforts privés et de volontariat. Pendant la moitié de la journée de travail, on vit plongé dans le flux du rythme urbain : travail précaire, déplacements très longs et lents, parcours souvent diversifiés parce que le travail lui-même change de place. L'autre moitié de la journée se passe à la maison, dans un cadre protégé, pré-ordonné : le dîner, le sommeil, le réveil, la douche, sont des actes programmés qui ponctuent une vie programmée.

À Milan, ce type d'offre de logement est promu par un grand nombre d'organisations qui sont en général gérées avec des ressources privées et qui sont totalement insuffisantes pour répondre à des demandes souvent urgentes. Il s'agit d'aider ceux qui sortent de prison et veulent se réinsérer dans les dynamiques de la vie urbaine, d'accueillir des familles expulsées ou évacuées, d'héberger ceux

qui viennent d'une famille brisée, de réintroduire des SDF dans des logements traditionnels.

SE CAMOUFLER

L'habitat envahit des espaces qui ne lui appartenaient pas jusqu'alors. En situation de malaise, des habitudes visionnaires et créatives se développent : on habite dans des magasins, dans des garages, dans des usines. Peut-être même d'ici peu, verrons-nous de nouveaux habitants dans ces grands immeubles en verre vides, construits en périphérie, qui ne serviront plus comme bureaux.

La *mimésis* remplace de manière discrète la fonction originale du logement. On s'adapte aux caractéristiques spatiales du logement, transformant le moins possible le bâtiment. La *mimésis* est, du reste, une déclinaison de l'invisibilité, qui se développe d'après la forme physique de l'immeuble.

Se rendre invisible est une des stratégies fondamentales du logement utilisées par les immigrés, en premier lieu dans le cas des bidonvilles : la durée d'un bidonville est étroitement liée à son invisibilité ; ce qui s'obtient en masquant les accès, en réduisant au minimum les bruits et les signes produits par la vie à l'intérieur, en différant les sorties et les entrées de manière à ne pas créer de rassemblements à l'extérieur.

Mais cette même invisibilité, ce même silence, doivent être garantis dans les situations de cohabitation de masse des logements traditionnels : les studios en location habités par huit, dix personnes au sein d'immeubles peuplés de familles italiennes, sont des situations sous observation, toujours en passe d'être dénoncées ou exposées à une plainte faite au syndic par les

autres occupants.

En parallèle, les SDF vivent à la recherche de cette condition d'invisibilité et de sécurité qui les pousse à occuper les coins les moins visibles du lieu le plus fréquenté de Milan, la gare Centrale, ou bien les trottoirs des rues marchandes quand les magasins sont fermés mais que les vitrines restent illuminées.

SE RÉUNIR

Se loger est souvent synonyme d'habiter ensemble, comme le prouvent la cohabitation entre étudiants, la cohabitation entre personnes âgées seules qui décident de partager le même appartement, entre étrangers entassés par dix ou quinze dans des appartements de deux ou trois chambres avec une seule salle de bain. On assiste parfois à la construction d'un vrai village dans l'enceinte d'une usine par des centaines d'occupants des zones illégales, de petits motels urbains, de caves ou de greniers. Il existe également les places couchettes payantes pour des périodes plus ou moins courtes. On peut également citer la cohabitation entre individus qui, comme dans le cas des centres sociaux occupés, construisent un espace qui est en même temps collectif et ouvert sur l'extérieur (par des initiatives comme les concerts) mais aussi domestique, accueillant un nombre limité d'habitants qui en sont en même temps gérants et promoteurs. Ce sont des histoires de groupes, de projets collectifs qui prennent l'initiative (pour occuper un espace, pour payer un loyer). Le fait d'être nombreux permet de partager les frais et la gestion du quotidien, d'avoir l'énergie suffisante pour entreprendre le projet du logement (occuper, démolir, construire). C'est une forme implicite d'assistance réciproque et d'entraide, une stratégie pour accéder aux

informations et aux mises à jour nécessaires sur le travail, sur les immeubles disponibles, sur les pratiques administratives à affronter pour accéder à la nationalité ou à la légalité.

La réunion peut donner lieu à des pratiques de logement novatrices. Certaines expériences de cohabitation en cours à Milan ont commencé en réunissant des habitants potentiels à travers le réseau internet. Sur la base de cette rencontre virtuelle, un projet a rassemblé des centaines d'inconnus ayant en commun la même idée du logement.

Les aspects novateurs de cette pratique réduisent dans certains cas l'effet d'annulation totale d'intimité engendré par la cohabitation. On vit exposé même en privé, tous les jours, à toute heure ; la solitude devient un désir et une nécessité difficile à satisfaire.

OCCUPER

L'occupation illégale est physiologique dans la ville contemporaine, surtout dans le secteur du logement. L'occupation peut être tolérée, contestée ou rejetée, mais elle se reproduit indéfiniment, revenant souvent au même lieu, ou se déplaçant simplement sur de nouveaux objectifs. C'est un phénomène typique d'auto-organisation qui frappe le patrimoine immobilier de valeur qui se trouve alors dans une impasse : il s'agit des aires abandonnées et en attente de reconversion en résidences ou en services, des immeubles publics, des langues de terres agricoles adossées aux infrastructures métropolitaines.

BOUGER

Les habitants en situation de malaise semblent se déplacer de manière incessante. Pendant les

saisons froides, les SDF se déplacent pour rejoindre les institutions bénévoles qui mettent à leur disposition des espaces couverts, ou bien vers les bouches de métro, qui restent ouvertes pendant les nuits de janvier. Les occupants illégaux des aires abandonnées bougent en emportant avec eux des morceaux de maison à démonter et remonter ; ils sont obligés de faire des déménagements continuels à cause des évacuations imminentes ou parce que le propriétaire veut reprendre possession de ses biens. Les travailleurs étrangers bougent, ils habitent des logements fournis par l'employeur comme partie du salaire, le logement et le travail sont au même endroit ; quand on change de travail, on change de logement. Les étudiants vivent dans trois ou quatre logements différents, cherchant la meilleure manière d'exploiter les ressources disponibles, en partageant la chambre, la salle de bain, en se réunissant, en composant leur propre vision du logement, fait d'un puzzle de lieux et de compagnons de vie.

Se déplacer est peut-être l'attitude qui caractérise le mieux le paysage du malaise. Dans certains cas, cette instabilité vise à l'invisibilité, on bouge pour ne pas être repéré, pour s'adapter aux conditions qui changent toujours, pour exploiter au mieux les situations inattendues qui se présentent. Cette forme de nomadisme urbain local caractérise, de façon transversale, des populations très différentes.

LES BESOINS

Autrefois, on parlait de besoins. La planification (urbanistique mais aussi économique) a souvent utilisé dans le passé une fonction de prédiction qui supposait la capacité de quantifier les problèmes : on établissait le nombre de logements à construire, on quantifiait les demandes, on transformait en

chiffres en vue d'obtenir les ressources à affecter, les problèmes à affronter.

Cette logique, qui a caractérisé une grande partie des pratiques de construction de la ville, en imaginant des villes en croissance pendant des dizaines d'années, s'est révélée fausse et infondée. Depuis la moitié des années 80, Milan a perdu presque un demi million d'habitants de manière imprévisible. La politique a délégué aux particuliers d'innombrables choix dont elle avait le monopole. Aujourd'hui, nous avons l'impression que toute tentative de repérer des besoins, de les transformer en chiffres, en prévisions d'investissements, en lieux à affecter à ces fonctions, a été abandonnée. Les erreurs grossières commises par le passé sur l'évaluation des besoins ont provoqué la disparition quasi totale de prédictions de l'évolution de la demande, surtout dans le secteur du logement.

Les besoins ont disparu, mais il reste une demande de logement importante, décomposée, inaccessible et difficile à quantifier. Sans aucune stratégie pour traiter ce malaise, la tactique de l'autonomie prévaut – avec ce que cela suppose d'imprévu, de drame et de pauvreté. D'une certaine manière, l'impossibilité de démontrer l'exactitude des prévisions quantitatives projetées dans le futur a amené les planificateurs et les urbanistes à ne plus en produire.

Il serait temps peut-être, devant la nature et la consistance des nouveaux besoins qui émergent – et il ne s'agit pas seulement de logements mais aussi de lieux de culte, d'espaces relationnels – de recommencer à produire des chiffres pour tenter de sortir de l'impasse qui a engendré pendant des années un urbanisme renonçant à « régler ses comptes ». Il serait temps de rendre une perspective à l'avenir de nos villes.



HABITER DANS UN BIDONVILLE

FABIO PARENTI, FEDERICA VERONA, CECILIA PIROVANO

(TRADUIT DE L'ITALIEN PAR GIADA SOTTOMANO)

Le terme bidonville est lié à un imaginaire polymorphe : il renvoie à une grande variété de typologies d'habitations et d'espaces. Un bidonville est généralement défini comme un endroit sans eau courante et dépourvu de toute infrastructure (réseau d'électrification, écoulement des eaux usées, ramassage des ordures), où les habitations sont le plus souvent constituées de matériaux de récupération (bidons, cartons, plastiques, tôles) et bâties sur des terrains publics ou privés.

Quelques milliers de personnes habitent dans les bidonvilles de Milan : des constructions illégales, précaires et improvisées, souvent cachées afin d'être le moins visibles possible, sans eau, électricité, gaz ni égouts. Le nombre d'habitants est extrêmement difficile à estimer, puisqu'il s'agit souvent d'immigrés en situation irrégulière et donc statistiquement « invisibles »⁽¹⁾. En outre, les bidonvilles changent souvent de place, se réorganisent très rapidement et sont de dimensions réelles difficiles à évaluer. Selon les chiffres du rapport du NAGA (*Association de bénévoles pour l'assistance médicale et pour les droits des étrangers et des populations nomades – Organisation non lucrative d'utilité sociale, Milan*), les habitants des bidonvilles de la « ville invisible », à Milan en 2004, pouvaient être entre 6 000 et 8 000.

D'après les éléments statistiques et les témoignages recueillis par l'Observatoire et par le Groupe des médecins de rue du NAGA ⁽²⁾, les bidonvilles se révèlent être le lieu où débarquent les immigrés les plus dépourvus qui, pour s'affranchir de la pauvreté de leur pays d'origine, sont prêts à supporter une période de privations et de pénurie, pendant laquelle la recherche d'un travail prime sur le fait d'habiter dans un véritable logement. Le parcours migratoire part souvent des

bidonvilles, qui, en général, représentent un pont vers l'insertion sociale et économique dans le contexte urbain : c'est un moment de la vie où les problèmes sont énormes mais accompagnés d'une perspective d'amélioration sociale. Beaucoup d'immigrés qui habitent dans les bidonvilles sont sans papiers, ce qui ralentit leur insertion dans la vie active. Contraints par les nécessités à travailler illégalement, ils se retrouvent vite dans une situation extrêmement précaire et fragile, de laquelle il est très difficile de sortir en peu de temps.

Dans le contexte urbain, les habitations sont généralement camouflées le plus possible afin d'échapper aux regards et d'éviter les intrusions extérieures. Les bidonvilles sont, en effet, des endroits très vulnérables : quand ils deviennent visibles, ils sont rapidement détruits par la police comme si la ville ne pouvait pas tolérer cette vision-là. L'invisibilité est une condition essentielle de l'existence des bidonvilles.

C'est la raison pour laquelle leurs accès passent souvent inaperçus de l'extérieur et leurs entrées sont très bien cachées. La population des bidonvilles est, elle aussi, invisible : pendant la journée, elle travaille, vit et évolue dans la ville ; la nuit, elle se réfugie dans les zones occupées, qui constituent un véritable univers parallèle participant de l'économie urbaine mais qui doit rester clandestin.

À Milan, les bidonvilles prennent la forme de petits villages de préfabriqués ou d'habitats précaires dans des bâtiments désaffectés.

Les villages de baraques - les « camps » - naissent sur des terrains abandonnés ou non cultivés, dans les espaces libres du tissu urbain. De fait, ce sont des structures communautaires organisées selon un modèle spatial de regroupement familial ou

sur la base du lieu de provenance. Dans chaque village, on désigne des personnes ayant des liens de parenté ou de connaissance, et souvent il n'est pas permis aux étrangers de s'unir à toute la communauté.

Les habitations sont généralement constituées de matériaux de récupération : bidons, cartons, plastiques, tôles, affiches publicitaires, portes, pneus ; en général il s'agit d'une seule chambre où vivent plusieurs personnes. L'intérieur est souvent aménagé avec des couvertures et des tapis en guise d'isolation, et l'ameublement n'est constitué que de lits, matelas et couvertures. Quelquefois à l'extérieur, on peut voir une véranda ou un hangar. Les structures sont précaires et par conséquent dangereuses ; les incendies provoqués par les camping-gaz utilisés l'hiver pour se réchauffer représentent un danger certain.

Le deuxième type de bidonville présent à Milan concerne l'occupation illégale des bâtiments vides où l'habitat s'adapte chaque fois aux lieux occupés : usines abandonnées, baraques, immeubles résidentiels vides. Il existe également des conteneurs vides qui sont équipés de marchandises de récupération afin de les rendre plus habitables. Ces lieux sont également insalubres et dangereux pour cause d'absence d'eau courante et d'électricité et de précarité structurelle ; les toilettes ne fonctionnent pas et des zones entières deviennent ainsi des latrines communes. Il est fréquent que les ordures ne soient pas sorties pour ne pas révéler la présence des habitants abusifs et l'occupation non autorisée de la zone ; par ailleurs, les services municipaux de ramassage des ordures ne desservent pas ces endroits. C'est pourquoi une partie des bâtiments occupés est souvent réservée à l'accumulation des poubelles, jusqu'à totale saturation.

En raison de cette précarité et de la nécessité pour les habitants de se protéger de l'extérieur, les bidonvilles deviennent généralement des communautés autogérées, où certains individus sont chargés de protéger les autres, de prendre des décisions dans l'intérêt du groupe et de servir d'intermédiaire avec l'extérieur. Ces dynamiques d'autogestion et d'autocontrôle expliquent que la criminalité à l'intérieur des bidonvilles soit très faible : un délinquant parmi les habitants pourrait, en effet, alerter la police et donc mettre en danger l'existence même de tout le groupe.

Au cours des dernières années, les bidonvilles milanais ont changé d'une façon soudaine et radicale, tant en ce qui concerne les personnes que les lieux et la façon d'y vivre. Derniers vestiges du corps urbain, les bidonvilles s'adaptent sans cesse aux mutations constantes de la ville et de sa physionomie, recherchant sans arrêt des nouveaux espaces dans les plis de la nouvelle morphologie urbaine. Les efforts de l'administration publique ne suffisent pas à éradiquer les bidonvilles ; cela relève du fait que ces endroits ont un rapport physiologique avec une ville où habiter est devenu de plus en plus problématique.

L'évolution spatiale et sociale des bidonvilles depuis les années 90 jusqu'à aujourd'hui est liée à des facteurs rattachés aux changements urbains de Milan, aux choix politiques de l'administration locale et aux récentes migrations. La reconversion des grandes zones industrielles désaffectées et la démolition des usines à l'abandon ont provoqué l'élimination des conteneurs qui, jusque-là, hébergeaient une importante population de migrants. De son côté, la municipalité poursuit depuis des années une politique de tolérance zéro, en persistant dans la pratique des évacuations préventives afin d'« améliorer » tous les lieux occupés par des SDF, même si cela n'est le plus

souvent pas justifié par une nouvelle construction. Les « améliorations » entraînent la destruction des baraques et des grabats abusifs, le renvoi des habitants et le contrôle des papiers. Pour les résidents, subir une évacuation signifie voir détruire sa propre baraque et être contraint à en refaire une autre, dans le même lieu ou à un autre endroit ; les expulsions fréquentes provoquent une forte précarité : puisqu'ils vivent constamment menacés par l'instabilité, les gens ne voient pas l'intérêt d'investir pour rendre les lieux salubres et habitables. Les transformations urbaines et les choix politiques municipaux ont déterminé une mobilité territoriale des implantations abusives que l'on peut essentiellement résumer en trois phases :

- Dans les années 90, on observait une concentration des bidonvilles dans certaines zones qui correspondaient aux grandes usines désaffectées. Il y avait en parallèle des camps de baraques, parfois aux dimensions importantes, dans les espaces urbains ou suburbains abandonnés.
- Entre la fin des années 90 et la période 2000-2001, on a assisté à un morcellement progressif des grands bidonvilles en espaces plus fragmentés, qui ne sont plus seulement localisés dans la ceinture périphérique des villes mais dans chaque endroit habitable - y compris le centre ville. La destruction de grands bâtiments n'a apparemment pas diminué le nombre de personnes sans domicile, mais leur répartition sur le territoire a changé.
- Au cours de ces dernières années, la population des bidonvilles s'est profondément modifiée. Jusqu'à l'année 2001, on pouvait distinguer plusieurs origines : Afrique du Nord, Europe de l'Est, Amérique du Sud. Puis le flux migratoire venu de l'Est s'est intensifié, de sorte que les bidonvilles sont aujourd'hui peuplés en

majorité de personnes d'origine slave provenant principalement de Roumanie.

Il s'agit souvent de familles qui quittent leur pays d'origine pour aller dans un endroit qu'ils croient meilleur. Jusqu'aux années 90, les immigrés qui habitaient dans les bidonvilles étaient surtout des hommes seuls, dans l'attente d'acquérir des conditions sociales suffisamment stables pour pouvoir réunir leur famille. Cette immigration a changé et aujourd'hui les femmes aussi bien que les jeunes décident de partir pour travailler, sans attendre que le chef de famille, émigré précédemment, atteigne la stabilité économique. Ainsi aujourd'hui dans les bidonvilles de Milan, il y a des familles entières et beaucoup d'enfants.

TEMOIGNAGES

Entre 2003 et 2006, accompagnés par des bénévoles du NAGA et par Lavinia Mihaela Costache, chargée de l'intégration des nouveaux arrivants - et qui est d'origine roumaine, nous avons visité différents bidonvilles et squats dans l'agglomération de Milan, afin d'observer et de raconter comment on y vit. La plupart n'existent plus aujourd'hui, remplacés par d'autres lieux. Pendant ce parcours d'exploration, nous avons essayé de recueillir des témoignages, en demandant aux habitants de nous raconter leur histoire. Il n'a pas été simple de rencontrer des personnes prêtes à parler de leur vie, en surmontant la méfiance et la pudeur, mais nous avons eu l'impression qu'une fois les premières difficultés dépassées, le fait de se raconter devenait dans certains cas une opportunité de communiquer sa propre dignité et de réclamer le droit d'être des citoyens à part entière bien que contraints actuellement à vivre « comme des bêtes ».

Les témoignages mentionnés ont été recueillis dans deux bidonvilles milanais différents au printemps et à l'été 2006. Nous avons privilégié l'anonymat des dépositions, comme les personnes nous l'avaient demandé, afin de ne pas aggraver leur état de souffrance et d'irrégularité (parfois face à la loi, parfois simplement liée au logement). Pour cette même raison, l'appellation et la localisation des camps ne sont pas précisés.

LE PREMIER CAMP

Le premier groupe de témoignages a été recueilli dans un camp de réfugiés situé dans un espace vert à la limite du tissu urbain. À l'intérieur vit une communauté d'environ deux cents personnes tziganes d'origine roumaine. La communauté est formée par quelques grandes familles élargies, dont les chefs se réunissent en conseil pour administrer le camp. Ce dernier est constitué d'environ cinquante baraques bâties avec des matériaux de récupération suivant le même modèle, comme nous l'ont expliqué les habitants, de trois mètres sur cinq - une dimension qu'ils considèrent suffisante pour accueillir une famille avec des enfants. Les baraques sont adjacentes et communiquent au moyen d'espaces extérieurs constitués de hangars et d'auvents. Dans le camp, il n'y a pas d'eau courante, seulement une petite arrivée d'eau dans les alentours ; il n'y a que trois WC chimiques fournis par la mairie et six latrines en maçonnerie, construites par les habitants. Il n'y a ni gaz, ni électricité ; pour faire la cuisine on utilise des réchauds, quelques fours en brique pour cuire le pain et des grilles pour la viande. La vie dans le camp est très dure, avec la menace constante d'une intervention de la police, l'angoisse de tout perdre et de ne pas savoir où

aller. D'après les témoignages recueillis, le projet d'une personne qui habite ici est de travailler le plus possible - en tant qu'ouvrier, maçon, femme de ménage - afin d'économiser assez d'argent pour pouvoir aménager dans une vraie maison.

LE SECOND CAMP

Le deuxième ensemble de témoignages a été recueilli dans un camp aménagé par la mairie, où habitent presque mille personnes tziganes, la plupart arrivant d'autres bidonvilles d'où ils ont été expulsés. Il s'agit d'un espace légal et pourtant les conditions de vie y sont épouvantables. C'est l'un des bidonvilles les plus critiqués de Milan, sans eau courante et équipé de seulement quelques WC chimiques ; l'électricité est fournie par des générateurs électriques ; les bouches d'égoûts sont très sales, ce qui favorise la prolifération des rats. Le camp est situé dans un endroit isolé : il faut marcher pendant deux kilomètres avant de trouver une arrivée d'eau, une supérette ou un arrêt de transports publics. Les gens vivent dans des caravanes équipées de vérandas et de hangars qui prolongent l'espace d'habitation et qui relient chaque unité avec l'autre : on trouve ainsi un espace privé à l'intérieur de la caravane et un espace extérieur public, à partager en commun. Le camp est un corps unique et continu : c'est le modèle d'habitation type chez les communautés gitanes, qui reflète une exigence de vie familiale et communautaire. Les personnes rencontrées ici considèrent elles-mêmes la vie dans le camp comme un moment de transition, une étape obligée du processus migratoire : la plupart ont le projet de vivre et de travailler ici pendant quelques années afin d'économiser l'argent nécessaire pour emménager dans une véritable maison.

LE PREMIER CAMP

26 Juillet 2006

F., R. et T., habitants du premier camp

V., une amie en visite

F. « Je viens de Roumanie, d'une ville à côté de Craiova. Je suis arrivée en 1998. J'ai traversé la frontière sans passer par la douane ; j'avais dix-huit ans, j'étais seule avec quatre hommes. Je n'étais même pas mariée. Je suis passée par Bratislava. J'ai fait quatre fois l'aller-retour de la Roumanie à l'Italie.

Quand je suis arrivée j'ai commencé à voler. Après quatre ou cinq mois, je me suis mariée ; mon mari allait travailler et moi aussi. Je suis restée dans les camps quatre ou cinq ans. Un jour, on commence à construire une baraque, le jour d'après on la retrouve détruite ; puis la police arrive et il faut trouver un autre endroit. C'est toujours la même histoire. Maintenant on s'est installé dans ce camp mais peut-être qu'on nous cassera aussi notre baraque ici...

Quand je suis arrivée en Italie, je suis allée chez mon oncle qui était déjà sur place depuis deux ans, avec des papiers et un logement. Il habitait Milan, à côté de la Place Lotto. Je suis restée chez lui quatre ou cinq mois, après je me suis mariée et je suis partie vivre avec mon mari, qui habitait au camp de rue Sebenico, vers le quartier Melchiorre Gioia.

Après l'expulsion, on est parti dans la rue derrière, rue De Castilla, et dans la rue Toce. Là-bas, on habitait dans des maisons mais elles étaient abandonnées et ça ressemblait à un camp.

Il y a un an, je suis retournée en Roumanie... J'ai une fille ici (j'ai accouché en Italie), dans deux mois, je l'emmène en Roumanie. Ici je n'ai pas de papiers, je suis allée en prison quatre ou cinq fois... J'ai eu une de ces vies ! »

V. « J'ai une petite fille de cinq ans. Je n'habite pas ici mais dans un autre camp avec des baraques qui ressemblent à celles-ci. Le propriétaire est roumain, on est des locataires mais il ne nous fait pas payer parce qu'on se connaît. Depuis que je suis à Milan, j'ai déménagé plusieurs fois, six ou sept, je ne m'en souviens pas. J'ai habité juste ici, un peu plus loin, à Chiaravalle, j'ai été aussi dans la rue Adda... Quand la police arrive pour évacuer, on part : qu'est-ce qu'on pourrait faire d'autre ?

Mais, je t'avoue que si je voulais, je pourrais partir du camp aujourd'hui même : mon oncle a une maison, des papiers, il est ici depuis dix ans. Je ne vais pas chez lui parce que je n'aime pas sa maison, je ne la supporte vraiment pas ! Je ne peux pas y rester, je n'aime pas vivre avec seulement deux ou trois personnes : je préfère au contraire avoir plein de monde autour, de la musique, c'est ma vie... Laisse-moi mieux t'expliquer : en Roumanie, j'habitais dans une maison, moi je sais ce que c'est une maison ! Quand je suis arrivée ici et que j'ai vu le camp, les baraques, j'ai dit : « C'est quoi, ça ? ». Plutôt mourir que de rester là ! Mais après, j'ai appris ce que c'est que la vie dans les camps - les gitans, la musique, le plaisir... Maintenant je n'aime plus la maison, je te jure ! »

R. « Je m'appelle R. et je viens de Tinzareni, à côté de Filiasi, Craiova. Je suis arrivé en Italie en 2003, en voiture. J'ai toujours vécu dans ce camp, j'y suis arrivé parce que mon frère habitait déjà ici. Un ami m'a dit : « Je sais où se trouve ton frère » et il m'a conduit ici. Maintenant il n'y a plus de problèmes pour venir de Roumanie jusqu'ici mais il y a quelques années, c'était très compliqué. Trois ou quatre mois après mon arrivée, mon frère m'a trouvé un travail : maintenant je suis maçon et électricien, le même job que j'avais en Roumanie.

J'ai fabriqué ma petite baraque moi-même. Il m'a fallu deux semaines parce que je n'avais pas l'argent pour acheter les panneaux. Ça m'a coûté environ 200 € tout compris : poutres, panneaux, clous...

Cette partie de la maison a brûlé en février de l'année dernière ; on l'a reconstruite, mais cette année elle a brûlé à nouveau en janvier. Il y en a qui arrivent à oublier l'incendie, mais moi je n'y arrive pas... Pendant l'incendie, j'ai aperçu un enfant dans la baraque et j'ai cassé la vitre [*il montre sa cicatrice*]. »

T. « Ici on n'a pas de problèmes avec la police parce qu'on crée pas de difficultés : nous ne volons pas. On est nombreux à travailler : qui est maçon, qui construit des palettes... »

R. « On est content de ça. Personnellement, je n'ai pas encore obtenu les papiers. Il y a trois ans, j'ai demandé un permis de séjour qui est périmé depuis le 23 septembre dernier parce que personne n'a voulu m'embaucher. Et puis basta ! Je travaille quand même, au noir, pour 6 € de l'heure. »

T. « On vit bien avec cet argent, avec 1000, 1200 € par mois, on est heureux. »

R. « On est ici avec la famille : ma petite fille a dix ans et elle va à l'école, elle est en CE1. Elle dit qu'elle est bien ici, elle ne veut plus rentrer en Roumanie parce qu'elle se demande où elle pourra acheter des bananes là-bas chez nous. Et plein d'autres choses... Je suis en train de penser à chercher une maison... »

T. « Mais pour l'instant il n'y a pas d'autres solutions, parce qu'elle n'a pas de papiers : avec un permis de séjour, elle pourrait louer un appartement. En Roumanie, on n'habite pas dans des baraques comme ici, on habite dans des maisons normales, comme tout le monde ici en Italie. Dans ce camp, il y a cinquante baraques - pour 150 ou 160 personnes - toutes comme

celle-ci. Après l'incendie, on a dessiné le plan des baraques et maintenant elles sont toutes pareilles : trois mètres sur cinq. »

R. « Quand j'ai dessiné la forme des baraques, après l'incendie du camp, j'ai pensé qu'il y avait beaucoup d'enfants : comment on fait-on pour vivre dans de petites chambres avec trois enfants ?

Moi je voudrais rester vivre ici en Italie, j'aime bien ici... »

T. « S'il trouve une solution pour les papiers... »

R. « Comme l'a dit mon ami, moi aussi j'ai une maison en Roumanie, mais là-bas il n'y a ni argent, ni travail, c'est pour ça que je suis venu ici. J'ai pensé qu'ici je pourrais faire quelque chose pour améliorer notre vie. J'espère réussir pour ma fille, parce que je commence à me faire vieux, j'ai quarante ans... »

T. « En Roumanie, il n'y a pas d'argent. En Roumanie, même si tu travailles, tu gagnes un salaire pourri. Tu travailles un mois pour 200 € euros, mais tu ne manges que pendant deux jours, trois ou quatre au maximum ! Ensuite, il faut voler pour nourrir ta famille.

J'ai travaillé moi aussi, mais j'ai encore plus de problèmes parce que j'ai un arrêté d'expulsion. Mon chef habite ici avec nous, avec lui je n'ai pas de problèmes, mais on a peur de sortir d'ici, à cause de la police... »

1) Voir *Abitare la città invisibile*. Rapporto sulla popolazione delle baraccopoli e delle aree dimesse milanesi 2003-2004, de l'Observatoire Naga et du Groupe médecine de rue Naga.

2) Rapporto sulla popolazione delle baraccopoli e delle aree dimesse milanesi 2000-2002, de l'Observatoire Naga et du Groupe médecine de rue Naga.

MILAN KALEIDOSCOPE

STEFANO BOERI

(TRADUIT DE L'ITALIEN PAR GIADA SOTTOMANO)

Avec ses singularités et son histoire, Milan est un exemple remarquable de la problématique urbaine à l'épreuve de la précarité. Non qu'il faille la saisir comme un modèle projectif pour les autres villes mais plutôt comme un creuset configurant localement des thématiques, des forces et des tensions largement partagées globalement. Dans cette synthèse d'une suite de recherches et d'enquêtes, Stefano Boeri pointe, par delà la spécificité milanaise, les grandes questions de l'aménagement urbain contemporain.

1• LE RYTHME DE LA VILLE

Habiter à Milan aujourd'hui est tout à la fois complexe et passionnant. D'innombrables manières d'habiter et d'expériences parcourent cette ville difficile et productive. Être attentif au présent, à l'habitat d'aujourd'hui, c'est aussi être attentif au passé et au futur, aux traditions, coutumes et espaces qui sont arrivés jusqu'à nous (faisant preuve parfois d'une belle vitalité), mais aussi aux traditions, coutumes et espaces qui, croyons-nous, pourront exister et peut-être même se renforcer dans le futur proche de Milan.

LENTEUR ET FRÉNÉSIE

Pour évoquer la façon dont on habite à Milan aujourd'hui, nous avons choisi de nous démarquer des nombreuses recherches qui, ces dernières années, ont observé, décrit et analysé le présent de Milan. Cette différence s'explique par l'existence d'un soupçon, devenu avec le temps toujours plus encombrant. Ce soupçon porte sur le fait que, dans les descriptions du Milan contemporain, prédominent presque toujours des classifications (et des critères de sélection des informations) qui tendent à masquer la vie réelle ou du moins à en fournir une version anesthésiée. Ces analyses se sont le plus souvent concentrées sur des grandes classes de phénomènes et d'indicateurs (revenu, démographie, type d'emploi...). On nous a dit que Milan est en pleine mutation, comme nombre d'autres villes dans cette partie du monde ; que la transition vers une ère post-industrielle, où les services et la production intellectuelles l'emporteront, touche à sa fin. On nous a expliqué le bouleversement graduel de la démographie, alimentée par le flux des populations migrantes et desséchée par le vieillissement de la population

indigène. On nous a décrit les nouvelles hiérarchies du pouvoir local, de plus en plus déplacées vers les relations financières ou les rapports entre politique, édition et grandes banques. On nous a raconté le flux croissant des habitants non-résidents (étudiants, travailleurs du tertiaire, *city users...*) qui tous les jours entrent et sortent des boulevards périphériques, témoin ultime et puissant d'un mouvement pendulaire ancien. Au fond, on nous a raconté une ville solide et souffrante qui peu à peu change de peau et d'âme. Ce changement se produit en retard par rapport aux processus de compétitivité internationale et de réorganisation du travail qui ont investi les villes européennes concurrentes dès le début des années 80. En retard aussi à cause des difficultés du gouvernement local à offrir des réponses adéquates aux exigences de croissance rapide de la ville, en termes d'infrastructures et de nouvelles fonctions. Et ce n'est pas un hasard si ces mêmes enquêtes analysent les grands projets actuels comme une sorte de correction « tardive » d'un parcours de croissance inévitable que Milan n'aurait pas mis en oeuvre ces dernières décennies.

Le soupçon naît que ces analyses n'ont pas toujours réussi à saisir le *rythme* profond de Milan, cette vie qui unit les espaces, les comportements réels, l'émergence des idées, des symboles, et des peurs que les habitants projettent. Ces analyses qui nous parlent d'une lente mutation de Milan, graduelle, freinée par l'immobilisme des pierres et des traditions, nous racontent peut-être seulement en partie la vérité. S'il existe en effet une image résumant le Milan actuel, c'est, en fin de compte, sa nature kaléidoscopique, vibrante et moléculaire. Milan est une ville qui vit des déplacements continuels.

Le rythme évolutif de Milan qui, vu dans sa globalité, peut paraître lent, est au contraire

frénétique si on l'observe directement, à travers le prisme des milliers d'yeux qui perçoivent ses paysages ordinaires. Physiquement frénétique. Pas un jour sans que, à des points éloignés et en des lieux différents de la ville, éclosent des greniers, qu'on habite des magasins comme des appartements et des sous-sols comme des campements, qu'on creuse des parkings et qu'on ajoute des verrières, qu'on ouvre des boutiques et des *show rooms*, qu'on monte des baraques sous les arbustes dans une zone déblayée ou entre les murs épais d'une usine à l'abandon, qu'on squatte des immeubles vides et qu'on sponsorise des jardins urbains. Pas un jour sans que des familles de migrants se regroupent, que des personnes âgées expérimentent de nouvelles cohabitations, que des jeunes couples vivent et travaillent dans le même appartement, que des chaînes commerciales envahissent les rez-de-chaussée, que des chambres et des lits soient sous-loués, que des bureaux restent vides, que des lofts et des magasins meurent et renaissent.

Ce qui se passe dans beaucoup d'autres villes européennes en ce début de siècle se passe aussi à Milan. Mais là, tout cela se passe simultanément et de manière massive, avec un développement moins sélectif : tout, et partout. Sans grandes poussées unitaires - donc visibles - et sans grandes divisions par aires homogènes - ce qui rendrait le changement immédiatement localisable. La lenteur de cette ville est en réalité le résultat d'une frénésie moléculaire. C'est peut-être justement le flux d'une multitude d'énergies rhapsodiques et individualistes qui explique ici le retard des grandes et évidentes énergies de la transformation.

GRANDES ET PETITES TRANSFORMATIONS

D'ailleurs, à l'origine des récentes intensifications des grands projets de transformation urbaine, dans une ville qui pendant des décennies en a été exclue, il ne faut pas chercher une révolution des structures profondes qui règlent le rythme de l'évolution de la ville. Il s'agit plutôt d'un phénomène conjoncturel : le processus de conversion en liquidités du capital foncier des grandes industries (comme Pirelli et Alfa Romeo), des grandes sociétés du semi-public (comme Aem) et des grandes infrastructures sociales (comme la Poste, l'Ortomercato, la société des chemins de fer). Un processus qui n'est pas encore terminé et qui continuera pendant quelques années à libérer de leur fonction originelle d'immenses aires destinées à provoquer l'intérêt des grands groupes immobiliers. Ce n'est pas un hasard si la dimension et les formes que revêtent ces grandes transformations ponctuelles - qui depuis au moins deux décennies dictent le rythme de toutes les grandes villes européennes - sont souvent perçues à Milan comme imposées, une sorte de corps étranger par rapport au développement moléculaire traditionnel et répandu des micro-transformations endogènes.

Les faits-divers de Milan relatés par les médias locaux ne doivent pas nous surprendre lorsqu'ils racontent les conflits et les résistances au quotidien de la part des communautés locales par rapport à une modernisation à retardement - modernisation qui devient souvent arrogante et insensible aux exigences de ceux qui habitent ces lieux. Cette observation semble confirmer une aversion radicale envers les grands projets unitaires de transformation de la ville.

Mis à part les grands projets, la chronique locale continue à envoyer des indices sur la puissance formidable des micro-transformations urbaines

milanaises. Comme dans un contre-chant opposé aux projets des grands développeurs internationaux, le Milan des faits-divers semble en effet poussé par des milliers de petites initiatives de réutilisation des espaces et par la démocratisation de la rente foncière.

Des milliers de propriétaires louent des boxes et des portions d'appartements ; des milliers de locataires sous-louent leurs logements et en arrivent à la location de places de lits grâce à un système de rotation. Des centaines d'architectes, de géomètres, de conseillers commerciaux, de notaires, d'administrateurs de copropriétés, instruisent des dossiers et des projets de restructuration et de réutilisation des boxes qui changent ainsi d'emploi et souvent d'utilisateurs. Il existe un mécanisme très répandu de petites rentes provenant de petits patrimoines immobiliers, qui bouleverse une économie en bonne partie souterraine ; cette économie émerge parfois lorsqu'elle s'accompagne de formes d'usure, de malaise ou de violence.

Ce système de petites rentes se répand et représente un des traits distinctifs de la société urbaine de Milan. Il continue à être le moteur de milliers de transformations de l'utilisation des espaces résidentiels et habités. C'est ce qui explique la réalisation de centaines de combles par des initiatives individuelles, qui a changé en quelques mois le profil de la ville.

2 • HABITER MILAN AUJOURD'HUI

La chronique du présent que nous avons recueillie peut se résumer en trois thèmes principaux qui correspondent aux trois domaines de l'habitat à Milan : habiter difficilement, habiter de manière temporaire, habiter ensemble.

S'ADAPTER (habiter difficilement)

Milan est aujourd'hui une ville marquée par un effort obstiné, pénible et moléculaire d'adaptation des citoyens à des conditions de logement de plus en plus difficiles et surtout instables. Partout et dans toutes les situations, la chronique de Milan nous pousse à regarder un monde d'actions, de désirs, d'efforts visant à transformer en lieux de vie et de résidence des espaces nés pour une toute autre fonction.

Le peintre en bâtiment quadragénaire contraint d'habiter dans un garage en banlieue, les familles de gitans squattant des usines désaffectées avec des jeunes immigrés nord-africains, le couple de migrants sud américain logeant dans un sous-sol de six mètres carrés en plein centre de Milan ; ce ne sont que quelques uns des acteurs d'une tension vers l'adaptation d'espaces *incongrus* à une utilisation résidentielle et qui inclut d'autres comportements moins extrêmes mais tout autant pénibles. En témoignent la transformation en résidences de magasins avec vitrines, l'utilisation par de nombreux banlieusards du bureau comme « chambre provisoire », les lits loués dans les sous-sols par les familles des personnes hospitalisées à Milan. Ce sont là d'autres indices d'un processus d'adaptation qui a peut-être son expression la plus puissante et visible (parce que légale) dans les centaines de surélévations et de combles surgis à Milan depuis 1996.

La lecture des faits-divers nous signale comment ces conditions de logement sont en partie le résultat de dynamiques socio-économiques structurelles (comme par exemple la précarité croissante dans le monde du travail, les processus de « fragilisation » des familles, l'articulation urbaine des phénomènes d'immigration) et en partie, par contre, l'effet de la concentration à Milan de certaines conditions particulières liées

à une « superstructure ». Parmi elles, citons l'absence d'une politique de logement prévoyante et globale, la pénurie et la dégradation de l'offre de résidences publiques en location, le coût croissant du foncier dans tout le périmètre communal, la diversification et le développement à Milan d'activités capables d'attirer des usagers pour des périodes limitées de l'année, donc des résidents temporaires.

Les *stratégies d'adaptation* qui existent aujourd'hui à Milan, décrites par Giovanni La Varra (Cf. *Pratiques du logement précaire*), représentent une première classification efficace d'un effort social et répandu. Celui-ci ne produit pas de grandes transformations immobilières, mais plutôt une multitude de *sursauts* du corps urbain de Milan. Des sursauts souvent invisibles, en tout cas enclins à se camoufler, car ils se situent presque toujours à la limite de la légalité. La réhabilitation d'espaces inadaptés (caves, magasins, bureaux, combles, usines désaffectées, voitures) en lieux de résidence naît, en d'autres termes, d'un « effort social » qui traverse toutes les classes sociales et qui relève surtout de l'action privée des individus. Ceux-ci agissent selon des dynamiques familiales ou de travail au sens large. C'est toute une tranche de la société urbaine milanaise qui est en train de modifier d'anciennes conventions entre les espaces et leur destination originelle. Elle le fait en s'auto-organisant et en développant une créativité surprenante hors de toute médiation politique et institutionnelle, poussée par le désespoir, les préoccupations économiques et la nécessité de réinventer les relations de cohabitation.

Milan se transforme en ville où l'acte d'habiter s'adresse désormais à un très vaste spectre d'espaces urbains, bien au-delà des logements traditionnels.

DEMEURER (habiter temporairement)

Comme jamais auparavant, Milan est devenue une ville de courts séjours et de déplacements. Des milliers d'individus et de familles y habitent pendant quelques heures, de courtes périodes, des phases cycliques ou intermittentes de leurs vies, déplaçant souvent leur domicile au sein de ce grand territoire. Mais, au vu des indices de la chronique, nous soupçonnons ce caractère temporaire d'être de moins en moins le résultat d'un choix conscient ; il devient plutôt une condition subie, qui est le résultat de l'impossibilité d'un investissement durable dans une résidence stable.

La chronique locale de Milan de ces dernières années nous parle de l'essor des chambres d'hôtes et des agences de « location rapide » pour managers, conseillers de sociétés et professionnels de la communication et du showbiz, mais aussi des personnes âgées qui accueillent de façon passagère des étudiants universitaires - qui en échange s'occupent des tâches domestiques -, de l'utilisation de vieilles voitures comme dortoirs par les SDF, du marché noir des lits à rotation pour les immigrés chinois ou sud-américains.

Au traditionnel déplacement « boulot dodo » des banlieusards (qui court le long des rails ou sur les 900 000 voitures qui chaque matin entrent en ville par les échangeurs du périphérique) s'est ajoutée, depuis quelques années, une nouvelle forme de mouvement cyclique dans le territoire, plus liée à une condition d'instabilité sociale. Une forme de rapprochement quotidien au centre urbain de la part de milliers de citoyens « sans demeure fixe ». Une armée d'individus isolés qui, malgré leur insertion dans le monde du travail précaire, se déplacent chaque matin à pied ou avec les transports publics vers le centre de Milan, après avoir passé la nuit dans un grabat sur les terrains

vagues, dans les niches des infrastructures ou dans les immeubles abandonnés qui entourent le boulevard périphérique.

Depuis toujours on assiste aux grands flux des *city users* qui, les jours fériés et certaines soirées, remplissent un centre urbain de moins en moins résidentiel et de plus en plus considéré comme une scène intermittente des rituels du temps libre (au grand dam de ceux qui continuent à considérer la place du Dôme comme le « salon » de Milan). Chaque année des milliers d'usagers y campent pour profiter de tous les services offerts par la ville. Des milliers d'étudiants universitaires non Milanais alimentent le marché noir des chambres sous-louées. Ce sont là quelques-uns des aspects caractéristiques du Milan contemporain.

Un autre exemple du phénomène de résidence temporaire est celui des familles des patients hospitalisés dans les structures sanitaires milanaïses. Ils sont dans l'impossibilité de payer des chambres d'hôtels et doivent donc s'adresser aux marchands de sommeil ou aux structures d'accueil bénévoles, voire se loger dans des lieux inadaptés et provisoires (comme, par exemple, les voitures garées dans les parkings des hôpitaux). La liste des grands événements qui attirent chaque année des vagues de populations spécialisées d'usagers et de consommateurs (semaines de la Mode, du Meuble, le Miart, les foires de secteurs...) ne suffit pas à expliquer l'instabilité endémique du logement à Milan.

La grande et irréversible impulsion vers le logement temporaire – concernant principalement celui qui se déplace à l'intérieur des limites urbaines – découle aujourd'hui de la combinaison entre précarité croissante du travail et fragilisation du cadre de la famille.

Le vrai moteur du logement temporaire, qui fait de Milan aujourd'hui un grand *campement* en perpétuelle redéfinition, n'est pas seulement

la distance géographique entre résidence et lieu de travail, mais plutôt une instabilité sociale et familiale fondamentale. Dans ce campement, le nombre d'individus qui se déplacent en cherchant à s'adapter à de nouvelles conditions de logement est comparable à celui des individus qui y entrent et en ressortent de façon cyclique.

VIVRE EN FAMILLE (habiter ensemble)

Les différentes expériences de logement constituent autant d'indices sur les tensions qui modèlent, lieu après lieu, les relations familiales dans cette grande ville.

C'est d'ailleurs la famille – sa déformation, son extension, sa caricature – qui dicte le rythme des dynamiques de logement à Milan. Pour exemple, les six mètres carrés habités à Lambrate par une famille d'immigrés regroupée depuis peu, l'employé modèle qui après le divorce tombe dans un parcours de logement erratique, la veuve âgée qui s'occupe des enfants de toute une copropriété, la mère célibataire obligée de squatter, les milliers de gardes-malades qui s'occupent d'une population vieillissante de plus en plus grande et constituée de personnes non autonomes, la naissance de projets de « cohabitation » pour des jeunes couples intéressés à partager des services et des espaces communs...

L'analyse des faits-divers du Milan contemporain fait ressortir une multitude de choix et de déplacements et dévoilent le bouillonnement des relations familiales dans une ville où une proportion croissante de jeunes, de couples et de familles d'immigration récente se superpose (souvent dans les mêmes espaces) au vieillissement de la population indigène.

Ainsi les choix de réduction ou d'une meilleure exploitation du *capital-maison* de la part des

personnes âgées restées seules se superposent aux techniques d'adaptation (et de campement) qui rendent des espaces réduits habitables par des familles élargies. Le choix de cohabiter dans des familles élargies outre le cycle usuel (voire en recomposant des familles dispersées) afin de réduire les coûts des chambres et des appartements, ainsi que les pratiques de valorisation – et donc de sous-location – des espaces non utilisés dans sa propre maison, se superposent aux stratégies de la « double résidence » (une maison pour la famille hors Milan, un petit pied-à-terre utilisé en rotation par ses membres en ville).

Autrement dit, la lecture des faits-divers rend de plus en plus illusoire l'idée d'une maison familiale stable, un lieu fixe dans lequel résider pendant de longues périodes de sa vie. Au contraire, la chronique de Milan suggère l'image d'une ville qui se transforme en un laboratoire d'expériences sur les relations familiales.

En général, la géographie du changement décrit une ville parcourue simultanément par deux courants :

Le premier, en continuité avec l'histoire récente de cette ville archipel, tend vers la spécialisation d'aires et de zones de Milan où un même modèle familial se répète jusqu'à créer un paysage social homologué. Dans ces « îles résidentielles à thème », le marché des résidences s'engourdit jusqu'à déterminer des profils d'usagers précis et bien définis : anciennes familles aisées milanaïses autour de la rue Cappuccio, professionnels émergents dans la zone Genova-Tortona ou à Bovisa, jeunes couples à l'Isola ou à Porta Romana, immigrés répartis dans des quartiers aux caractéristiques ethniques différentes (par exemple les nord-africains à Porta Venezia ou dans la zone Maciachini). Ce qui laisse à la grande « masse grise » de la classe moyenne résidentielle la

couverture morcelée des zones « stables » restantes de la ville (c'est le cas, par exemple, du tissu urbain du XIX^e siècle qui se développe entre les premier et deuxième boulevards périphériques).

Le deuxième courant est celui de la cohabitation, de la rencontre entre différentes cultures du logement, des relations familiales élargies ; il se manifeste à une échelle différente, plus circonscrite et ponctuelle. C'est peut-être la raison pour laquelle ce deuxième modèle arrive à s'enraciner dans tous les espaces et dans toutes les îles de l'archipel Milan.

Alors que les phénomènes de « mixophobie » (souvent basés sur la simple multiplication et la ségrégation spatiale d'organismes familiaux élémentaires et similaires) semblent reproduire la subdivision de la ville en grands secteurs de spécialisation résidentielle, les phénomènes de « mixophilie » sont toujours liés à des micro-expériences au sein d'immeubles, de copropriétés ou de pâtés de maisons.

Ce n'est pas un hasard si la cohabitation entre individus et groupes différents se développe et s'amplifie en tirant profit du partage des avantages et des charges, de l'échange de services et d'aides, de la gestion des services domestiques et des unités de logements, du soutien psychologique et affectif entre familles différentes qui choisissent de valoriser une condition de proximité.

La cohabitation et la vie en commun s'affirment donc non seulement en tant que multiplication du même modèle de noyau familial, qui devient un ghetto protégé et isolé, mais aussi en tant qu'extension et complexification des relations familiales basées sur la reconnaissance des différences. Des membres d'une même famille se regroupent délibérément après des années pour des raisons économiques ; des familles recueillent amis et connaissances ; des familles *de facto*, sans aucun lien de sang, arrivent à donner une stabilité

résidentielle à leurs relations affectives.

Comme si, à l'archipel-Milan, composé d'îles résidentielles distinctes et souvent hermétiques, correspondait un kaléidoscope-Milan émergeant à des endroits circonscrits, et composé de dizaines de lieux où les coutumes et les traditions familiales se mélangent et cohabitent.

Familles nucléaires, familles élargies, familles mixtes, « méta-familles ».

Au centre des processus du « vivre ensemble », il y a presque toujours ce bourdonnement intime de la vie quotidienne et ses reflets dans les espaces habités : il y a toujours un paradigme familial.

3 • LA TERRE DU MILIEU

L'écoute et la lecture de la chronique locale de Milan ont capté un autre aspect distinctif : la présence répandue de citoyens, le plus souvent bénévoles, qui assistent des individus et des familles dans des situations locatives difficiles. Les associations du bénévolat catholique, les organisations non gouvernementales, les institutions laïques d'assistance sanitaire, les centres de premier et deuxième accueil, le réseau des paroisses, celui des partis et des associations culturelles et de solidarité, les centres sociaux, ne sont que quelques exemples des formes par lesquelles une vraie « terre du milieu » remplace aujourd'hui les absences et les retards des politiques publiques sur le logement.

L'importance que revêtent les réseaux informels et auto-organisés de soutien au logement peut paraître paradoxale, dans une ville où prévalent souvent des comportements qui tendent à maximiser les avantages individuels, de groupe, de clan, de famille. Il est par contre presque impossible, du moment où l'on se « rapproche » des dynamiques effectives de la vie quotidienne

de Milan, de ne pas rencontrer – où que l'on aille – une strate de médiateurs, d'opérateurs sociaux, de volontaires qui suivent et souvent orientent les pratiques du logement, surtout les plus difficiles et les plus extrêmes. Un ensemble de pratiques de *remplacement* qui s'est récemment élargi jusqu'à produire – en plus et en parallèle des structures d'assistance et de premier accueil – des formes de soutien à une activité d'entrepreneurs auto-organisée, comme les coopératives de cohabitation ou les sociétés de gestion des crédits immobiliers collectifs. Par ailleurs, dans le domaine des politiques de logement, la frontière entre remplacement et accompagnement des politiques publiques est aujourd'hui très mince. Ce flou est également lié à l'absence persistante d'une vision globale des politiques du logement et d'une évaluation scrupuleuse des besoins de logement des différentes populations qui habitent Milan.

Cela dit, il n'y a pas de doute qu'à Milan la « terre du milieu » a remplacé (et par conséquent masqué) les carences d'une politique publique sur le logement, qu'elle a contenu les insuffisances plus graves, qu'elle a stimulé, favorisé et orienté les pratiques d'auto-organisation des familles et des groupes sociaux.

La « ville du milieu » a soulevé des problèmes et dévoilé des urgences. Elle a résolu certains cas extrêmes et ouvert des perspectives fertiles et positives.

Mais elle n'a pas pu sortir de cette vision partielle de la réalité, attentive à la particularité de chaque situation et aux problématiques individuelles de logement. On ne peut certainement pas exiger qu'elle remplace une vision globale et articulée du problème de l'habitat.

Le vrai défi pour le gouvernement public d'une ville comme Milan consisterait à acquérir une vision capable de lire la condition du logement

dans son extension phénoménologique, capable d'en distinguer et d'en valoriser les différentes spécificités internes. Ce défi ne peut avoir d'autre interlocuteur que la classe politique milanaise, ses représentants et ses institutions et il doit forcément tenir compte des scénarios possibles de l'évolution de cette ville.

4 • SE LOGER À MILAN DEMAIN

Nous proposons ici l'ébauche d'une carte d'identité pour une ville en mutation, où pour beaucoup les conditions de vie sont devenues difficiles voire extrêmes, où le nombre d'habitants de passage augmente, où des égoïsmes arrogants cohabitent avec des communautés mixtes mitoyennes, qui semblent anticiper un futur cosmopolite et ouvert.

Que deviendra cette ville dans les deux prochaines décennies ? Quelle partie du Milan d'aujourd'hui saura-t-elle développer ? Qu'est-ce qui nous attend au tournant ?

TROIS CARICATURES

Si nous essayons d'imaginer les trois « profils » décrits dans le chapitre précédent comme des caractères héréditaires et donc relativement stables d'une évolution qui devra se combiner avec d'autres variables infinies et imprévisibles, nous pouvons peut-être projeter - avec beaucoup d'ironie et d'approximation - trois scénarios caricaturaux pour le futur proche de Milan.

Tentons de résumer les traits distinctifs de chaque scénario que nous présenterons comme les résultats de l'affirmation - et du succès - de certaines ressources et prédispositions spécifiques que l'on retrouve déjà dans la ville du présent,

telle que nous l'avons analysée plus haut.

MILAN - LA SCÈNE

Un premier scénario décrit la façon dont Milan deviendra une « ville plateau ». Une métropole qui, dans la compétition globale entre les villes, mise sur son extraordinaire disponibilité à accueillir des événements à thème.

Dans un contexte de géopolitique globale, Milan pourra devenir la scène de confrontation entre les technologies développées du Nord du monde et les biens précieux produits dans le Sud du monde.

Une ville dotée d'un formidable système logistique qui, grâce à la nouvelle plateforme d'Arese, lui permettra de recevoir, de stocker et de distribuer vers les grandes infrastructures d'exposition les marchandises en provenance du trafic maritime (depuis Gênes), ferroviaire (la ligne du Simplon) et aéroportuaire.

Trois grands aéroports entoureront un territoire ponctué de réseaux pour la mobilité privée (le doublement du système des périphériques, la réalisation de la BreBeMi et du réseau préalpin), avec un système de transports publics enfin rationnel (réalisation des lignes 4 et 5 du métro, perfectionnement de la liaison ferroviaire entre les gares et du réseau des chemins de fer de Milan Nord).

Les événements importants inaugureront les grandes plateformes d'exposition de la ville. Non seulement la Foire à Rho-Pero (vraie plaque tournante de la ville-scène), mais aussi les aires du « Parc des sports » autour de San Siro, les nouvelles aires de l'ancien Ortomercato, le « Village de l'art » à la Bovisa, le « Parc des cultures » entre le Château Sforza et la Triennale, les « Grandes clairières du Parc sud ». Et en même

temps que ces plateformes, les quartiers à thèmes de l'excellence milanaise prendront vie : certains dédiés à la mode et au design, d'autres à l'édition ou à la santé.

Milan deviendra encore davantage une grande ville d'habitants temporaires. Elle sera capable d'accueillir les vagues d'utilisateurs-visiteurs en provenance du monde entier dans les centaines de clubs urbains et de villages résidentiels thématiques qui entoureront les grandes plateformes d'exposition.

Un archipel d'édifices, de quartiers et de villages spécialisés dans l'accueil temporaire, chacun d'eux dédié à la mémoire d'un bout de « passé authentique » de Milan. Un réseau de villages thématiques (« *Navigli District* », « *Brera Art Resort* », « *Ile Thème Park* », « *Bovisa R&D Village* »...) qui emploiera comme force de travail une population de banlieusards.

Outre les spécialistes de la logistique des grandes plateformes d'exposition et de la surveillance des clubs urbains, ce seront les couches de population âgée ou marginale qui y résideront de façon stable. Cette population sera attirée par les marchés illégaux qui ne manqueront pas de se développer autour des grands événements, une population qui trouvera abri et protection dans les immenses aires résidentielles abandonnées par les habitants originaires.

Milan vivra par soubresauts, pulsations sauvages et intenses entrecoupées par de brèves périodes de pause. Une ville de plateformes d'excellence et d'îles ludiques et résidentielles pour des citoyens temporaires qui seront hautement surveillées, en réseau, et parfaitement fonctionnelles. Une ville entourée par un tissu d'aires résidentielles abandonnées et dégradées. Une ville gouvernée par une élite politique liée aux grands flux du commerce global, très riche en capitaux de

passage, un nouveau nœud du système des « villes globales ».

MILAN, CLASSE MOYENNE

Grâce à la recomposition d'une nouvelle classe moyenne et urbaine, fondée sur la réforme des professions libérales, sur le développement d'un artisanat répandu et d'excellente qualité, sur la multiplication des infrastructures pour la recherche, la formation et l'innovation, Milan pourra devenir une métropole gérée de manière autonome.

Une ville du bien-être, avantageuse, homogène mais avec une très faible disponibilité à investir dans les projets publics d'intérêt commun.

La structure de la ville redécouvrira l'ancienne trame des quartiers et des faubourgs. Elle valorisera surtout les réseaux locaux de proximité, caractérisés par un principe généralisé de mélange entre les lieux de résidence et les lieux de travail.

Les quartiers de Milan, transformés en vrais arrondissements, deviendront des pépinières de vie et de production, chacun sera doté d'une certaine prédisposition fonctionnelle et d'une série de services centralisés. Une politique de l'augmentation graduelle et généralisée des prix du logement verra le jour, financée par les grandes banques et par les « autonomies fonctionnelles » présentes dans l'aire de Milan. Elle s'ajoutera à un système d'aides pour l'acquisition de maisons et d'appartements destinées aux jeunes couples ayant un contrat de travail (indépendamment de leur provenance géographique) pour aboutir finalement à l'expulsion des populations à bas revenus de la ville. Ces derniers ne résisteront que là où leur permanence deviendra une source d'occupation et de revenus pour les professionnels

de l'assistance sociale et de la solidarité.

Le succès des formes de coopération et de subvention dans la promotion des zones résidentielles autogérées (comme la cohabitation) s'accompagnera de la multiplication des centres auto promus pour la recherche et la production dans le domaine des biens de luxe à haute valeur ajoutée. Ces centres attireront des jeunes professionnels du monde entier.

La mobilité privée, articulée dans tous les moyens de transports urbains et limitée au trafic interne à la ville (puisque les déplacements vers le lieu de travail seront drastiquement réduits), l'emportera nettement sur le réseau des transports publics. Cette mobilité privée engendrera une situation d'embouteillage urbain permanent qui deviendra paradoxalement la vraie urgence dans une société urbaine extrêmement sensible et active dans les politiques de développement durable, dans la recherche d'énergies alternatives, dans la promotion de marchés solidaires, dans la reforestation et dans la requalification des paysages.

Les réseaux locaux et les liens horizontaux tiendront donc un rôle prédominant à Milan : une villegouvernée par un système de mairies qui réduira progressivement les investissements destinés aux grandes infrastructures métropolitaines centralisées et à l'entretien des espaces publics, en les remplaçant par une multitude de petites interventions de requalification locale.

Une ville très vivante mais sans pointes d'excellence y compris dans le domaine de la culture et des services urbains. Une ville où le bourdonnement moléculaire des relations familiales et professionnelles privées aura tendance à mettre en deuxième plan et peut-être même à annihiler les projets collectifs et unitaires.

MILAN, VILLE - MONDE

Suivant une vocation irréversible, Milan pourra devenir dans les prochaines années une vraie « ville-monde », capable d'accueillir dans ses quartiers l'archipel des différences ethniques, culturelles, linguistiques et religieuses, qui caractérisent le monde contemporain.

Une politique d'assistance aux flux migratoires et une série de mesures fiscales pour la récupération et l'entretien des immeubles dégradés conduiront à aménager d'authentiques quartiers à connotation ethnique, où se développeront de manière stable des styles de vie et des comportements de consommation enracinés dans les traditions des communautés d'origine.

Une « Charte de la cohabitation urbaine », grâce à laquelle les mairies acquerront une position de force dans le gouvernement de la ville, conduira à la déclinaison des principales infrastructures sociales dans le nouveau principe de la multiculturalité. Des écoles, des marchés, des agences pour l'emploi, des circonscriptions culturelles et créatives à base linguistique ou religieuse verront le jour.

Milan deviendra simplement une *ville de villes*.

Le marché du travail sera cosmopolite, en liaison étroite avec la géographie des marchés d'origine. À une ville ouverte aux différences et au côté méditerranéen des coutumes, très souvent vécues dans les espaces ouverts et dans les zones commerciales (où on notera une augmentation significative des marchés à ciel ouvert, des casbahs et des souks) s'opposera la résistance et le retranchement des couches marginales de la population indigène et résidente dans le centre et dans la banlieue. Avec la répartition entre les mairies monoculturelles des nouvelles populations (dont certaines seront composées de

résidents milanais de longue date), on assistera au retranchement dans la zone centrale de la ville des couches de population indigène les plus riches. Un authentique ghetto de luxe s'organisera autour des zones Magenta-Cordusio (à proximité du « Village de la finance ») : une enclave résidentielle isolée dans ses immeubles et jardins, protégée par des systèmes très performants de télésurveillance, dotée de structures écolières, sportives et culturelles propres auxquelles s'ajoutera un hélicoptère dans la zone de Sant'Ambrogio.

En contrepoint du cœur financier autour de la Bourse, on trouvera un grand Bazar multiculturel, né dans la zone de l'ancien Ortomercato et très vite converti en un immense centre d'assemblage, de maintenance, d'échange et de vente des marchandises produites et récoltées dans les différentes mairies. Ce sera un moteur urbain intense et moléculaire qui aura tendance à s'étendre en colonisant de nouvelles parties de la ville.

Le conflit entre ces deux systèmes - le premier ouvert sur le monde, l'autre basé sur un marché d'échanges internes fermés -, comme d'ailleurs le conflit entre les différentes populations coexistant en ville, sera cependant limité et réduit par un accord de fond sur la répartition en zones monoculturelles séparées. L'image d'un archipel d'îles autonomes et dotées d'une forte identité constituera la base d'un pacte social stable et partagé, générant ainsi une grande ville multiforme.

CONCLUSION

Une grande scène pour des événements et des populations temporaires ? Une ville de micro-milieus dynamiques et auto-organisés ? Un archipel

d'îles ethniques et religieuses différentes ? Faut-il encore ajouter que le fait d'avoir poussé à l'extrême certaines des prédispositions évolutives du Milan contemporain nous permet d'imaginer les risques potentiels qui découleraient de la suprématie de chacune d'entre elles ? Simuler le futur sert effectivement à mettre sous tension les représentations du présent : il s'agit d'une forme de réflexion critique sur son potentiel.





ÊTRE AVEC « EUX », DIFFÉRENTS DE MOI

MARYVONNE ARNAUD

Photographier la ville contemporaine m'amène depuis longtemps à être attentive à ces personnages qui "habitent" chaque jour plus nombreux des espaces improbables, indéterminés, inexistantes, vacants comme les dessous de ponts, ou de circulation comme les abords de rails, de route et les trottoirs, attentive à leurs inventions quotidiennes pour survivre, dormir, travailler, se nicher, se terrer ou se montrer selon la nécessité de l'instant.

Ils oscillent entre une sur-visibilité où ils encombre, puent, occupent l'espace public, dérangent nos bonnes consciences et une totale invisibilité qui n'influe en rien sur la vie économique et ne dérange pas l'ordre du monde. Ils agissent comme des révélateurs. Ils condensent le monde contemporain dans beaucoup de ses contradictions et de ses excès, incarnant à eux seuls les signes du désordre.

Mon appareil photographique légitime ma présence dans ces lieux difficiles et me permet de m'approcher, de regarder, de saisir des scènes ou des détails de vies fragiles, d'ajouter des points de vue, de comparer, de fabriquer de la compréhension, des interrogations, de la lisibilité. L'intrusion de mon appareil dans ces vies modifie toujours un peu le comportement des sujets photographiés et de leur environnement, mais j'essaie de jouer avec cet impact pour entrer dans la réalité que j'ai sous les yeux.

Je n'ai pas de méthode ou de préparation pour réussir une prise de vue. Avant tout, je dois trouver en moi le désir, la curiosité et le plaisir de rencontrer ces personnes en situation de précarité, le plaisir d'être avec « eux », différents de moi. Faire des photographies de ces moments toujours riches et précieux me permet ensuite de les partager avec les différents regardeurs, comme au cours

des "atelier-fragile", de prolonger mon travail par un jeu de va-et-vient entre les interrogations, les mots des philosophes ou des sociologues, et ma tentative de représenter certaines de ces idées ou de les contrarier. La manière de photographier une scène (lieu + moment) dépend de ma proximité ou de mon éloignement géographique et affectif, entre la scène proprement dite et mon lieu de vie. Je peux effectuer de nombreux allers-retours sur les lieux de précarité, réaliser des centaines de photographies et n'en conserver qu'une, m'approcher toujours plus, à la recherche de la bonne distance.

Le premier cycle de photographies de cette recherche autour des formes contemporaines de précarité en Europe a débuté avec cet homme. Les prises de vue s'étalent sur trois années avec une fréquence aléatoire. Il a été le premier de cette longue constellation d'exclus à attirer mon regard. Il vit dans la rue, enfin plus exactement il habite toute une rue, soit environ 400 mètres de long. Comme des centaines d'autres habitants de l'agglomération grenobloise, je le croise tous les jours depuis dix ans. Je passe en voiture tous les matins dans son salon, dans sa chambre à coucher, dans sa cuisine et dans sa salle de bain. Je l'observe, je m'inquiète si je ne le vois pas. Il semble hors du temps. Rien ne semble l'affecter, ni le froid, ni la chaleur (il est toujours autant vêtu), ni la fumée des pots d'échappement, ni le regard des passants. Il ne fait pas la manche, il attend, devant un feu en hiver, avec une bouteille de vin été comme hiver.

Il se déplace dans son territoire comme un chat, guettant le premier et le dernier rayon de soleil, utilisant les différents murs, rebords de fenêtres, escaliers, bancs, recoins pour dormir, cuisiner, faire la sieste, boire, prendre le soleil, semant ou disposant des objets personnels le long de son

trajet : vêtements, couvertures, nourriture qu'il installe toujours avec soin. Il a un véritable sens de la composition, comme une ménagère ordonne des souvenirs sur le buffet de sa salle à manger ou des fleurs dans un vase.

village pour maintenir l'ordre, faire rêver, donner à penser, soulager notre besoin de charité, notre mauvaise conscience, nourrir l'imaginaire des créateurs de mode, des architectes, des sociologues et des photographes !

Je le photographie régulièrement, au fil de ses changements vestimentaires, de ses attitudes, de ses postures et de sa disponibilité. Il possède un réel sens de la pause. Il occupe différemment l'espace au gré des jours et des saisons, le faisant vivre avec suffisamment de talent pour modifier mon regard sur cet espace. Il pose, fixe mon objectif ou au contraire regarde le lointain, jouant le bel indifférent, m'offrant un profil ou un autre. Il refuse certains jours que je le photographie par un simple : « Non, pas aujourd'hui ».

Je lui rapporte les photographies. Il les regarde, les plie en douze puis les enfonce tout au fond d'une poche. Son image ne semble pas le trahir, le surprendre. Il paraît en symbiose avec elle. Il dégage un ordre et une harmonie avec le lieu qu'il investit dans chacune de ses attitudes et de ses positions. Quand la ville s'agite, il semble au plus profond de ses pensées, assis face à un feu de cagettes, de palettes ou de sommiers. Organisé comme un homme des bois, un sauvage, il vit à la lisière de la ville et se nourrit de sa cueillette urbaine quotidienne, glanant en fin de marché.

Fait-il peur et pourquoi ? Sert-il de père fouettard ? J' imagine certains parents le pointant comme un contre-exemple : « si tu ne travailles pas bien à l'école... si tu n'es pas sage... je te laisse avec lui... si... si... ». Cette bonne méthode d'éducation ancestrale est peut être sans vergogne simplement recyclée par le pouvoir politique à l'usage de tous. Après tout, il incarne un personnage qui a toujours existé dans chaque ville et dans chaque

GRENOBLE AOUT 2007



GRENOBLE AVRIL 2003





GRENABLE MARS 2003



GRENABLE MARS 2003



GRENOBLE MARS 2003



GRENOBLE AOÛT 2007



GRENOBLE MAI 2003



GRENOBLE NOVEMBRE 2007



GRENoble MARS 2003



GRENoble MARS 2003

LE CADRE DE L'ENQUÊTE

Comme l'approche théorique le souligne, la précarité s'accompagne quasi systématiquement d'une régression langagière, d'une fuite de la communication avec autrui et même d'une perte de repères pour sa propre identification. Il est donc capital sur un tel sujet de donner la parole - ou ce qu'il en reste - aux principaux intéressés eux-mêmes. Un processus respectant au mieux les singularités nous est apparu plus conforme à cette éthique et plus productif d'éléments complexes de connaissance. Nous n'avons donc pas cherché à établir de comparaisons statistiques entre nos différents lieux d'observation, opération coûteuse et finalement assez peu parlante en termes d'expérience humaine. Nous avons réduit notre ambition à quatre profils de parcours dans chacune des quatre villes retenues.

Notre enquête est donc construite et structurée autour des itinéraires de vie de seize personnes depuis leur naissance jusqu'au jour de notre rencontre avec eux. Ces itinéraires de vie, ancrés ou au contraire disséminés au travers de l'Europe, ont été collectés au cours d'entretiens menés avec la plus grande qualité d'écoute possible et une attention aiguë pour les indices qui, au fil de leur vie, ont amené ces personnes à vivre en incertitude économique, affective, familiale, psychologique, professionnelle, spatiale...

L'objectif de cette approche d'habitants ayant perdu leurs assises, leurs repères et se sentant fragilisés, précaires, vulnérables pour des raisons différentes, est de permettre d'aborder quatre formes de situations territoriales :

- Un habitant n'ayant pas bougé et vivant localisé dans sa ville de naissance,
- Une personne provenant d'un autre pays et vivant aujourd'hui dans la ville d'enquête,
- Un natif du pays vivant aujourd'hui à l'étranger,

- Un autochtone ayant circulé de place en place tout en restant dans son pays d'origine.

Les 4 villes-contextes :

- Milan (enquêtes réalisées par Hanène Ben Slama)
- Munich (enquêtes réalisées par Rainer Kazig)
- Varsovie (enquêtes réalisées par Anna Wieczorek)
- Lyon et Grenoble (enquêtes réalisées par Maryvonne Arnaud et Laurent Grappe)

La technique suivie par les enquêteurs a consisté à faire exprimer et à retranscrire pour chacun son itinéraire depuis sa naissance jusqu'à aujourd'hui ainsi que la manière dont il se projette dans la suite de sa vie :

- Comment était la ville ou le village de naissance,
- Comment était structurée la famille,
- Comment était configurée la maison d'enfance,
- Les raisons du départ,
- Les différents lieux de vie, les trajets dans le territoire,
- Les différents emplois occupés,
- La forme de la (ou des) famille(s) composée(s) ensuite jusqu'à aujourd'hui,
- La dissémination actuelle de la famille dans le territoire,
- L'espace vécu aujourd'hui, description du logement...,
- L'état de santé aujourd'hui,
- Les perspectives d'avenir,
- Le lieu souhaité pour se faire enterrer...

Au fil de l'entretien, l'attention de l'enquêteur se porte sur les événements qui ont engendré une souffrance et un sentiment de précarité,

sur les transitions qui ont fragilisé l'individu, sur les ruptures qui n'ont pas été dépassées. Les enregistrements audio témoignent des modulations de la voix, du langage utilisé, des mots inventés. En parallèle aux entretiens proprement dits, chaque enquêteur a eu le souci d'obtenir, quand cela était possible, des traces et illustrations de chaque itinéraire : photo de famille, tracés cartographiques, même maladroits, déplacements, photographie de l'habitation, carte postale du lieu d'origine...

LA RESTITUTION

- Le choix du témoignage

Les rapports d'échelle de cette investigation (quatre pays à la dimension de l'Europe et seize personnes interviewées) impliquent d'une part de se garder de toute quantification et, d'autre part, de se méfier de toute agglomération généralisante de "résultats", y compris qualitatifs. Nous avons donc pris le parti de présenter une sélection d'extraits de ces seize témoignages, en respectant au plus près les expressions de chacun et en retenant les passages qui mettent le mieux en évidence moins la force émotionnelle du parcours que les moments de brisure, de rupture, ceux dans lesquels bascule parfois une destinée.

L'échantillon n'est pas composé uniquement de SDF ou de "grands précaires". Notre enquête ne se centre pas sur la grande pauvreté mais davantage sur les phénomènes de peur, d'appréhension, de montée de l'incertitude dans les mentalités. En ce sens, on pourra être surpris de constater le peu d'informations que les données classiques (sexe, âge, CSP, situation familiale) fournissent pour décrire ces situations particulières et, encore moins, pour les comprendre. Nous sommes ici devant des cas individuels, dont la complexité

exige un récit à la première personne ; ce qui ne signifie pas qu'aucun élément commun ne s'en détache, ni qu'ils n'alimentent aucune réflexion sociologique. Leur présentation en polarités organisées en est une première analyse formelle. Il importe de préciser que le nombre de seize personnes a été dicté par la répartition des localisations-types (quatre profils par ville). Mais que pour parvenir à ces seize entretiens *in fine*, les enquêteurs ont dû rencontrer bien davantage d'individus. Au sein d'une population fragile, multi-formelle et dispersée, recueillir une parole individuelle communicable, relatant une expérience suffisamment distanciée pour être racontée, a nécessité nombre de tentatives avortées, interrompues en chemin et, aussi parfois, trop pauvres en contenu.

- Traduction et langue orale

Cette dernière remarque nous amène à la seconde interrogation à laquelle nous avons eu à répondre après avoir fait le choix du témoignage comme forme de présentation : comment passer d'expressions orales diversifiées, tenues en quatre langues, à un texte écrit en français, à la fois respectueux des singularités et permettant quand même une lecture homogène ? Nous nous sommes aperçus très vite que les langues pouvaient jouer des tours à l'intensité d'expressions traduites trop littéralement ou sans la connaissance explicite de leur contexte. D'autre part, même au sein d'une langue connue et maîtrisée, la stricte retranscription intégrale d'un récit oral improvisé rendait sa lecture malaisée, sa compréhension plus heurtée que vivante et, finalement, ne respectait qu'une lettre artificielle au détriment de l'esprit du propos.

Nous avons donc pris le parti de lisser de manière identique les syntaxes des retranscriptions en français, donc après traduction pour les

entretiens en allemand, italien et polonais, mais de conserver intégralement le vocabulaire original utilisé par chaque personne. Toutes les tournures appartiennent en propre aux interviewés, la réécriture permettant simplement de passer d'une parole en processus à un texte fluide sans scorie parasite.

Nous sommes conscients du problème soulevé par ce choix : d'une part nous avons sélectionné des personnes capables de prendre la parole et, souvent, de manière remarquable, parmi une population fortement marquée par la perte de ses moyens d'expression et, d'autre part, nous retouchons leurs discours pour les rendre plus conformes à la grammaire et plus confortables pour la lecture des nantis. Cette double objection est parfaitement recevable et il serait absurde de vouloir la contrecarrer de front en la minimisant.

Pour tenter d'y répondre malgré tout, il faut voir plus large que cette seule investigation et, surtout, bien mesurer les avantages auxquels cette technique donne accès. D'abord, en engageant un processus de recueil de paroles, on ne saurait attendre de lui ce qu'il n'est pas en mesure de donner : précisément les non-dits, les éléments de corporéité et les facteurs externes. En complément, d'autres techniques d'investigation doivent être mises en place, comme en témoignent nos approches diversifiées. Ensuite, pourquoi faudrait-il enfermer les précaires dans un mutisme déjà trop partagé ? Sous prétexte que certains d'entre eux ont encore (ou ont retrouvé) un certain usage de la parole, au nom de quelle authenticité faudrait-il les faire taire ? Ne peut-on au contraire entendre à travers leurs mots les multiples voix muettes qui se découvrent, au moins partiellement, dans les récits recueillis ? Plus encore, ce coup de pouce à la dignité de leur langage ne peut-il pas être le signe de notre

reconnaissance de la dignité de leur personne ? Bien sûr, notre échantillon n'est, et ne se veut en aucune manière, représentatif. Chaque entretien ne raconte que son auteur. Mais dans le puzzle des expériences, des parcours et des images évoquées, se livre la part universelle, le fonds commun qui questionne chacun, par-delà toute histoire égoïste et toute singularité, en deçà de toute statistique et de toute généralisation.

- Quatre polarités

Nous avons finalement retenu douze extraits dans cette présentation pour éviter les situations trop proches et les répétitions, que nous avons regroupés selon quatre polarités :

- L'économie, lorsque ce sont les mauvaises affaires ou les difficultés du métier qui sont en cause

- L'émigration, avec trois cas très différents d'échanges internationaux

- Les pesanteurs de la vie, pour aborder les problèmes relationnels et de santé

- Précarité, modes d'emploi, deux témoignages de la vie quotidienne en France, aujourd'hui.

Le nombre de personnes rencontrées, en soi et par pays, interdit bien entendu toute comparaison internationale valide. Mais à l'échelle de nos entretiens, si chaque pays connote les récits de son contexte propre et de son histoire, le fond des problèmes abordés, la déroute psychologique et les modalités d'inscription sociale constituent un ensemble largement partagé dans les quatre pays en présence.

TÉMOIGNAGES D'EUROPE

1 – FAUX-PAS ÉCONOMIQUES

Cette première rubrique regroupe trois témoignages liés à la vie économique, marqués par l'entraînement négatif dû à de mauvaises affaires ou à une difficulté d'insertion dans le monde du travail. Il y a souvent un événement déclencheur ou accélérateur du processus de précarisation. À ce moment précis de la rupture, deux conditions manquent pour tenter d'éviter la spirale de la chute : la conscience exacte de la portée du problème et un système d'aide à la fois de proximité et d'urgence.

Caractéristique de ces parcours, et cela est vrai également pour ceux des autres rubriques, il est exceptionnel qu'un facteur de précarisation reste longtemps isolé : un problème économique sera accompagné d'un problème de santé, un trouble relationnel par des soucis de logement, une maladie par la perte de la volonté de lutter... La personne est un tout, c'est l'ensemble de la chaîne qui la compose qui réagit, même lorsqu'un seul domaine est au départ concerné.

1er témoignage : L'ERRANCE

Karl

H, allemand. 42 ans. Vit seul. Vendeur du journal de rue de Munich. Très endetté. (All 03)

« Je suis né à Hambourg où mon père était commerçant, donc bourgeois. J'ai passé un examen de transporteur et je me suis mis à mon propre compte relativement tôt. Pendant 10 ans, j'ai eu des commandes extraordinaires et j'ai gagné beaucoup d'argent.

Après l'ouverture de la frontière avec la RDA, il y a eu beaucoup à transporter. J'ai donc acheté le parc de camions d'un collègue qui était insolvable et un an après, j'étais à genoux. Comme j'étais personnellement responsable, mon existence a été ruinée. La catastrophe était prévisible mais les

mensualités, les crédits, les remboursements..., je ne pouvais plus les payer. Et c'est un enchaînement : l'huissier était pratiquement toujours chez moi et à cause de ça mon existence a été ruinée. C'était la grosse rupture. Je suis pratiquement devenu SDF. J'ai toujours continué à faire des petits boulots, mais mon niveau de vie, je ne pouvais plus le payer. C'est dur quand on n'a plus de voiture, plus d'appartement, c'est horrible. Et puis il y avait aussi l'alcool, les drogues, tout, c'était horrible cette descente. Je suis vraiment descendu vers l'enfer. Parce qu'il n'y avait personne pour m'aider. J'avais à l'époque environ un demi-million de marks de dettes et environ vingt, trente créanciers. Chaque fois que j'ouvrais une lettre, c'était vraiment horrible. Parce que j'étais un petit entrepreneur, pas une société. Je venais du monde des petits commerçants de Hambourg où on pense qu'une bonne réputation, ça peut servir. Mais d'un coup tout était tâché, les rapports avec la famille compromis. On n'est plus qu'un boulet à traîner... C'était vraiment dur. Après tout ça, je suis venu à Munich.

.../...

Même si tu donnes une impression de confiance à son employeur, c'est toujours désagréable quand ton salaire est saisi. S'il s'agit d'une seule saisie, ça va, tu peux l'expliquer. Mais quand il y a vingt saisies qui se succèdent, c'est très mauvais. Je n'avais plus de compte bancaire et comme ça je descendais toujours plus bas. Après je n'ai plus eu de travail à Munich, je n'ai plus pu payer mon appartement. C'est à Munich que je suis vraiment devenu SDF.

Avec la faillite, ma vie privée s'est aussi effondrée. Ma mère est décédée. C'était toujours elle qui me soutenait. Elle m'avait toujours rattrapé et elle n'était plus là. Entre hommes c'est toujours un peu plus froid, ça se passe différemment. Mon père a dit : c'est à toi de voir comment tu vas arranger

tout ça. En clair, il n'était pas le responsable.

.../...

Je suis allé à Berlin, mais j'avais peu d'énergie. Quand tu fumes beaucoup et que tu bois beaucoup, chaque pas est difficile. Tu n'es plus en forme, la recherche du boulot est compliquée. Je suis allé au bureau d'assistance publique. On te donne une place dans un foyer où on se sent terriblement mal. À Berlin Marzahn, c'est horrible là-bas...

J'ai commencé à connaître des gens, dans l'ex-Berlin Est, qui avaient un journal de rue qui s'appelait *MOB*. Là-bas, j'ai commencé à vendre des journaux de rue. C'étaient mes premiers pas... À ce moment-là, j'étais vraiment dans le milieu des SDF.

J'ai aussi vendu des bijoux à Wilmersdorf, des bijoux fantaisie (*il rit*). Ça a un peu marché... J'ai connu alors des gens mieux. Ça a été une petite lueur d'espoir quand ils se sont dit : OK, il sait aussi faire d'autres choses. Mais je savais que c'était rien, un billet de cent marks par jour. Je connaissais le montant de mes dettes.

Je descendais de plus en plus bas et je ne pouvais m'accrocher à rien... Un jour, je me suis cassé avec quelques marks, j'ai quitté Berlin. Et je suis retourné en Allemagne du Nord. Pendant des années, je n'ai pas vraiment eu de domicile. J'ai aussi habité à Düsseldorf et puis je me réveillais à Karlsruhe et le lendemain je ne sais pas où. C'était comme ça.

Après je suis allé en Autriche. J'ai vécu des années à Vienne où je me suis caché. J'ai rencontré une femme chez qui j'ai habité. Elle m'a pratiquement invité et j'ai travaillé là-bas comme concierge. Je me suis occupé du bricolage. Je gagnais très peu d'argent, mais j'étais nourri et logé. J'ai habité là-bas plusieurs années. Et un beau jour, ça a été clair que je ne pouvais pas surmonter mon passé comme ça, mes problèmes d'argent.

Hamburg 0 - 29
↓
Berlin → münchen
↓
münchen
↓
Bonn
↓
Wien
↓
münchen

J'étais chez *BISS* à Munich depuis quelque temps. Quand les sœurs qui s'occupaient du centre d'hébergement ont réalisé que je restais et que c'était sérieux, elles m'ont dit que je devrais commencer à travailler chez *BISS* pour de bon. Elles m'ont épaulé pour mes dettes. *BISS* m'a aidé, et la sœur Ortrud. *BISS* a négocié avec mes débiteurs. Je suis allé voir le service pour personnes surendettées et là-bas on m'a vraiment aidé. Après des années, j'ai vu une lumière à l'horizon... Ils ont fait un compromis avec les créanciers qui ont tous accepté sauf une banque. Et ils les ont payés assez vite. Le dernier créancier a été liquidé récemment. Là, en janvier...

J'ai maintenant un poste fixe avec quelques autres, je gagne mon argent. Ça a un avantage : la municipalité de Munich nous verse une allocation pour le logement. Comme ça, Munich est abordable. Je n'ai pas de famille et pas d'enfants. Pour moi tout seul ça suffit. Je n'ai pas très envie

de me mesurer aux autres. Je n'ai pas besoin de dire : regardez, je suis le plus grand, regardez ma voiture ou je ne sais pas quoi d'autre... Le feu ne brûle plus en moi comme avant (*il rit*).

Comme ancien entrepreneur, bien que je n'étais pas un grand entrepreneur, j'avais une petite entreprise, j'avais dans mon boulot le sentiment de ma propre valeur. Ce qui me manque un peu – comment l'exprimer ? – c'est cette supériorité intérieure. Aujourd'hui on est vraiment un trou du cul si on vend un journal dans la rue. Les gens pensent : quel idiot celui-là ! Ça arrive très souvent...

J'habitais dans un foyer pour hommes. La première copine que j'ai eue ici à Munich m'a relativement vite donné sa clé et j'ai pu habiter chez elle. C'était super. Mais j'ai également senti qu'elle ne l'acceptait pas vraiment. C'était difficile pour elle de dire en public : qu'est-ce qu'il fait ton copain ? Euh... il est vendeur de journaux de rue. Elle s'imaginait autre chose. Et c'est OK.

.../...

Il y a un temps, j'ai voulu me suicider... J'ai toujours rêvé que je sautais d'une falaise en Ecosse ou quelque part ailleurs... Je voulais brûler ma carte d'identité avant pour que personne ne l'apprenne. J'ai eu ça dans la tête pendant des années. J'ai même fait le voyage ; je suis allé en Belgique, Angleterre, Écosse, Irlande mais j'ai toujours repoussé le saut. Je suis passé en Hollande, puis j'ai retraversé la frontière allemande. Finalement sur une île de la mer du Nord, j'ai bu une bouteille de whisky d'Écosse. J'ai bouffé tous les somnifères que j'avais. Mais ça n'a pas fonctionné. J'ai eu une attaque circulatoire, j'ai perdu conscience dans la rue et personne ne s'en est soucié. J'ai eu une amnésie et ça a continué je ne sais pas trop comment...

Après, est venu le moment où ça allait mieux. Alors ce rêve a été fini. »

2ème témoignage : LA PENTE DESCENDANTE Birgit

F, allemande. 58 ans. Divorcée, un enfant. Chômeuse. Très limitée économiquement. Vit à Munich chez sa fille. (All 01)

« Je pensais que je ne pourrais jamais avoir d'enfant et ma fille s'est annoncée. Cela a été un grand choc pour moi car mon médecin m'avait dit que je n'aurais jamais d'enfant. J'avais dix-neuf ans, je ne prenais pas la pilule et voilà. Tout d'un coup, un petit être vivant arrive, s'annonce... Je voulais avorter, mais mon mari m'a demandé que je ne le fasse pas ; c'est vraiment une épreuve que tu ne peux pas surmonter, ça te déprime à fond... J'ai donc eu la petite et j'étais super contente.

.../...

Plus tard, j'ai vécu une suite d'événements malheureux qui m'ont rendue malade pendant plus d'un an. C'était du harcèlement moral... En fait cela s'appelle le *bossing*, le harcèlement moral de la part du chef. C'était notre chef qui nous traitait mal. Tout le monde en prenait pour son compte et c'était justement une phase où je ne me sentais pas bien dans ma vie privée... Ce genre de choses vous achève complètement. J'ai fait une dépression nerveuse et je ne suis plus allée au travail. J'y suis retournée une fois après les heures d'ouverture, j'ai rangé mon bureau et c'était fini...

Mon mari m'avait toujours dit : « N'exagère pas. Fais-toi prescrire quelques médicaments et tout ira mieux... » Mais les médicaments ne font pas tout. Je suis allée m'inscrire à l'ANPE comme chômeuse en tant que profession libérale et ensuite j'ai essayé de me mettre à mon compte mais c'était encore trop tôt à l'époque. Je n'avais pas assez d'énergie pour m'imposer sur tous les

plans comme il aurait fallu que je le fasse.

Je voulais avoir un bureau chez moi. J'avais peur de louer un bureau à Munich vu les prix des loyers... D'abord, il fallait pouvoir payer le loyer et je voulais aussi tester si ce bureau était rentable. Je n'avais même pas la force de faire le démarchage des clients dont j'aurais eu besoin. Et tout a foiré en même temps que mon couple...

Par la suite, j'ai connu quelqu'un sur Internet avec qui je suis partie pour Bochum et j'ai enfin ouvert un kiosque qui s'est avéré non rentable. Le kiosque n'était pas rentable, mon nouveau couple battait de l'aile... Mon copain était paresseux comme tout et de plus assez inerte. Il vivait par procuration. Même à la Saint-Sylvestre il m'a proposé de nous mettre au lit et de regarder la télévision ! J'étais complètement choquée... Je n'en revenais pas que quelqu'un puisse me faire ce genre de propositions !

J'ai dû habiter chez ma fille. C'était d'ailleurs l'idée de mon gendre qui m'a invitée, ce n'était pas l'idée de ma fille. Elle n'aurait pas osé demander à son mari, car au début de leur relation, nous avions eu des problèmes lui et moi. Mais l'idée venait de lui. Et j'ai fait plein de petits boulots... »

3ème témoignage : ENTRE DÉSIR ET AUSTÉRITÉ

Eric

H, français. 44 ans. En échec scolaire à l'adolescence après des débuts très brillants. Passionné de musique. Animateur enfants (sans poste). Au chômage. Sans enfant. Vit seul à Lyon. (Fr 02)

« Pour moi-même, il faut que je fasse un travail qui m'éclate, il faut que le travail soit une source de plaisir. Aujourd'hui, même la musique me passionne moins. À 44 ans, c'est pas comme à 18 ! Avec en plus mes soucis de santé... Mais j'aime beaucoup ce que je fais avec les enfants. J'aime bien travailler dans ce que je fais, j'ai du plaisir, du stress mais aussi du plaisir. C'est une source de valorisation.

J'aime réaliser quelque chose de A à Z. Je suis peut-être trop orgueilleux, mais c'est ça que je

geb. in Offenbach
Schule in Ffm
Handelschule
Banklehre
Heim
1 Jahr Bank Bln
1 Jahr Büromöbel Bln
1 Jahr Elektro-Einzelhandel Bln
3 Jahre Babywaren + Tagesmutter
4 Jahre Babywaren + Tagesmutter
12 Jahre Bäcker Koblentz
1 Jahr Penny Koblentz
1 Jahr Bank Koblentz
3 Jahre Tankstelle m. Waschanlage in Hettich
gleichzeitig Waschanlage in Hettich
1 Jahr Zeitungsverkäufer bei B&W-Bank
1 Jahr B&W-Bank
9 Jahre B&W Konzernbuchhaltung und Rechnungsprüfung
1 Jahr krank
1 Jahr selbst. Büroservice + Trennung
3 Jahre Kiosk in Bochum + neuer Partner
2 Jahre Zeitarbeit in Hettich m. diversen Aufgaben
3 Jahre Arbeitslos, zwischendurch kleinen Aufträge

veux faire. J'ai pas envie d'aller décharger des camions. Attention, il faut bien des gens pour faire ce genre de métier. Mais moi, je préfère crever de faim. Alors que les gens qui font ça ont autant de valeur que moi qui fais de la musique...

.../...

À 44 ans, en principe, les gens commencent à grisonner, ils ont une maison, une femme, un chien... moi, j'ai rien de tout ça. Ma vie amoureuse, en ce moment, c'est le désert. Avec les meufs, ça passe pas très bien de dire qu'on est au chômage... Vaut mieux être en formation. Alors le RMI... c'est la galère. J'ai des amis mais pas de liaison. Ma santé n'est pas encore bien stabilisée. C'est une difficulté supplémentaire. En fait, je suis dans une impasse ; je n'ai aucune véritable compétence professionnelle.

.../...

Depuis un an ½, je suis aux Assedic, 25 € par jour. Et j'ai très peu de choses. Je vis chichement mais relativement confortablement. Je ne suis pas à la rue, mais j'ai une vie assez austère quant à la consommation. Quelque part je l'ai choisie ; j'ai qu'à aller décharger des camions pour 5 € de l'heure aux halles de Lyon... Mais j'estime que j'ai d'autres compétences, j'ai pas le physique et j'ai pas envie de faire n'importe quoi pour gagner une somme minimum.

Je ne devrais pas dire ça, mais c'est malsain d'avoir de l'argent qui tombe sans activité professionnelle. Il en faut une. Elle structure, elle permet d'évoluer. Avant je ne comprenais pas la détresse des ouvriers menacés de licenciement. Après un an ½ de chômage, je la comprends mieux. Quand tu travailles pas, l'oisiveté c'est la porte ouverte à tous les vices...

J'ai travaillé un peu en octobre, ça m'a cassé ma routine de chômeur. Il y a des moments où je ne sais plus quoi faire. Normalement la recherche d'emploi c'est comme un boulot, mais dans

ma branche, l'intervention artistique avec la musique plus que d'être vraiment musicien, il y a un laisser-aller avec le chômage qui fait que tu t'isoles et tu n'as pas forcément des projets avec d'autres partenaires. Quand tu es isolé, c'est difficile de faire quelque chose. Quand tu as des partenaires, tu te lèves le matin, t'es pas tout seul, t'as des comptes à rendre, t'as un boulot à assurer, et tu revis en fait. L'activité professionnelle est très importante. Quand j'étais plus jeune, je tirais partie des Assedic, je bossais pas, je vivais mieux l'inactivité professionnelle. Maintenant j'ai plus de mal à être oisif professionnellement. Aussi parce que la vie a beaucoup augmenté.

.../...

Je vis dans une seule pièce avec un coin salle de bain et un coin cuisine. Le moment où j'enclenche la journée c'est pas le petit déjeuner, c'est le moment de la toilette ; j'alterne un jour sur deux la petite et la grande toilette (brossage des dents, rasage, douche...), c'est un moment que j'aime beaucoup.

J'ai malheureusement une tendance à l'alcool qui peut devenir gênante. C'est vrai que ça compense le fait que je me suis arrêté de fumer, de fumer n'importe quoi. J'ai encore des patchs. Je vais au bar à côté voir d'autres chômeurs pour sortir de l'isolement. J'ai du mal avec la solitude. Quand je tourne en rond chez moi, la solution c'est d'aller au bar voir d'autres gens qui tournent aussi en rond. Sans objectif précis, c'est difficile de travailler seul... »

TÉMOIGNAGES D'EUROPE

2 – ÉMIGRATIONS

Les trois personnes de cette rubrique illustrent des parcours types de l'émigration : la montée du Sud au Nord, l'exil à la fois politique et économique de l'Est à l'Ouest, la séduction occidentale et le poids de la culture nationale.

Ce n'est pas tant la précarité comme modalité sociale qui les caractérise que la liaison entre mobilité internationale et fragilité d'intégration. Partir, dans leurs cas, c'est renoncer à leur culture d'origine, accepter d'être cantonné dans une sous-catégorie, reporter au mieux sur ses enfants l'espoir d'un changement de nationalité véritable, bref, être un "individu de transition".

4ème témoignage : DU SUD AU NORD, S'EN SORTIR

Ltaief

H, tunisien. 42 ans. Séparé sans enfant. Magasinier. Vit seul. Précarité économique et affective. Depuis 20 ans à Milan. Gravement accidenté en 2004. (It 02)

« Une première fois, vers 20 ans, je suis parti en Syrie. Pour mon père, partir à l'étranger, ça voulait dire s'en sortir seul. Il ne m'a même pas donné un centime. Alors je me suis toujours arrangé seul. Quand j'ai eu fini l'argent du départ, je ne pouvais plus continuer... Un ami m'a pratiquement confisqué mon passeport pour m'empêcher de rentrer en Tunisie. Je me suis disputé avec lui parce que je n'en pouvais plus, je ne pouvais plus ni avancer, ni retourner en arrière. Le choix était très, très, très dur...

J'ai rencontré une jeune fille - aujourd'hui j'ai envie de la revoir - je la connaissais à peine et elle m'a donné un *traveller chèque*. À l'époque il était possible de changer ce chèque en banque. Elle m'a prêté cet argent pour que je puisse

rentrer en Tunisie. Je me suis disputé avec mon ami pour qu'il me rende mon passeport et au lieu de retourner en Tunisie, avec le chèque que m'a donné la jeune fille, je suis parti par la Turquie, la Bulgarie, la Yougoslavie jusqu'en Italie.

.../...

En Syrie, j'étais parti avec un groupe d'amis. Nous étions six et l'idée était de s'entraider mutuellement ; mais une fois sur place chacun a suivi un chemin différent, chacun cachait son argent. Entre dire et faire il y a une grande différence. Les autres cachaient leur argent et mangeaient séparément. J'avais quand même gardé un ami ; il recevait de l'argent de la part de ses parents dans une boîte de tomates. À l'époque c'était le franc français et à la poste ils ont découvert deux fois qu'il y avait de l'argent dedans : nous sommes restés pratiquement deux mois sans un sou. À la fin, nous nous partageons une banane en deux. Nous étions très solidaires. C'est de cette manière que nous avons continué et que j'ai pensé passer en Italie.

En Yougoslavie, ils ont confisqué mon passeport. Il n'y avait même pas de consulat à cet endroit. À la fin j'ai réussi à prendre un train et je suis arrivé en Italie. Et le plus beau c'est que j'ai trouvé tout de suite un travail en tant que mécanicien dans un garage ! Le patron parlait le français, ce qui m'a facilité les choses. J'ai dormi à la gare, au milieu des wagons, pendant 7 ou 8 mois. Les autres dormaient à l'église. Moi, avec mes outils de mécanicien, j'ouvrais les wagons pour trouver une couchette et je prenais des couvertures. J'étais chanceux ! Je m'enfermais à clé dans le wagon pour dormir et le matin, j'allais au travail. Je me souviens qu'à cette époque, je gagnais 800 ou 900 000 liras, j'avais l'impression de devenir milliardaire, je te le jure. C'était étrange. J'avais à peine gagné deux salaires que je pensais repartir chez moi (*rires*) et le plus beau c'est que personne

ne savait à cette époque que j'étais en Italie : mes parents m'envoyaient des lettres en Syrie que je ne recevais pas. Au bout de deux mois, j'étais tellement fier de mon salaire que je suis rentré en Tunisie. J'y suis resté deux mois ; ma vie était comme une aventure étrange. Mais je suis revenu en Italie.

.../...

La mort peut arriver à tout moment, même maintenant... Je n'ai pas peur de la mort, mais je n'y pense pas. Je me sens un oiseau du monde, je suis libre, je ne veux même pas m'attacher à une femme après l'expérience du bébé que j'ai eue. J'ai eu un enfant avec une fiancée italienne, mais elle est partie en Suisse avec notre bébé... ».

5ème témoignage : L'HORIZON AMER

Jan

H, tchèque. 57 ans. Divorcé, deux enfants. Très endetté. Vit en Allemagne depuis 1973. (All 02)

« Je suis né en Tchécoslovaquie et je me disais, ici, tu n'as pas d'avenir, rien de bon ne t'attend. Tu dois partir. Comme je jouais au basket-ball, j'ai eu l'opportunité de partir aux Jeux Olympiques de Munich en 1972 par le biais de l'agence de voyages Sport-Tourist. Enfin, plus exactement à Ebersberg. Là-bas, on nous a répartis dans des appartements et des maisons privées. Il y avait cinq bus en tout, je crois.

Prendre la décision, c'était l'horreur : être un homme sans expérience, mais qui pense à l'avenir et se demander comment on va faire pour quitter l'Est, pour quitter le bus, si ça vaut vraiment le coup ? Et se demander aussi s'il faut rester en Allemagne ou quitter carrément l'Europe ? Pour moi franchement, ça n'a pas été facile...

Je voulais construire ma vie au plus vite et réussir, surtout financièrement, pour vivre comme les autres. J'ai décidé de partir loin. Du côté de mon père, ils vivent tous au Canada, à Vancouver. J'ai donc décidé de partir à Vancouver ou peu importe où, mais au Canada.

J'ai raconté ce projet au cousin de ma mère qui habitait à Ebermannstadt. Il m'a demandé ce que je comptais faire une fois là-bas, comment je m'imaginais ça... Et il m'a dit que ça ne m'apporterait rien de bon. Il m'a demandé si je voulais être bûcheron... En gros, il m'a foutu la frousse. Il m'a dit : « Tu n'as que des parents éloignés là-bas, juste un cousin du côté de ton père. C'est n'importe quoi ce que tu fais. Reste ici. En Allemagne, tu as beaucoup plus de famille ». Le vol était déjà prévu pour novembre – mais en fait, j'ai finalement décidé de rester en Allemagne. Et cette décision, que je regrette encore, était la mauvaise. C'était certainement mon destin. Cette décision a probablement détruit toute ma vie.

Et justement les gens de la branche dans laquelle je m'étais imaginé travailler, où j'avais appris mon métier, m'ont dit que je ne possédais pas la nationalité allemande et que je ne pouvais pas travailler ici ! J'ai quand même trouvé un boulot chez Zettler et j'y suis resté jusqu'en 1975. Et puis j'en ai eu vraiment ras-le-bol de travailler. Ce n'était pas par fainéantise, non, non, pas du tout. Comprenez-moi bien. Je voulais être un homme libre et je voulais aussi que mon travail soit reconnu et récompensé. J'ai alors commencé à travailler pour mon compte en tant que vendeur de billets de loterie dans la ville de Munich.

.../...

En 1982 ça a été le summum : j'ai reçu un courrier du centre des impôts qui disait... bon, ce n'était pas dit comme ça, mais en gros, que j'étais un criminel car je n'avais pas payé le montant correct de mes impôts. Mais ce n'était pas vrai,

c'était une erreur, un mensonge. J'avais tout bien payé. Je n'ai jamais cherché à frauder de toute ma vie. À l'époque, il y avait 11 % de TVA. Et en fait, on recevait 7% et l'entreprise en gardait 4 %. Ou l'inverse, je sais plus, il faudrait que je regarde dans mes papiers, enfin... bref. Et ils ne le savaient pas ! Apparemment, je ne les avais pas déclarés et il fallait les rendre. Je leur devais 32 000 marks. J'étais complètement KO.

Mon mariage est très vite parti en fumée. Mon fils est né le 19 mars de cette même année et il est mort deux jours plus tard. J'avais toujours voulu avoir un fils ; c'est normal, les papas veulent des garçons... Ma femme est de nouveau tombée enceinte peu de temps après la mort de mon fils mort-né. Notre premier enfant, encore vivant aujourd'hui, est né en 1983, une fille. À peine était-elle née que les disputes ont commencé dans la famille. Essentiellement pour des questions d'argent.

- 1) Geburtsort - Reichenberg (LIBEREC) 3 Jahre
- 2) Prag - Hauptschule (1-9)
- 3) 1968
- 4) 1970-72
- 5) Olympiade München
- 6) Reichenheim 1973 Nov.
- 7) München 1974 Feb.
- 8) Heirat 1977
- 9) 1989 19 März Geburt des Sohnes i. gleichzeit. Tod
- 10) 1983 Virginia
- 11) 1986 Patricia
- 12) 1990 Nov.
- 13) 1991 Jan.
- 14) 2004 Juli



Depuis 2002 je vends le journal *BISS* dans la rue. À l'époque, j'avais plein de dettes, quasiment 11 000 €. J'ai pu en rembourser 5 000 assez vite. J'ai même réussi à ce qu'il ne reste plus que 4 500 puis 3 800 € mais je n'arrive pas à rembourser le reste. Simplement parce que la vie est très chère et que je gagne peu, je n'ai rien à cacher, je gagne 883 € nets par mois et je ne reçois que très peu de pourboires.

Et puis du côté de ma fille aînée plus rien, du côté de la plus jeune non plus. Elles ont coupé le contact. Pour elles, Papa est quasiment un clochard, avec son journal *BISS*. Je ne vois plus mes enfants depuis trois ans, du moins la plus jeune. Je ne sais même pas ce qu'elle fait. Ma fille aînée vient me rendre visite deux fois par semestre, surtout en octobre pour me faire signer ses papiers certifiant que je ne gagne rien pour qu'elle puisse toucher son *BAFÖG* ... ».

Bundesausbildungsförderungsgesetz est un prêt étudiant accordé par l'État allemand aux étudiants en difficulté sur des critères sociaux.

6ème témoignage : ALLER-RETOUR EST/
OUEST : UNE PRÉCARITÉ D'ÉTAT

Hubert

H, polonais. 27 ans. Vit à Varsovie avec trois co-locataires. Vient de rentrer d'un séjour à Manchester où il était barman pour poursuivre des études de droit. Ne possède aucune photo de Manchester car il dit « j'y étais pour gagner de l'argent pas pour visiter ! ». (Pol 01)

« J'avais des petits boulots ici en Pologne, mais j'ai décidé de tenter ma chance à l'étranger. Je me rendais compte qu'ici sur place, je ne pouvais pas vivre avec l'argent proposé. Et puis je n'avais aucune obligation, pas de famille, j'ai donc décidé de partir. On m'a dit qu'à l'hôtel Sheraton de Varsovie, il y avait des entretiens, qu'on cherchait des polonais pour travailler à l'étranger. Des managers de Manchester sont venus chercher des gens pour travailler dans une grande chaîne de restos, de cafés, dans les gares et les aéroports de Manchester. Mon entretien s'est déroulé fin février et j'ai été qualifié ; le seul critère, c'était de pouvoir communiquer en anglais, personne ne m'a demandé mon diplôme de l'université (*rire*). Mon plan, c'était de partir de toute façon, de chercher du travail sur place, comme beaucoup de Polonais, mais parfois cela finit mal, donc en ayant occasion d'avoir du travail au départ, je me suis dit que ça valait la peine d'essayer et j'ai accepté. Je me suis dit qu'avec un premier boulot, ça serait plus facile de chercher un autre travail sur place. En fait je n'en ai jamais trouvé d'autre et je suis resté onze mois dans le même resto. Au début j'ai eu deux jours de formation pour connaître l'entreprise, c'est une compagnie qui a beaucoup de restos dans le monde entier, principalement dans les gares et les aéroports, là

où il y a du monde !

Au début avec un groupe de nouveaux arrivants, on louait un appartement. Il y avait une boîte qui ne louait qu'aux Polonais. Le patron ne demandait pas de références, il savait qu'on ne pouvait pas en avoir, mais en échange le prix était plus élevé. Les autres agences exigeaient les références des anciens propriétaires, preuve que tu as payé régulièrement ton loyer, que tu es correct, mais moi je ne pouvais pas présenter de références anglaises.

Plus tard, quand on habitait en ville, on s'est rendu compte qu'on payait trop et que ce n'était pas un problème de trouver une location lorsque tu connais quelqu'un qui connaît quelqu'un, etc. Mais au début, quand tu es étranger c'est difficile, tu ne connais personne et tu arrives dans une ville inconnue. On était cinq dans une maison de quatre pièces et cuisine.

J'étais assez bien dans ce resto, ils m'ont aidé à faire les formalités, à obtenir un numéro de sécurité ; car autrement il faut bosser au black, et c'est dangereux. Ils nous ont fait obtenir un compte bancaire à la Lloyd, c'est une banque tellement populaire parmi nous qu'elle a des agences en Pologne !

Je suis parti avec l'idée que c'était pour une année et je suis resté onze mois. Si j'avais été plus jeune, je serais resté plus longtemps. Mais une copine m'avait averti : « Si tu restes plus longtemps ça va être trop difficile de rentrer et tu risques de compromettre tes études ». J'ai donc décidé de rester une année au maximum et de revenir. Mais si notre gouvernement s'imaginerait que tous ses jeunes vont revenir, il se trompe. Ceux qui y sont depuis deux ou trois ans vivent mieux qu'en Pologne ; ils ont contracté des crédits, fait des études, fondé une famille, se sont fait des amis... alors pourquoi revenir ici et travailler pour un salaire de misère ?

Mon problème c'était mes études : qui aurait besoin d'un juriste polonais ? Au cours de ma scolarité, j'ai fait un lycée technique et j'ai obtenu un diplôme d'électricien, mais il n'est pas reconnu comme valable en Angleterre ; je devais m'inscrire dans un collège anglais pendant un an pour le valider. Comme je ne voulais rester là-bas qu'un an, cela ne valait pas la peine. J'ai un copain qui est électricien là-bas et qui gagne très bien sa vie. Il prend l'avion pour la Pologne toutes les deux semaines ; beaucoup de gens font la même chose, ils vivent là-bas mais viennent étudier ici, cela leur revient moins cher.

Pour ne pas être tenté de rester là-bas trop longtemps, j'avais acheté mon billet de retour à l'avance.

C'est plus facile de rester pour des gens jeunes qui connaissent un minimum de la langue, la vie là-bas est plus facile qu'en Pologne. Pour certaines choses, la vie quotidienne est moins chère qu'en Pologne. On voit là-bas comment peut être la vie dans un pays normal. Ici tu dois payer pour beaucoup de choses qui là-bas sont gratuites, par exemple la médecine. Je n'ai pas l'argent pour tout ça ici. Ce n'est donc pas étonnant que cela nous révolte. Seul un petit groupe de gens a profité de tous les changements.

Ce séjour m'a apporté une meilleure résistance au stress. J'ai vu ce que c'était un travail normal et le traitement correct d'un salarié.

Je suis revenu parce que quand tu es un étranger, tu deviens un citoyen de troisième classe. Peut-être que mes enfants seraient devenus anglais. Un Anglais m'a dit : « même si tu as les mêmes qualifications qu'un Anglais tu n'as aucune chance d'accéder à un poste important. Il y a comme un "plafond en verre" du fait que ce n'est pas ton pays. » Ce n'est pas une question de tolérance. Ici en Pologne c'est pire, le pays est lamentable mais c'est mon pays.

.../...

Nos directeurs pensent toujours qu'une entreprise ce sont des machines, des voitures, de l'argent et pas les gens. En fait une entreprise ce sont les gens, mais souvent ce sont des gens simples, qui ne savent pas et qui permettent qu'on abuse d'eux.

.../...

Au retour, c'était plus difficile, il fallait oublier la bonne vie et accepter l'idée de vivre ici malgré les difficultés et le fait que personne ne veuille de moi. Je me suis dit que le plus important était d'acquérir de l'expérience professionnelle même s'il me fallait travailler avec un salaire de misère.

.../...

Parfois ici à Varsovie j'ai envie de retourner derrière le comptoir d'un bar et de faire des cocktails ! C'est agréable de discuter avec les clients, je me souviens d'une hôtesse de l'air, elle m'apprenait la bonne prononciation, parfois mon chef me grondait pour ces conversations avec les clients, mais je faisais bien mon boulot.

Je n'ai pas eu l'occasion de connaître les Anglais, ils ne voulaient pas trop avoir de relations avec nous, on appartenait à la "deuxième catégorie". C'était une équipe internationale : Biélorusses, Tchèques, Slovaques, un Hindou, un Bulgare. On se parlait dans un mélange de langues : polonais, russe, anglais...

.../...

Le plus difficile c'était à la fois un terrible manque du pays et une réticence par rapport au retour. Ces sentiments venaient de temps en temps. Je crois que chacun de nous les ressentait. Mes amies filles pleuraient souvent en se languissant de leur famille, avaient le mal du pays mais elles ne voulaient pas rentrer. Elles cherchaient longtemps un travail. Il était difficile, mais elles ne voulaient pas l'abandonner car ici, en Pologne,

elles n'avaient pas de chance pour survivre. Là-bas j'ai connu des gens qui n'en pouvaient plus, qui revenaient en Pologne, et puis qui retournaient en pleurant en Grande-Bretagne. Quand je partais en Grande-Bretagne, je pleurais, quand je revenais, je pleurais aussi, comme tout le monde, c'est un cercle vicieux.

Je pense qu'un salaire de 1400 à 1600 zlotys ici dans notre pays serait suffisant pour que tous ces jeunes ne partent pas et restent ici. Mais on ne peut pas l'avoir. Je me sens comme si personne ne voulait de moi dans ce pays. Je pensais que si je ne trouvais pas de travail après mon retour je ferais mes bagages et je reviendrais en Angleterre, mais c'est un choix difficile.

.../...

Actuellement, je vis de mes économies anglaises. Tout ce qui compte à notre âge, gagner de l'argent, se développer, fonder une famille... ici, je n'ai aucune chance d'obtenir ces choses-là. Un copain architecte sans expérience gagne 2000 £ en Angleterre, ici c'est 600 zlotys, une immense différence ! Je ne suis pas trop exigeant, je voudrais gagner juste assez pour vivre, mais ce n'est pas possible à Varsovie. C'est pas bizarre de ne pas pouvoir obtenir cette base après 5 ans d'études ?

Si je n'étais pas ce juriste de merde, je ne serais pas revenu, mais je ne peux pas exercer ma profession ailleurs, car le droit en Grande-Bretagne est complètement différent du droit européen. Avec mes études en sciences humaines je me suis condamné à vivre en Pologne.

.../...

En Pologne, tout ce qui est à l'Est de la Vistule, c'est une tragédie. Il faudrait tout brûler, retourner la terre et recommencer dès le début. Là-bas les villes et les villages ce sont des "entrepôts" de retraités et de rentiers, les jeunes sont partis en masse, les gens dynamiques sont partis. Varsovie

est la première grande ville à l'Est, donc elle aspire tout le monde dans un rayon de 150 kilomètres et tous ceux qui y viennent n'en repartent jamais. Mais il y a des gens qui reviennent de l'étranger comme moi, et qui n'acceptent pas les conditions d'ici, ils savent qu'on peut vivre différemment et ils vont changer les choses. »

TÉMOIGNAGES D'EUROPE

3 – LES PESANTEURS DE LA VIE

Parfois, la précarité est davantage ressentie au plan affectif ou relationnel qu'au plan économique. D'autres fois encore, une maladie ou un accident servent de déclencheur à la dégradation d'une situation personnelle. Cette rubrique met l'accent sur ces impondérables qui menacent toute vie et dont, parfois, la conscience est imposée cruellement.

7ème témoignage : LE CORDON QUI ÉTOUFFE

Danino

H, italien. 51 ans. Veuf sans enfant. Commerçant (habillement, styliste). Vit avec sa mère à Milan. (It 01)

« Je me suis toujours senti sensible et fragile puisque je suis dans le domaine artistique où il faut avoir un minimum de sensibilité. Et comme je ne manque pas de créativité, la fragilité va avec, mais disons qu'avec le temps on apprend à gérer.

Je suis tellement fragile que l'idée de faire des erreurs ou de me tromper me terrorise. Je cherche toujours à prévenir certaines choses, à affronter les difficultés d'une manière juste. Ce n'est pas tout à fait de la fragilité ; fragile n'est pas le bon mot, mais il s'agit de vivre ses propres peurs.

J'estime pourtant être une personne assez forte suite au type d'éducation que j'ai eu : je supportais des punitions corporelles, au niveau psychologique c'était terrible, et puis ayant eu une vie de militaire avec une expérience importante dans une équipe spéciale des forces armées italiennes, je suis habitué à vivre des injustices. Je ne me plains pas de la douleur, ni de la difficulté. C'est aussi mon plus grand défaut ; je ne demande jamais de l'aide aux personnes les plus proches de moi. Je ne montre jamais ma souffrance ; au contraire je

suis un peu trop disponible pour aider les autres alors que je souffre dix fois plus. Finalement je trouve que c'est une grande faiblesse.

.../...

Ma mère a toujours été une personne très particulière avec beaucoup de phobies et de peurs. Elle sent toujours une insécurité ; elle est incapable de vivre seule. Elle a toujours vécu à travers la famille, mon père, une tante et un oncle. Avec ces trois personnes qui étaient aussi associées dans les affaires, ils ont passé leur vie ensemble et ces personnes filtraient pour elle les difficultés de la vie. En deux mois, ils sont morts tous les trois et elle est restée sans aucun point de référence. Elle a eu une grande dépression ; elle ne raisonne plus, elle a peur de tout, de rester à la maison, de prendre un ascenseur, de manger du poisson, de manger de la viande... Elle a 75 ans. Si je l'abandonne avec une infirmière, elle va mourir en un mois... Même si je pars, je vais être tout le temps inquiet, je ne savourerais donc ma vie ni dans un cas, ni dans l'autre. Vu que je n'en profiterais pas, il vaut mieux que je reste avec elle, comme ça au moins je la rends heureuse. À présent je le dis comme ça mais c'est très dur, il y a des moments où je suis extrêmement nerveux, je n'en peux plus, je me dis demain je plie bagage et je m'en vais... Mais à 51 ans, je dois raisonner comme un homme mature et non pas comme un enfant...

.../...

Je ne me suis jamais considéré suffisamment mature pour avoir des enfants. J'aime bien les enfants, c'est très important dans la vie, mais j'ai été très superficiel dans beaucoup de choses au cours de ma vie... Je dois dire que ça me manque à présent de ne pas avoir eu d'enfants mais c'était un choix et je suis habitué à assumer les conséquences de mes choix...

.../...

Ma mère a toujours été une femme très possessive, oppressive et étouffante. Elle ne me plaît pas comme personne. Ce n'est pas une personne sensible. Elle est habituée à acheter, à se procurer les choses, les personnes et les sentiments. Elle aimait l'ordre ; j'étais obligé de jouer dans un angle de la salle de bain et je ne pouvais pas quitter ce coin. Elle m'achetait des centaines de jouets, mais je devais rester là. Les jouets qu'elle m'achetait ce n'était pas parce qu'elle m'aimait mais pour que je reste à cet endroit précis pour jouer, dans cet angle...

Moi, à 50 ans, lorsque j'ai envie de sortir avec une fille, je fais semblant d'être au travail. Ça me dérange énormément parce que dire des mensonges à sa mère à 50 ans pour pouvoir sortir ça me gâche toute la soirée mais c'est comme ça !

Je ne pense pas au futur, je ne peux pas me le permettre. Je vis au jour le jour simplement parce que je n'aime pas la vie que je mène. Je ne sais pas quand finira cette situation avec ma mère. Donc je ne me projette pas. Tant que je peux résister, je reste ici, mais un jour je prendrai une infirmière pour ma mère et je partirai... J'irai dans un village de pêcheurs en Ligurie, peut être sur une colline au milieu des vignobles ou peut-être que je retournerai à Miami... »

8ème témoignage : LA BASCULE

Nicolas

H, italien. 46 ans. Marié, deux enfants. Portier. Vit à Milan avec la peur et l'angoisse et une situation économique fragile. Traumatisé par une condamnation. Accident domestique. (It 03)

« C'était au mois de juin, mon frère était chez moi. J'ai reçu un coup de fil anonyme qui disait :

il y a des voleurs ! Je suis descendu, mais il n'y avait personne. Ensuite encore une fois un coup de fil : des voleurs, des voleurs ! J'ai décidé de descendre, mais cette fois armé, j'avais un pistolet ; il était déchargé. Il y avait un groupe de jeunes, saouls, qui mangeaient dans le restaurant à côté. Puisqu'il n'y avait personne d'autre, j'ai demandé à ces jeunes d'arrêter leurs conneries. Du coup une vingtaine de jeunes m'ont couru après. Alors j'ai sorti le pistolet et je l'ai pointé.

À cause de cette histoire, j'ai été convoqué au tribunal pénal. J'ai été condamné à des pénalités, six mois de liberté conditionnelle et cinq ans de mise à l'épreuve : je n'avais pas le droit d'utiliser mon arme hors de mon domicile ou de mon balcon. Les jeunes, eux, ont dû payer une amende de 3 millions de liras chacun pour enlèvement, parce qu'ils m'avaient enlevé.

Depuis ce jour, je suis en état d'agitation. Depuis ce moment-là, je souffre d'anxiété. Je n'avais jamais mis les pieds dans un tribunal. Voir les barreaux, les gens menottés... Et lorsqu'ils ont annoncé le verdict, j'étais derrière les barreaux... Lorsque le juge m'a condamné, je suis tombé dans les pommes. Depuis, j'ai cette peur qui ne me lâche pas.

C'était il y a 15 ans...

.../...

On s'aime ma femme et moi, mais il y a encore des moments difficiles. Il y a des moments où on n'arrive pas à clôturer les fins de mois. Je suis un peu tendu. C'est un peu stressant de ne pas faire ce dont tu as envie. Ma femme me dit de ne pas m'inquiéter, qu'on y arrive toujours, qu'il ne faut plus penser au passé... »

9ème témoignage : SANTÉ FRAGILE ET ASSISTANCE

Stanislaw

H, polonais. 58 ans. Habite à Varsovie dans une résidence pour SDF hommes (Caritas). Malade (obésité, diabète, mal voyant). Ancien ouvrier non qualifié. Gardien bénévole du parking du cimetière. Divorcé, sans enfants. (Pol 03)

« Quand on s'est séparés avec ma femme, une étape de ma vie était derrière moi. Après j'ai eu plusieurs emplois dans des entreprises différentes mais, à cette époque, il arrivait souvent qu'on ne soit pas payés ; il y avait des faillites. J'ai commencé à avoir des dettes et finalement mon bailleur s'est fâché. Je lui devais 10 000 zlotys (environ 2 ans de loyer impayé). C'était pas beaucoup ! J'en connais qui avaient 30 ou 40 000 de dettes !

Je suis tombé malade, j'étais à l'hôpital et je ne suis pas venu au tribunal. C'est comme ça que je suis devenu un SDF. C'est simple. Ça fait la quatrième année dans ce centre d'hébergement pour SDF.

Ici je me sens utile, je suis trésorier, je collecte les loyers de ceux qui travaillent. Et un jour sur deux je suis gardien du parking du cimetière. Je donne au centre tout l'argent que les gens me donnent sur le parking . C'est du bénévolat parce que je ne peux pas trouver un travail régulier dans le monde "normal". Je ne paye pas pour mon séjour ici comme certains ; c'est en échange de mon travail que j'ai l'hébergement et une chambre (de 18 m2 environ partagé avec quatre autres SDF). Ici, seuls ceux qui travaillent peuvent recevoir à manger, ceux qui ne travaillent pas vont chercher en ville. C'est une sorte de récompense.

.../...

Moi je n'ai jamais eu de problème d'alcool, mais de santé : obésité, hypertension, diabète... C'est la dépression qui a directement provoqué tout ça. C'est le résultat de ma vie : on travaillait dans des endroits différents, on n'a pas mangé, on n'a pas dormi, on logeait dans des conditions difficiles, on faisait un travail physique... Quand on est jeune, on croit pouvoir tout faire, on croit que le monde est à nous. Et quand on vieillit, on se rend compte, on sait qu'il y a des choses inaccessibles, c'est tout simplement la vie.

.../...

J'ai été expulsé de mon appartement. Ça a été tellement rapide ! Ils sont venus à 10 h et on m'a laissé dans la rue. À midi c'était fini, rien n'est resté dans l'appartement. Ils ont emmené les meubles à la décharge, j'ai réussi à garder quelques objets personnels de base car le reste, tout simplement, je n'avais pas de lieu pour le garder. Tout ce que j'avais gagné a été perdu. J'ai sauvé 5% de ce que j'avais. L'expulsion est un processus très, très brutal ; celui qui ne l'a pas éprouvé ne peut pas comprendre, il faut le vivre. Le monde s'écroule, mais la vie continue.

Les jours suivants, j'ai logé un peu chez les amis, chez les uns, les autres, mais enfin ils m'ont fait comprendre... Ils m'ont donné l'adresse de cet abri pour les SDF. Je n'ai donc jamais dormi dans la rue. J'avais été expulsé le 10 mai et le 25 juin 2003 je me suis retrouvé ici ; depuis je n'arrive pas à en sortir. Ça fait plus de 4 ans, c'est mon premier établissement de ce genre.

Au début, je pensais que c'était la fin du monde de se retrouver ici. Maintenant je sais qu'il y a des tragédies bien pires ; que les gens d'ici ont survécu. Je suis relativement bien ici. Chacun pense que sa tragédie est la pire mais ce n'est pas vrai. On peut comparer avec les médecins ou les infirmières : s'ils étaient sensibles aux souffrances de leurs malades, après six mois, ils deviendraient

fous ! Ils doivent garder leur sang-froid, être durs, parfois vulgaires, pour tenir le coup. Ici c'est la même chose. Ici, j'ai eu beaucoup de temps pour réfléchir sur ma vie, comprendre mes fautes.

Il y a une époque dans la vie où on a le choix. Et moi, je ne savais pas comment me comporter à cette époque, quand j'avais le choix... On pense que cela n'est pas important, ne compte pas, on ne voit pas que c'est le moment du choix : la décision de travailler ou pas, d'aller à droite ou à gauche. Après, la vie ne donne pas la possibilité de revenir en arrière. Et, après un bon moment, on se rend compte qu'on a commis une faute mais c'est "pleurer sur le lait déjà renversé"... C'est trop tard, on a beau se torturer, impossible de revenir en arrière, on a seulement des remords de n'avoir pas attaqué le mur. Pourquoi ne peut-on pas avoir ce savoir auparavant mais seulement après avoir commis la faute ?

C'était plus qu'une mauvaise décision, ce n'était pas par hasard, c'était ma faute. Je ne savais pas demander de l'aide ou je ne voulais pas le faire, je ne voulais pas écouter des conseils, je pensais : « je vais vous montrer ». Mon ego était plus important que ma raison. L'homme pense toujours qu'il peut réussir, qu'il va se débrouiller et après, c'est trop tard. À un moment, je me suis retrouvé coincé et je ne pouvais pas m'en sortir ni me débrouiller seul, j'ai fini par avoir une dépression.

Grâce aux abris comme celui-ci on a le temps pour réfléchir. Personne ne nous a appris comment réussir sa vie. La malhonnêteté gagne partout, pas l'intelligence. Il faut savoir "laisser aller", ne pas essayer de prouver à tout prix, sinon les problèmes commencent. Avant on ne se rend pas compte, et après on a plus de liberté de mouvement.

.../...

Mon expulsion n'a pas été une surprise ; à ce moment-là je ne me sentais pas bien, j'étais diabétique et en dépression. Tout ce qui se passait

m'était égal et personne ne s'inquiétait pour moi. Quand ils m'ont eu, je ne pouvais avoir d'aide de nulle part. Aujourd'hui je sais que j'aurais pu me défendre.

Quand on perd son appartement, on ne pense pas tout de suite : "je vais aller à l'abri des SDF". C'est même la dernière pensée que l'on a. Je croyais que j'étais assez fort pour m'en sortir. Mais on n'évalue pas assez les choses avant de les perdre, avant un malheur. Car il y a des choses qui n'ont pas de prix, comme la dignité.

Dans une situation de crise, les endroits où on peut faire appel sont rares. Quand tout s'écroule, l'homme reste seul, les collègues connaissent très peu sa situation. Les foyers, les institutions qui devraient l'aider s'occupent de bureaucratie plus que d'aide réelle, ils sont souvent plus intéressés par les formulaires que par les gens.

.../...

L'homme est dans la vie comme sur une vague, il y a des montées et des chutes. Maintenant je suis sur la montée. Tout se passe bien : j'ai un logement, une association avec un collègue, ici je suis valorisé, théoriquement je ne peux pas me plaindre...

Autrefois je ne savais pas accepter les soutiens, je voulais garder mon autonomie, je croyais que j'allais m'en sortir mais je ne m'en suis pas sorti. Aujourd'hui, je suis calme, j'ai des gens autour de moi qui ont les mêmes problèmes, qui comprennent, qui ne me rejettent pas car ils sont sur le même chemin. On se respecte, on s'aide, je sais à qui m'adresser, je me sens proche d'eux.

.../...

Le moment le plus dur, c'est quand je me suis retrouvé absolument seul. Tout s'écroule. On est au fond du trou, passif, car on pense ne pas pouvoir réussir la moindre chose. On pense à tout, à crier, au suicide, la crise nerveuse est déjà là, mais il faut passer par là et c'est à chacun de

trouver son chemin. On y va tout seul.

J'ai fait une psychothérapie qui a apaisé certaines choses ; j'ai arrêté de paniquer. Il m'a fallu six mois pour commencer à croire que je pouvais remonter, retrouver la distance par rapport à soi-même. Parce que quand on tombe dans le trou, on ne peut pas essayer de sortir à tout prix en paniquant, là on s'enfonce. Quand on est vraiment en bas, on a le temps de penser, penser par où sortir. "Attends, pense d'abord" je me suis dit. Il y a des choses sur lesquelles on ne peut agir. Prendre de la distance par rapport à moi-même, ça a été ma réussite.

.../...

Il n'y a pas à généraliser sur les gens en précarité ou sur les exclus. C'est toujours le problème d'une personne, d'un individu, chacun le ressent d'une manière différente. Pour la précarité c'est comme avec un alcoolique, il faut d'abord qu'il admette qu'il est alcoolique et quand il en est conscient, sans émotions, il faut pouvoir se dire : "oui, j'ai perdu" et y penser. Si tu es incapable de te le dire, tu vas tomber sans pouvoir sortir. Il faut d'abord calmer sa conscience.

.../...

Pour moi il n'existe qu'« ici et maintenant ». Comme ça la vie ne me pèse pas, je ne fais pas de comparaisons... L'homme est un animal qui s'adapte vite.

Ici, les choses dont on a besoin, on les a. On a plus de nourriture et de vêtements qu'une famille moyenne... Par contre, un soutien à long terme, le temps des gens, une aide dans les démarches, ça, on ne peut le trouver nulle part. On a besoin du temps de quelqu'un, qui sait, qui comprend les choses mieux que nous, qui va nous guider au début du retour à la vie...

L'enfer, c'est de ne plus pouvoir comprendre ce qui se passe autour de soi. »

10ème témoignage : VIEILLESSE ET SOLITUDE Jadwiga

F, polonaise. 80 ans. Habite depuis toujours une petite ville de l'Est, en Podlasie. Veuve depuis 10 ans. 2 enfants. (Pol 04)

« J'ai des souvenirs terribles de la période de la guerre, quand les Russes s'approchaient . On se cachait car ils brûlaient les campagnes entières. On courait, on s'enfuyait au milieu des corps des morts. On s'est caché avec mes trois autres sœurs dans une maison abandonnée. On entendait les cris des Russes, les râles des soldats. On voyait les corps des jeunes Allemands. Ce n'était pas une "libération" gaie.

.../...

Je me suis mariée juste après la seconde guerre mondiale. Mon mari est devenu membre du parti communiste. Il était le maire de Wegrow. Très rapidement il s'est rendu compte de la nature du nouveau régime et le parti ne lui convenait plus. Il a publiquement "jeté" sa carte de membre du parti.

Bien sûr, il a perdu son travail. Pendant deux ans, on lui a rendu impossible de trouver un travail quelconque, même un simple travail manuel. Du coup notre situation financière a changé complètement, on n'avait plus les moyens, moi je n'avais aucune profession. Mais je me suis forcée à organiser un travail à domicile. J'ai appris à faire un travail bien payé à l'époque, la réparation des collants. À cette époque-là, les collants étaient introuvables donc de très grande valeur. Toute la famille a vécu de mon travail. Après, mon mari a pu travailler mais il n'a jamais exercé le travail pour lequel il s'était préparé (fonctionnaire). Il avait osé jeter sa carte du parti communiste, c'était une punition de la part du

3 – LES PESANTEURS DE LA VIE

système. Après, il s'en foutait de son travail et il s'est mis à boire beaucoup. Moi, je gagnais l'argent pour la famille...

.../...

Les années les plus belles de ma vie, c'était avec mon deuxième mari ; c'était un mari formidable. Il avait été mon premier petit ami, mais je ne l'ai pas épousé quand j'étais jeune. Après, sa femme est morte, mon mari aussi. On s'est retrouvé et c'était beau.

.../...

Aujourd'hui ma solitude est la pire des choses. je déteste la solitude. J'aurais aimé vieillir dans une maison pleine, comme ma mère. J'ai une voisine, un peu folle, quand elle vient, elle crie très fort, mais elle est la seule à venir tous les jours, je dépends d'elle.

J'ai de quoi manger, je regarde la télé, je vais à l'église si je n'ai pas trop mal. Je ne suis attachée à rien, ni à personne. Mais je suis désolée d'être seule et inutile. Le pire serait de dépendre complètement de quelqu'un, je ne veux pas de ça, j'ai peur de cela. Que la Vierge me donne la santé ! J'ai horriblement peur du jour où quelqu'un sera forcé de s'occuper de moi. Mais c'est la vie des vieillards...

La solitude de la vieillesse est terrible : le fait de ne pas pouvoir faire des choses, de ne pas pouvoir comprendre, de seulement se souvenir. Qui voudrait passer du temps avec les vieux ? La solitude, c'est terrible ! »





TÉMOIGNAGES D'EUROPE

4 – PRÉCARITÉ, MODES D'EMPLOI

Deux profils de femme concluent ces témoignages. L'une est au départ de sa vie d'adulte, mais connaît déjà depuis plusieurs années la marginalité et l'autre lutte en permanence pour sa survie et sa dignité. Toutes deux décrivent leur quotidien, non seulement dans ses aspects pratiques mais en soulignant la place irréductible du rêve comme moteur de vie.

11ème témoignage : UNE FORMATION À LA MARGE

Sarah.

F, française de mère française et de père pakistanais. 19 ans. Vit à Grenoble. (Fr 03)

« À la base, c'était pas un choix d'être dans la rue. J'étais super douée en cours, je voulais être prof... Mais je suis devenue de plus en plus a-sociable, du moins avec les cons. Et je ne peux pas retourner dans une classe. Je ne tiendrais pas. Je sais que plus le temps passe plus ce sera dur, mais je ne m'en sens pas capable. J'ai passé quatre ans de ma vie sur les routes et je me suis éclatée, droguée, de teuf en teuf...

À 15 ans, je me levais à 8 heures pour commencer à boire. Je mangeais des acides tous les jours. J'avais du mal à voir dans quel état j'étais, tellement j'étais loin. Je me suis quand même dit que je partais grave... il fallait faire quelque chose. J'ai un pote qui donnait une chienne. J'avais besoin d'affection. Il fallait que je m'occupe d'un chien pour pouvoir m'occuper de moi : faire la manche pour acheter ses croquettes... C'était une façon de me re-responsabiliser, en m'occupant de quelqu'un, d'un animal.

J'ai vécu avec rien du tout, dans des cages d'escalier, à 15 ans. Ça se fait... et ça se fait très bien, parce qu'on a les poubelles des grands

magasins, on a la manche... enfin on peut faire la manche. Moi je la fais plus depuis que j'ai compris que j'étais en plein cœur de la société, en fait que j'étais anarchiste. Je faisais la manche, je voulais pas travailler, je voulais pas de compte bancaire. Et quand je me suis rendue compte qu'en faisant la manche, j'étais dépendante des gens qui travaillent et donc dépendante du système à 100%, j'ai vite arrêté ! J'ai fait du ménage, les vendanges, des conneries à droite, à gauche...

.../...

En ville, il y a un point d'eau où on peut aller se laver. Mais moi j'y vais pas. J'y suis allée au début que j'étais dans la rue à Grenoble, j'avais 15 ans. Mais je me suis faite virer parce que j'étais mineure. Ça m'est resté en travers de la gorge. Ensuite j'y suis retournée de mes 16 à 17 ans. Seulement j'étais super jeune. Quand je suis arrivée à Grenoble dans la rue, j'étais super jeune, donc tout le monde me connaît. Et il y a énormément de cachetonnés, de mecs qui te pètent les couilles à 8 heures du matin quand tu vas prendre ta douche, des sales toxes, des sales racailles et ça me saoulait de voir tous ces gens tous les jours pour aller prendre ma douche et ça me saoulait aussi de faire la queue pendant $\frac{3}{4}$ d'heure, que ce soit sale par terre et de trouver des seringues dans les poubelles des chiottes. Donc maintenant, je vais aux douches municipales. C'est payant mais c'est tranquille, c'est propre, c'est bien... En plus, c'est pas très loin.

Ici, on prend l'eau à la borne incendie, on a récupéré une clé spéciale à une occasion. Et on a des groupes électrogènes.

Le fait que je n'ai pas d'adresse - mon courrier va chez mes parents - fait que j'ai pas d'assurance et que j'ai souvent des problèmes avec les Assedic... mais on essaye de se tenir à niveau. On sera pas les premiers à courir à l'hôpital mais si on en a besoin, on ira.

.../...

J'ai appris beaucoup de choses dans la rue. J'ai rencontré des gens très bien, des gens dérangés, des gens dangereux... Le fait d'avoir beaucoup souffert étant petite m'a beaucoup endurcie, je suis prête à affronter la vie. Quand j'ai eu 13 ans, mon père a voulu m'envoyer au Pakistan pour me marier. J'ai pétié un plomb et je n'ai plus jamais revu mon père. J'ai jamais eu d'autre preuve d'amour de sa part...

.../...

Ça fait deux ans qu'on est dans un camion sur ce terrain, mais on ne bouge pas de Grenoble. Le camion ne roule plus ! C'est frustrant d'être dans un camion qui ne roule pas... Vivre en camion est devenu une mode. Il y a beaucoup d'étudiants qui prennent un camion, il y a pas de loyer, c'est pratique...

Avec mon copain, on voudrait un terrain dans la légalité. Moi avant, j'étais SDF et je suis toujours considérée comme SDF, et la Mairie ne veut pas nous donner de terrain sous prétexte qu'il y a beaucoup de gens qui vivent en camion et qui auraient les moyens de vivre "dans la norme"... La mairie nous dit toujours : il y a les terrains des gens du voyage. Mais les gitans et nous, c'est pas du tout la même culture, ils sont en famille, ils ont d'autres modes de vie, on a les quatre chiens...

Sur le terrain, il y a huit chiens en ce moment. Les chiens aussi deviennent une mode. On croit qu'on ne peut pas se faire arrêter quand on a un chien parce qu'il ne peut pas être laissé tout seul. Mais mon copain est allé en garde-à-vue et son chien à la SPA ! 150 € pour le récupérer ! Heureusement que les associations font l'avance !

Le terrain qu'on cherche c'est un peu une plaque tournante, pour que chacun puisse repartir vers ses propres projets. On est très solidaires avec les potes qui vivent sur le même terrain que nous mais on se voit pas tous les jours. Vivre ensemble

c'est bien beau, mais il faut pouvoir supporter la gueule de l'autre tous les matins...

Il y a des gens qui se pointent en camion sur notre terrain. Ils sont dans la même galère que moi et je les envoie chier ! Ça fait mal au cœur ! Mais combien de fois des gens sont venus soit disant pour trois jours et ils étaient encore là au bout de deux mois, ou alors ils sont partis au bout de trois jours mais avec du matériel à nous... C'est bizarre, c'est à double tranchant...

.../...

Vivre comme on vit, on n'est pas les plus à plaindre. En France, on a beaucoup de chance. En France, il y a de la précarité mais pas de grande misère par rapport à d'autres pays. Enfin, la misère n'est pas comparable. On s'en sort mieux ici qu'ailleurs pour ce qu'on a.

Il y a beaucoup d'associations d'aide, c'est un milieu très actif. Le collectif des associations, il est très militant et les résultats sont là. À Grenoble, c'est OK pour squatter. L'an dernier, de très gros squats ont fermé, des squats pour camions et des squats d'habitation. Mais les jeunes ici se sentent vachement concernés. Il y a beaucoup d'associations, d'humanitaires.

.../...

Maintenant je veux reprendre le dessus, je veux prendre ma vie en main. On essaie de monter une entreprise avec mon copain. Je dessine énormément. On veut monter une marque de vêtements. Sur toutes les routes du monde. Je passe aussi des diplômes d'animation avec les enfants... »

12ème témoignage : SURVIE ET DIGNITÉ

Annie.

F, française. 50 ans. Trois enfants. RMI. Vit à Grenoble. (Fr 01)

« Je vais parler d'”elle” parce que c'est moi il y a quelques années, ce sera plus facile, comme si c'était une autre personne. »

Une enfance heureuse dans un milieu modeste ; ses parents ouvriers construisent leur maison, aidés par les amis et les voisins. Aînée de quatre enfants, Annie fait ses études, sans grand intérêt, jusqu'au bac. C'est le moyen d'échapper à la condition d'ouvrier. Elle tente le Conservatoire de théâtre, le réussit. Ses parents l'encouragent. La vie d'artiste commence : l'engagement dans une compagnie de théâtre, la vie de bohème, les appartements pas chers, la débrouille, la vie pour l'art.

« Vie de jeunesse, vie de bohème, vie artistique... On pouvait se loger à pas cher, on chapardait ce dont on avait besoin, bref, la belle précarité avec une belle solidarité. On volait l'orange mais il n'y avait pas de haro là-dessus ! La précarité est acceptable quand elle est choisie. »

Vient le désir de faire un enfant, puis un deuxième, vite. Le père ne reste pas, Annie élève seule les deux petites. La vie n'est plus si simple, il y a moins de temps pour le théâtre et moins d'argent qui rentre mais elle ne se plaint pas et accepte la précarité qui découle de ce choix.

Le temps passe, les filles grandissent, Annie reprend le théâtre. C'est la vie de compagnie, on est acteur mais aussi administrateur, costumier, décorateur, c'est un travail collectif au sein d'une troupe permanente. Mais cette vie collective a aussi ses limites : une mésentente avec une autre personne de la troupe dure et perdure jusqu'au

cauchemar. Annie est usée, fatiguée, elle se sent presque mourir d'oppression face à cette personne si dure. Il lui faut partir pour survivre, elle n'a plus de force, il lui semble avoir donné tout ce qu'elle pouvait dans cette aventure. Elle part sans réfléchir à ce que sera sa vie sans ce travail. Elle part, à 47 ans, c'est une question de survie.

« J'ai quitté mon travail devenu intenable, des conditions despotiques. J'ai eu l'impression de le quitter à plat ventre. Une question de survie. Je n'avais pas le choix. Je serais morte si j'étais restée. On m'avait tout pris. »

Annie revient malgré elle au ”je”, s'en aperçoit et accepte de renoncer à la marque de distance et de pudeur qu'elle souhaitait maintenir.

Elle rencontre un homme avec qui elle fait un enfant, c'est un garçon, treize ans après la naissance de sa fille cadette. Le petit garçon crie beaucoup, c'est un enfant « différent », le papa n'en veut pas et s'en va.

À la maison, Annie fait vivre ses deux grandes et le petit garçon. Sa fille cadette attend un enfant, elle n'a pas d'emploi et le père l'a quittée. L'aînée annonce qu'elle reprend ses études, elle veut se frayer un chemin qui ne connaisse pas la misère. Annie s'occupe de tous : ce bébé à naître, sa maman en grande difficulté, l'aînée dans ses études et le petit garçon, celui qui n'est pas comme tout le monde.

« Il m'a fallu du temps pour retrouver du désir mais pendant ce temps, les ressources s'épuisent, les Assedic diminuent et on se retrouve avec 400 € pour vivre un mois. Impossible ! Tout l'argent qu'on a, il est pour le toit ; les allocations de ma fille, pour manger. Et le reste ? Il faut le demander.

J'aime bien prendre l'image du bateau : j'étais sur le bord, j'ai réussi à embarquer sur un bateau et puis au moment de la traversée, on nous débarque en pleine mer. Et il faut nager pour regagner le

bord. C'est ça la précarité. Et en nageant, on n'a pas souvent le nez hors de l'eau. Des fois, on vous lance une bouée, on vous donne un peu d'argent pour payer l'électricité. On se dit avec ça, je vais y arriver... Et puis la bouée se perce, on retombe, on recommence, c'est épuisant. Vouloir nager pour regagner le bord, c'est épuisant. Et pas un bateau ne vous dit de grimper. Ils passent. Personne ne vous prend en route. Il faut d'abord regagner la case départ.

Dès qu'une chose est à peu près réglée, il y en a une nouvelle, c'est comme lutter contre les vagues.

Je voudrais qu'au même titre qu'on a aboli l'esclavage, on abolisse la pauvreté. Ce serait de la Politique avec un grand P. Travailler à la sueur de son front, c'est une notion débile ! On a tordu le cou à l'enfantement dans la souffrance mais pas encore à la punition par le travail héritée au paradis.

S'il y a de la précarité quelque part, c'est parce qu'on ne pense pas à la société dans son entièreté. Il faudrait penser au niveau plus grand, plus vaste. »

Annie n'aime pas demander de l'aide, on lui retourne souvent qu'elle devrait travailler. Elle explique que c'est difficile pour le moment à cause de son petit garçon dont elle s'occupe beaucoup. Elle refuse les écoles spécialisées, elle préfère qu'il s'intègre dans une école primaire. Ça a marché parfois, grâce à des maîtresses qui ont tenté le coup. Ça a marché jusqu'à la classe de sixième, et là, terminé.

« Quand on a diminué d'une journée la présence à l'école de mon fils sous prétexte qu'il ne suivait pas telle ou telle procédure (il n'avait déjà que 3 demi-journées), j'ai demandé : je suis punie ? On m'a dit oui. Là, j'ai compris – au sens profond du mot, prendre en moi – ce que signifiait être exclue. Je me suis sentie black, beur, SDF. J'ai

compris ce que c'était vraiment la marginalité. Autant avant, c'était une notion très intellectuelle pour moi, à partir de ce moment, c'est devenu une notion inscrite au niveau de mon cœur.

J'ai déjà eu l'exclusion de la société par rapport à mon fils. Et le travail qui disait : tu prends trop de temps pour ton fils, tu n'es pas assez avec nous. Tu te dois à ton travail ! On est fragilisés et on vous accuse de pas vous en sortir.

C'est l'exclusion aussi qui amène à la précarité.

.../...

En même temps la précarité a des avantages. Quand je n'ai plus de chauffage dans ma salle de bain et que je n'ose pas faire venir le propriétaire parce que ma salle de bain est minable... À un moment donné, je n'y tiens plus, je l'appelle quand même et j'ai une honte phénoménale qui monte. Et il m'amène un super radiateur de salle de bain neuf, nickel, design en plus, moi qui aime les belles choses... Pas le truc de base. J'ai regardé cet objet dans la salle de bain. Vraiment on m'aurait offert un voyage à l'Île Maurice, j'aurais été aussi heureuse ! C'est vrai, j'ai une panique folle lorsque la machine à laver tourne mal, même maintenant que je sais réparer la courroie.

La précarité, ça amène ça : tu peux te contenter de petites choses comme si c'était des choses de luxe. Mon luxe c'est le jambon de Carrefour. Mais quand j'y vais il ne faut aller qu'au jambon, sinon c'est trop d'euros dépensés !

Je laisse tout le temps ma maison et ma voiture ouvertes. Personne ne peut envier ce que j'ai chez moi. J'ai pas de problème de clé, pas de souci de ce côté-là. Et puis, comme je me sens très exclue, dans mon quartier d'arabes, je suis bien. Je les sens frères, je les sens proches, dans la même "tranchée" de la société.

Quand vous avez moins d'argent, vous n'allez pas au bistrot. Trois ou quatre fois dans l'année, quand on me paye... Après je dis bien merci.

Je déteste les associations caritatives. Ça empêche la politique. Qu'est-ce que ça fait de mettre un pansement sur une plaie qui n'est pas désinfectée ? Ça ne sert à rien. Je n'irai jamais aux restaurants du cœur. On veut bien vous aider, mais faut quand même pas exagérer... En plus c'est pas des vraies aides. On se donne bonne conscience pour que vous vous fâchiez pas trop fort.

Quand on est précaire, on est fragile parce que, déjà, on ne peut pas se soigner comme les autres. Il faut un médecin qui accepte la CMU. Et on a une santé qui se dégrade. On ne peut pas acheter de légumes, c'est plus cher... Tout se paye, tout devient marchandise. Même se rendre service, ça devient marchand. Et ça renforce la précarité.

Je suis allée chez le dentiste. Je devais mettre un appareil complet en haut. J'ai pleuré le jour où ils m'ont mis l'appareil. J'étais contente parce je me disais avec une belle dentition, ce sera mieux quand même... On se sent plus à l'aise. Mais l'appareil de la CMU, il est à pleurer... Tellement il est laid. On peut pas ouvrir la bouche. On dirait une barre d'immeubles, c'est moche.

Souvent dans la pauvreté, on vous propose des choses moches, comme cet appareil dentaire de la CMU. Moi j'aime bien le luxe et le beau. Le luxe se serait un vrai appareil dentaire, avec lequel on peut sourire...

.../...

Ma chance, c'est de venir d'une famille modeste. On sait vivre. Survivre. On sait faire attention, se passer de ça ou ça. On connaît la frustration. On a un bagage en plus.

.../...

Est-ce que j'ai envie de sortir de la précarité ? Oui, ça use le cœur. Ça empêche de rêver. Le rêve, c'est épatant. Je dirais presque que c'est une réalité. Pas de gagner au loto... mais la contemplation... La précarité peut gâcher ce plaisir. C'est plus difficile de rêver sous une tente qu'avec un toit au-dessus

de sa tête, y fait meilleur.

J'ai envie de redire une phrase d'Italo Calvino qui dit que l'enfer est sur terre et qu'il y a deux moyens de s'en sortir ; un, c'est d'essayer de faire avec et en faisant ainsi on y contribue, on devient enfer et on en rajoute, l'autre façon c'est de voir au milieu de cet enfer ce qui ne fait pas enfer et essayer de faire vivre et grandir cet endroit-là. Même dans la précarité, on trouve des endroits comme ça.

C'est vrai que si je n'avais pas la littérature, cette précarité serait insupportable. Sans littérature, je ne pourrais pas. Je ne vais pas à la bibliothèque, j'achète mes livres. Et je les garde. J'en ai vendu malgré tout quelques-uns... j'espère qu'ils ne m'en voudront pas. C'est vrai que je les avais bien lus. .../...

Je me suis demandée si je n'avais pas envie de vivre cet état-là. Artistiquement. Pour réfléchir le monde. Peut-être que j'avais envie de voir d'en bas comment ça fait le monde ? On réfléchit mieux quand on a le ventre vide. Je plains les gens qui n'ont pas le temps de réfléchir. On s'aperçoit qu'il y a plein de choses dont on a pas besoin... Et pourtant qu'est-ce que le superflu est agréable ! J'adore le superflu... Dans ma grande pauvreté et ma misère, j'achète du café équitable... Au moins une solidarité inter-pauvres. Comme ça aussi je bois moins de café... »







EN FORME DE CONCLUSION

L'ambition originelle de cette recherche était de mener une exploration, dans différents contextes urbains, de situations contemporaines de précarité, notamment quant à leurs expressions sociales et spatiales. La question centrale était double : d'une part, quel dialogue entretiennent les formes sociales (leurs codes et dérives) et les formes urbaines (leurs usages et leurs contournements) ? D'autre part, au-delà de ses manifestations visibles et répertoriées (grande pauvreté, mal logement, mal emploi,...), quel impact la précarité a-t-elle sur l'imaginaire social contemporain ?

Pour répondre à ces interrogations, le travail s'est structuré à partir des mises en place de deux procédures : d'une part, une démarche transdisciplinaire associant aux chercheurs (sociologue, urbaniste, architecte, philosophe, géographe...) des artistes (photographe, vidéaste, compositeur...) ayant réalisé des œuvres concernant diverses précarités, visibles ou dissimulées, évidentes ou insoupçonnées. Et, d'autre part, la constitution d'un réseau international, impliquant quatre pays présentant des états de développement urbain et des contextes socio-politiques différents, regroupant des équipes aux statuts et aux approches de recherche diversifiées.

Au terme de ce parcours étagé sur trois années quelques remarques peuvent être notées, qui concernent aussi bien les méthodes déployées que les résultats obtenus. Nous les listons ici, selon un point de vue "de l'intérieur", dans l'attente des réactions, critiques et prolongements que ce travail pourra susciter.

LES ÉCHANGES ARTISTES/SCIENTIFIQUES

Ce processus de recherche, exploratoire par bien des aspects, reposait sur l'hypothèse qu'un échange

entre artistes et chercheurs était non seulement possible, c'est-à-dire capable de développer un champ linguistique partagé, mais fructueux, c'est-à-dire élaborant une pensée commune permettant d'analyser et d'articuler les connaissances mises à jour. À ces deux qualités vérifiées tout au long de nos rencontres, s'est ajoutée une spécificité liée au moyen d'expression privilégié retenu, la photographie, et à sa remarquable adaptation à la restitution des situations de précarité. En effet, photographier appartient autant au domaine de la transcription du réel qu'au domaine de l'art ; à la différence d'autres disciplines artistiques, la photographie produit moins d'artefacts sur l'espace où elle intervient. Grâce aux photographies de Maryvonne Arnaud, un véritable fil conducteur à travers les villes et les pays a pu ainsi être déroulé et charpenter un itinéraire sans feuille de route directive posée a priori.

Les échanges ont donc eu lieu, riches et répétés. Les étapes ont engendré d'autres étapes, les commentaires de nouvelles images, puis d'autres mots. Une telle aventure, qui ménage une part d'inconnu à chaque avancée, n'aboutit pas facilement à un objet final bien formaté. Pour être fidèle, la restitution de l'itinéraire doit respecter les conditions de sa production. C'est pourquoi nous avons opté pour une présentation croisant en permanence les images et les mots, en suivant le mieux possible leurs rencontres conjoncturelles au fil des échanges, parfois aussi en jouant l'ouverture et l'échappée. Sans doute assez éloigné d'un rapport classique, nous aboutissons à un objet hybride, ouvrant des perspectives, des renversements de points de vue, produisant des fulgurances par l'association d'éléments homogènes aussi bien qu'hétérogènes.

Que nous apprennent ces échanges ? Que gagnent les artistes à être commentés par des "savants" ? Que cherchent les scientifiques dans ces regards où l'émotion prime souvent la connaissance ?

Tous ensemble ont appris que l'autre aussi "sait". Que le véritable expert de la précarité est certainement d'abord la personne en état précaire. Et que, sur un sujet aussi lointain et familier à la fois, il importait de multiplier les angles d'approche, de ne pas se cantonner à la carapace de mots que les analystes infligent à la réalité jusqu'à parfois la masquer, mais de se mettre aussi à l'écoute du sensible, des affects, de la part irrationnelle qui nous lie à un tel sujet. L'art touche au cœur parce qu'il sait guider les yeux. Tous les participants ont accepté de suivre les indices proposés, de se laisser porter par l'émotion avant d'ausculter les situations à partir de leurs appareillages disciplinaires, nécessaires pour tenter de comprendre.

On ne sera pas surpris que dans une telle démarche, la réflexion sur la méthode double quasiment en permanence le propos sur le contenu ; au point que parfois les deux s'enchevêtrent, faisant glisser la précarité comme sujet au statut de doute sur la pertinence de l'approche. C'était le risque du principe de nos rencontres, il nous faut assumer cette mouvance finalement plus positive que déstabilisatrice.

LA DIMENSION EUROPÉENNE

Il s'agit sans doute de la principale difficulté rencontrée tout au long de ce travail et que l'on pourrait résumer en deux points : l'hétérogénéité des équipes engagées et les problèmes linguistiques.

Notre intention de départ était de fédérer sur ce projet des équipes comparables à *Laboratoire sculpture urbaine*, c'est-à-dire associant en leur sein artistes et intellectuels réunis sur une thématique commune interpellant l'urbain. Bien qu'en contact avec nombre d'institutions ou de personnes ressources, le constat s'est imposé de l'extrême difficulté de trouver des unités équivalentes ou offrant des potentialités d'articulation. Comme souvent, ce sont aussi des contacts aléatoires et des affinités opportunes qui ont présidé à la constitution du réseau impliqué. Par delà la volonté individuelle de leurs membres et la grande sympathie des personnes rencontrées, les équipes se sont avérées très hétérogènes. Nous avons tenté d'optimiser les capacités et les ouvertures de chacune mais les différences d'inscription à la fois professionnelle et institutionnelle dans le projet commun ont contrarié notre ambition comparative et l'envergure internationale que nous souhaitions au départ. En fait, il nous aurait fallu consacrer le temps et le budget de la recherche à la mise en place d'un groupement homogène ou au moins harmonisé dans ses aspirations, ses motivations et ses contributions. C'est en fait dans la progression du parcours lui-même que se sont révélés les dysfonctionnements, les implications divergentes, les retraits ou les nouvelles entrées, et réglés les ajustements nécessaires au fur et à mesure.

C'est ainsi que *Plan-Project* à Cologne, association fortement axée sur l'architecture et l'aménagement urbain, a joué essentiellement un rôle de réunificateur de l'ensemble des équipes, à deux reprises en 2006 et 2007, et a accueilli la première installation publique liée à nos travaux dans le cadre de son forum international annuel. *Multiplicity.lab*, à Milan, est certainement l'équipe la plus proche de notre mode de fonctionnement

et c'est naturellement avec elle que nous avons eu le plus de collaboration. La relative proximité de nos sites (Milan et Grenoble) a joué également un rôle positif. Très impliquée dans la dimension urbaine, riche d'une longue enquête détaillée sur le mal logement milanais, *Multiplicity* a eu un apport essentiel aussi bien pour l'établissement du diagnostic que pour la réflexion d'ensemble et l'élargissement de la notion de précarité à l'esprit du temps.

Les équipes polonaises contactées au départ du projet appartenaient essentiellement au monde des arts plastiques (à Lodz, la *Fundacja Edukacji Wizuaknej*, *Fondation d'Education Visuelle*, qui travaille sur les liens entre image et société, puis le *Wyspa Institute of Art* de Gdansk, artisan de notre lien avec Zygmunt Bauman). Après les premiers échanges et rencontres, elles se sont estimées à la fois pas assez compétentes ni assez disponibles pour suivre un travail de fond mais accueillantes à d'éventuelles futures présentations. Nous avons donc collaboré avec deux personnalités polonaises de Varsovie, Janek Sowa et Joanna Warsza, travaillant entre sciences sociales et interventions artistiques, qui se sont avérées très dynamiques et présentes.

La multiplicité des langues a été une difficulté majeure. Très vite, nous nous sommes aperçus que l'anglais comme dénominateur commun permettait une compréhension générale et l'accès à un socle élémentaire d'informations mais filtrait la transmission des singularités et des nuances d'expression ; cela, principalement lors des échanges oraux. Le passage à l'écrit a nécessité un effort de traduction considérable, puisque cinq langues étaient utilisées en permanence (allemand, italien, polonais, français et anglais). Le travail de transcription et de traduction a donc mobilisé beaucoup d'énergie, dépassant largement nos

estimations, à partir du moment où ces documents ne concernent pas seulement la publication finale mais les outils de communication intermédiaires, même les plus provisoires. Une organisation mieux planifiée du travail aurait sans doute amélioré cette gestion ; elle ne pouvait être mise en place dans la dynamique de ce projet in process.

En dépassant ces difficultés techniques que l'expérience assouplit et relativise, deux points contradictoires marquent notre aventure européenne : le poids des cultures nationales et une certaine confusion occidentale.

La charge de l'histoire, les grands mouvements de bascule géo-politiques de ces dernières années, la culture propre de chaque pays aussi bien dans sa vie quotidienne que dans ses traditions de production de connaissances, se retrouvent à vif dans les discours, dans les explications ou dans les récits de vie, c'est-à-dire tant au plan de la méthode qu'au plan du contenu. Comme une écume originale, une touche nationale imprègne les périphéries du message central ou les détails des descriptions.

Et, en même temps, l'impression qui domine au terme de ce parcours est l'étrange confusion du continent européen, abordé sous l'angle de la précarité. Qui dirait avec certitude le lieu exact de telle ou telle prise de vue ? Où sont les différences entre ces gens de la rue, ceux de Milan, de Grenoble, de Lyon ou de Varsovie ? Les témoignages recueillis sont colorés de particularités nationales et culturelles, mais au fond, ne sont-ils pas interchangeables quant aux raisons des ruptures, des chutes et même des modalités de survie ? Notre enquête n'a pas l'ambition d'une généralisation mais elle ouvre largement la piste d'une certaine homogénéisation occidentale.

LA PRÉCARITÉ COMME PARADIGME DE LA CONTEMPORANÉITÉ.

Trois champs d'investigation et de questionnement émergent de notre problématique : le passage des formes sociales aux formes urbaines, le rôle des représentations et la montée de la précarité comme figure référentielle de l'imaginaire social d'aujourd'hui.

LES FORMES URBAINES

La plupart des photographies présentées ici possèdent une dimension quasi intemporelle. Comment se fait-il que l'observation (internationale) de la précarité produise des images difficilement datables quand, d'ordinaire, les photos d'aménagement ou de renouvellement urbains témoignent immédiatement de leur temporalité ? Comme si les précaires échappaient aux codes et références, aux systèmes d'intégration des formes dominantes. Tel que notre démarche l'approche, c'est par les multi-singularités individuelles, par les expériences isolées/répétées qu'émerge la forme spatiale. Il y a un passage de l'exclusion individuelle à des formes nouvelles d'inscription ou de désinscription dans la ville. Les interstices, les intervalles, les nouveaux modes d'habitat, difficiles à approcher puisque relevant partiellement d'une économie parallèle, témoignent d'une ville émergente qui invente de nouveaux dispositifs aussi bien de l'ordre de l'invisible que de la surenchère spectaculaire.

Passer par la trajectoire pour dire l'espace, c'est reconnaître que la trajectoire fait l'espace, une nouvelle manière de dire les villes d'aujourd'hui, en interrogeant le temps et l'usage. Les lieux se

réinventent en permanence, espaces de réserve ou ressources inattendues pour de nombreuses personnes, comme ces Algecos installés en bordures des voies et proposés officiellement comme logements temporaires, participant à ce vaste mouvement de cabanisation qui commence à s'institutionnaliser et que décrit méticuleusement *Multiplicity* : voitures hors d'âge, aux pneus crevés, en stationnement autour de la gare de Milan, louées à la demi-journée ou à la demi-nuit comme aires de sommeil, jusqu'aux lieux aménagés par nécessité comme les chambres d'étudiant, formes socialement admises mais qui sont aussi parfois les signes de l'intrusion d'une certaine précarité, non visible et discrète.

Nous sommes passés d'une époque où l'habitat était précaire sans que systématiquement ses habitants le soient, gardant l'espoir de passer de la cabane à l'habitat solide et durable, à une époque où émergent des formes issues de la nécessité et du grand besoin, parfois récupérées pour devenir des formes esthétiques. Ce renversement témoigne de la prégnance grandissante des fragilités urbaines et de l'ambiguïté de la notion de précarité en regard du système marchand.

L'extension actuelle des modes de précarité dans les villes conduit à déplacer l'approche de ces dernières, notamment dans la vision d'une prédominance du modèle marchand classique de l'appropriation spatiale, ignorant une autre ville qui apparaît en creux, l'univers social des marges. Ce que montre bien Stefano Boeri, c'est la capillarisation des espaces "marginalisés". Les zones clairement circonscrites par des systèmes parallèles existent toujours mais en survivance ; les nouveaux modes urbains naissent dans la ville traditionnelle, la modifient, dépassent les contextes nationaux, sont reliés à la mondialisation et entraînent aussi bien effets destructeurs qu'effets créatifs.

Au-delà des SDF, au-delà de la paupérisation, au-delà d'une situation strictement canalisée en termes de zones urbaines ou de zones sociales, la précarité irrigue et se ramifie. De plus en plus, elle intègre non seulement les précaires mais les "précarisants", ceux qui, à la fois, la fabriquent de leurs regards et de leurs attitudes mais aussi la redoutent pour eux-mêmes, comme une menace dont de moins en moins de défenses sociales ou spatiales les protégeraient.

LES REPRÉSENTATIONS

Notre recherche est exploratoire au sens où la construction de sa méthode est partie intégrante du processus lui-même. Le croisement approche artistique / approche scientifique impose plus de souplesse que l'application de techniques d'investigation éprouvées. Tout au fil de notre progression et dans la captation des signes à laquelle elle a conduit, une dimension dont nous n'avons pas souligné l'importance au départ s'est imposée comme fondamentale : les formes représentées.

Nous les avons ajoutées au titre original de cette recherche pour équilibrer le rôle essentiel, non seulement qu'elles jouent dans notre processus de recherche lui-même, mais comme dimension constitutive des précarités contemporaines. En nous positionnant à l'affût des signes pour les rassembler par les photographies et les commenter, nous avons ouvert le troisième pôle : social, spatial et représenté. Et cet équilibre enrichit notre problématique non seulement par l'envergure des contenus auxquels il donne accès mais aussi par l'entrée en réflexion de la chaîne signe-image-media-information, tant les précaires, indices et symboles, sont à la fois sujets

et objets de représentation.

Est-on sûr de bien voir ce que nous avons sous les yeux ? C'est la question centrale qui parcourt plusieurs séquences de l'atelier-fragile. Comme ce dernier a réuni de grands spécialistes de la communication et de l'interprétation des signes, leurs réponses ou leurs éclairages pourraient sembler nous éloigner de notre sujet. Or, chacun d'eux a le souci de toujours recadrer son apport en référence au thème ; et ce n'est pas là simple affaire de courtoisie, il le fait parce la précarité est devenue une dominante de la sphère médiatique et imaginaire d'aujourd'hui.

L'IMAGINAIRE CONTEMPORAIN

Lorsque l'on observe de façon redondante les mêmes situations dans différents pays, le constat déborde l'anecdotique et le conjoncturel. Dans les sociétés européennes aujourd'hui, il y a l'émergence massive d'une population « brésilianisée » ; une masse importante de la population est abandonnée à elle-même. La ville des trente glorieuses s'est lézardée, celle dans laquelle il tombait sous le sens que ville / citoyenneté / solvabilité étaient une seule et même chose. Aujourd'hui une part non négligeable de la population est insolvable. Banale dans le reste du monde, au Brésil ou au Cameroun par exemple, cette insolvabilité n'était pas banale en occident et nous n'avons pas appris à penser avec elle.

Lorsque Zygmunt Bauman dit : « *Attention, a priori nous sommes prêts à éliminer les insolubles* », de par son expérience de l'holocauste, il terrifie, surtout quand il ajoute qu'il ne voit pas actuellement les cadres qui nous empêcheraient un jour de les éliminer, jusqu'à rationaliser cette élimination. Hypothèse violente qui fait froid

dans le dos.

Autre hypothèse, celle de Janek Sowa qui pose la question : n'assistons-nous pas à une démodernisation du monde où non seulement les insolubles ne sont pas un reliquat que lentement nous allons savoir traiter, mais une population en voie d'émergence – avec des problèmes ré-émergents qui sont typiques d'un monde non-moderne et que l'on croyait avoir résolu définitivement ? En d'autres termes, comment remplacer le mythe du progrès dans lequel demain sera mieux qu'aujourd'hui ? On se souvient de la phrase de Rem Koolhaas : quant à notre futur urbain, il y a plus à apprendre à Lagos qu'à New York...

Lionel Manga nous envoie un écho d'Afrique sous la forme d'un grand rire : « *Vous, les Blancs de l'Europe opulente, vous vous interrogez sur la précarité ? Vous n'avez pas honte ? Par rapport à nous, Douala, une population de 3 millions d'habitants dont 2 millions et demi vivent avec 2 dollars par jour... Vous voulez rire !* ». Il travaille aujourd'hui sur la survie dans les bidonvilles et sur ce qu'il appelle « *l'homo mobilis* », c'est-à-dire tous ces jeunes qui veulent immigrer clandestinement en Europe.

Ces quelques rappels montrent bien qu'au delà d'un inventaire de la misère du monde et plus encore que la seule réalité matérielle ou sociologique, le "précaire" constitue l'une des grandes polarités de l'imaginaire social contemporain en reformulation. Notre champ de référence abandonne peu à peu la certitude d'une croissance indéfiniment positive ; le mythe du progrès perpétuel sur lequel l'Occident vit depuis quelques siècles s'essouffle ; nous savons que la quantité de biens consommés n'est pas synonyme d'élévation morale et peut saturer l'existence au lieu de la combler ; jusqu'à la planète Terre, gage

d'éternité, devenue synonyme d'un grenier pillé et épuisé.

À côté des notions de durée, de stabilité, de progrès, ont émergé les notions de précarité, d'incertitude, de provisoire, d'éphémère, de mobilité, de fuite, d'instabilité, de nomadisme. Ces termes ne décrivent plus seulement certaines marges, jusque là équilibrantes de la norme, ils concernent dorénavant des comportements largement partagés, des formes de vie, de langage et d'expression portées par toute une génération. Ces attitudes se confinaient aux lisières du monde aidant à mieux affirmer les valeurs dominantes, elles caractérisent aujourd'hui des modes de vie en passe d'être majoritaires.

La thématique imaginaire encore largement prégnante, celle du progrès et de l'abondance, présente par la négative les critères de la précarité, paradigme du manque, du provisoire et de l'infondé. Pourtant, anthropologiquement, la nature profonde de l'espèce humaine est sans doute beaucoup plus près de la thématique de l'équilibre instable que de l'enracinement dynastique. Notre époque est convoquée par cette question capitale de renverser la polarité imaginaire, de formuler les nouveaux axes d'articulation du vécu et des rêves. La forte émergence et la transversalité de la précarité en font une piste majeure de compréhension de notre temps, de nos espaces et de nos modes de vie. Dans l'aventure de cette reformulation, toutes les approches sont les bienvenues ; c'est grâce à leur pluriel que seront évitées la moralisation et l'idéologie et que naîtront les mots encore inconnus.



LA FEMME AUX FLEURS

MARYVONNE ARNAUD

Anna ? Rosa ? Malgorzeta ? Je ne sais pas, elle vit à Varsovie.

L'ai-je vue en la photographiant ? Je ne pense pas. J'ai vu du rouge, rouge de son pull-over, rouge des fleurs, j'ai vu une posture, un air résigné, la fragilité de la vie. Cette photographie a été faite à la sauvette, en passant, comme une prise de note, pour réfléchir, pour intégrer une série de photographies montrant tous ces petits commerces informels qui « fleurissent » les trottoirs de Varsovie ou de Lodz et qui me semblaient très représentatifs d'un moment historique.

D'un côté, la grande ville néo-libérale qui grossit, grandit, bourjouffle, affiche tous les jours plus de publicités, plus grandes, plus obscènes, plus, plus, repoussant ses limites en abandonnant sur les bas-côtés des individus habitués, formatés pour une autre vie, un autre temps. Ils parlent une seule langue, ils n'ont pas d'I-phone, pas d'I-pod, pas d'I-book, n'ont pas fait d'études, leurs corps sont fatigués, usés, résignés. Ils appartiennent à un monde disparu.

Cette femme, je l'ai photographiée dans le mouvement, image volée, je l'ai présentée lors du premier « atelier fragile » à Sciences-Po Paris. Elle est devenue Mélancolie de Dürer, Piéta, Dolorosa, elle a été déshabillée, disséquée, décortiquée, analysée, chacun des détails présents sur la photographie devenant un indice, un support à réflexions. Ces réflexions ont été traduites en italien, en polonais, en allemand, puis publiées. Icône à elle seule, elle représente un moment de l'Histoire du XXème siècle.

Plus je regardais cette image, plus j'avais l'impression de connaître cette femme. Elle me nourrissait, produisant ainsi une situation totalement dissymétrique. Je décidais alors de la retrouver lors d'un autre voyage à Varsovie.

Elle n'était pas au rendez-vous improbable. Je l'ai cherchée, repérant les espaces qui pouvaient l'accueillir, les espaces possibles pour son petit commerce, imaginant la meilleure place, le moment propice à la vente, je l'ai cherchée longuement et enfin je l'ai vue. Je n'ai pas douté. La même posture, c'était elle, au milieu de ses fleurs, les mêmes coquelicots fragiles, les cheveux plus courts, pas de pull rouge, une chemise blanche d'un autre temps, la béquille, le sac à carreaux, le mouchoir et la même résignation, la même scénographie.

Je lui ai signifié mon désir de la photographier, sans langue commune puisque je ne parle pas polonais, et qu'elle ne parle que le polonais, mais échange de gestes, sourires, puis un petit signe de consentement, et j'ai réalisé une nouvelle série de photographies. Cela a semblé l'étonner et lui plaire. Elle sourit. Se sent-elle belle ? Admirée ? Vue ? Est-ce simplement une rupture dans la monotonie de sa journée ? Elle m'offre un bouquet, je lui en achète un autre.

La donna con i fiori

The woman with the flowers



Decostruzione di un'immagine

Deconstruction of an image

L'immagine di una donna seduta che espone dei fiori di campo sul suolo di una città. Un'immagine a prima vista consueta, da lasciare a quello sfondo indistinto di informazioni che percepiamo con la coda dell'occhio. Eppure, anche da un'immagine come questa, soprattutto da un'immagine come questa, possono nascere interpretazioni, ipotesi, racconti che ci aiutano a decifrare la vita quotidiana delle nostre città. Bastano a volte poche mosse del nostro sguardo: mettere a fuoco un dettaglio,

The image of a woman seated who exhibits wild flowers on the soil of a city. A common image at first sight, to leave in that undistinguished background of information that we perceive with the corner of our eye.

Still, also from an image like this one, especially from an image like this one, there may arise interpretations, assumptions, stories that help us understand everyday life in our cities. Sometimes, a few glimpses are sufficient: focus on a detail, combine with another image by analogy, deduct or add elements to the

affiancarle per analogia un'altra immagine, sottrarre o aggiungere degli elementi per verificare la soglia di tenuta del suo codice semantico.

Cominciamo questo esercizio con una foto scattata da Maryvonne Arnaud a Varsavia. Una foto analizzata nel corso di un seminario sulla Fragilità tenutosi a Parigi presso la cattedra in scienze politiche all'École des Hautes Études il 4 luglio 2007. Al seminario, che è parte di una più ampia ricerca sulla precarietà dal titolo Atelier Fragile (promossa da un gruppo interdisciplinare di ricercatori europei provenienti dal Laboratoire-Sculpture urbaine di Grenoble, multiplicity.lab di Milano, plan project di Colonia) hanno partecipato Maryvonne Arnaud, Stefano Boeri, Daniel Bougnoux, Denis Bernet-Rollande, Yves Citton, Isabella Inti, Bruno Latour, Bernard Mallet, Philippe Mouillon. Riportiamo di seguito alcuni dei loro commenti.

È come se la donna portasse con sé un frammento di un paesaggio, il paesaggio della sua infanzia. Quello che esisteva prima che lei diventasse una anziana donna nella Polonia postcomunista, senza diritto a una pensione.

Mi colpisce l'accumulazione, il fatto di trovare spesso nelle città corpi immersi in mucchi di cartoni, coperte, oggetti...

Per le strade si percepisce un effetto di nidificazione: si è passati dalla mendicizia pura all'habitat. Il corpo umano tende a ricostruire il proprio involucro con tanti piccoli pezzi trovati qua e là, come gli uccelli costruiscono il loro nido.

Guardate la borsa araba, un oggetto che si trova dappertutto. Questo vale anche per gli atteggiamenti: il corpo potrebbe essere diverso, così come i fiori, eppure il dispositivo profondo dell'immagine resta lo stesso.

A Varsavia, una scena come questa appartiene al piccolo commercio ambulante. In un certo momento dell'anno, ad esempio, la città si riempie di venditori di fragole. Se invece ci trovassimo nel carreau di Grenoble, o in una piazza di Parigi, saremmo di fronte a una scena di marginalità sociale.

No, la fotografia avrebbe potuto essere scattata ovunque, a Varsavia, Parigi, Grenoble, o Milano. Oggi il mondo si divide in strati orizzontali... è possibile ritrovare ovunque gli stessi atteggiamenti, i dettagli nel modo di vestire, gli oggetti... i piccoli segni individuano la condizione sociale, più che la provenienza geografica.

In effetti, gli espedienti per sopravvivere sono simili ovunque, con piccole varianti a seconda del clima,

the threshold of endurance of its semantic code. Let us begin this exercise with a photograph taken by Maryvonne Arnaud in Warsaw.

A photograph analyzed during a workshop on Fragility held in Paris at the chair of politics at the Ecole des hautes études on 4th July 2007. The workshop, which is part of a wider research project on precariousness named Atelier Fragile (promoted by an interdisciplinary group of European researchers from the Laboratoire-Sculpture urbaine of Grenoble, from multiplicity.lab of Milan, and from plan project of Cologne) featured the participation of Maryvonne Arnaud, Stefano Boeri, Daniel Bougnoux, Denis Bernet-Rollande, Yves Citton, Isabella Inti, Bruno Latour, Bernard Mallet, Philippe Mouillon. Below are some of their comments.

It is as if the woman took a piece of landscape with her, the landscape of her infancy. That which existed before she became an old woman in post-communist Poland, without any right to a pension.

I am impressed by the accumulation, the fact of often finding in cities bodies submerged into heaps of cardboard, blankets, objects ...

A nestling effect can be perceived in the streets: the passage was from pure beggary to habitat. The human body tends to reconstruct its own envelope with many little pieces found here and there, just like birds build their nest.

Look at the Arabic bag, an object that can be found anywhere. And the same goes for attitudes: the body could be different, just like the flowers, but the deep situation remains the same.

In Warsaw, a scene like this one belongs to hawking. At a certain time of the year, for example, the city is full of strawberry traders. If we were instead in the carreau in Grenoble, or in a square in Paris, we would be faced with a scene of social marginality.

No, the photograph might have been taken anywhere, in Warsaw, Paris, Grenoble, or Milan. Today the world is divided into horizontal layers ... the same attitudes, the details in the way of dressing, the same objects can be found anywhere ... little signs define the status, more than the geographical origin.

Actually, tricks to survive are the same everywhere, with minor differences based on climate and the season; differences can only be read in the bodies. Bodies that have been subject to stories or that have



1



2



3

SYNONYMES DU MOT PRÉCAIRE

l'équilibre du hasard, aléatoire, hasardeux, incertain, éventuel, hypothétique, stochastique, imprévisible, indéterminé, déséquilibré, variable, versatile, capricieux, changeant, flottant, fluctuant, ondoyant, oscillant, hésitant, fluide, éventuel, éphémère, passager, temporaire, momentané, transitoire, fugitif, fugace, inconstant, instable, arbitraire, ambigu, aberrant, flou, complexe, risqué, périlleux, nébuleux, friable, chancelant, branlant, boiteux

le corps cabossé, menu, tendre, délicat, faible, faiblard, fragile, frêle, grêle, gringalet, chétif, douillet, défaillant, défectueux, souffreteux, faiblissant, chancelant, branlant, boiteux, éclopé, délabré, flageolant, oscillant, tanguant, titubant, trébuchant, vacillant, invalide, estropié, bancal, débraillé, pouilleux

l'esprit à la dérive, apathique, bonasse, humble, triste, lunatique, timide, flou, vulnérable, hésitant, imprécis, imprévisible, indécis, instable, versatile, déséquilibré, désordonné, détraqué, affligé, inconsistant, inconstant, inconséquent, lâche, volage, veule, agité, fuyant, fainéant, oisif, paresseux, asocial, cassant, imprudent, périlleux, fantaisiste, fou, égaré, perdu, capricieux, déficient, débile

l'état de manque, précaire, sans-abri, sans-logis, sans-voix, SDF, fauché, insolvable, dépouillé, démuni, endetté, plumé, gagne-petit, sans-domicile-fixe, sans-papier, sans-le-sou, meurt-la-faim, crève-la-faim, affamé, infortuné, va-nu-pieds, pauvre, imparfait, incomplet, inégal, imperceptible, inconsistant, modique, provisoire, imprécis, indécis, indiscernable, irrésolu, difficile, suspect, douteux, inconséquent, versatile

l'errance, vagabond, voyageur, nomade, itinérant, chemineau, bohémien, trimardeur, bohème, gitan, tzigane, brabançon, forain, galvaudeux, ambulancier, va-nu-pieds, rôdeur, errant, libre, déraciné, exilé, expatrié, déporté, fugitif, fuyant, égaré, perdu, aventureux, aventurier, risque-tout, instable
l'oiseau libre, aventureux, clochard, casse-cou, risque-tout, téméraire, aventurier, énergumène, fantaisiste, indépendant, original, excentrique, farfelu, libre, fou, bohème, voyageur, nomade, vagabond, nomade, itinérant, chanteur des rues, fragile, beau, délicat

le rebut, pauvre, miséreux, rejeté, minable, miteux, laissé-pour-compte, croquant, hère, cloporte, claqué-faim, claqué-pain, meurt-la-faim, crève-la-faim, disetteux, gueux, gueusard, misérable, indigent, paria, sans-le-sou, traîne-misère, gueuse, bagasse, marie-couche-toi-là, catin, morue, pouffiasse, poule, ribaude, traînée, cloche, nécessiteux, parasite, pilon, quémendeur, saboteux, suppliant, trimardeur, bambocheur, énergumène, bon-à-rien, badaud, flâneur, malandrin, ribbeur, musard, paresseux, aventureux, besogneux, indigent, nécessiteux, gagne-petit, démuni, arraché, dénué, dépouillé, désargenté, fauché, insolvable, tondu, plumé, endetté, ruiné, détruit

le louche, mendiant, clochard, mendigot, fille de joie, prostituée, marie-couche-toi-là, catin, putain, péripatéticienne, forain, chanteur des rues, rôdeur, malfaiteur, maraudeur, truand, brigand, coupeur de bourse, vide-gousset, détrousseur, escroc, condamné, canaille, temporaire, surnuméraire

Cette recherche exploratoire a été menée pour le PUCA (Plan Urbanisme Construction Architecture) du Ministère de l'Ecologie, du Développement et de l'Aménagement durables, par l'équipe artistique de LABORATOIRE sculpture-urbaine à Grenoble, en partenariat avec le CRESSON, UMR-CNRS 1563 «ambiances architecturales et urbaines» de l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Grenoble en Décembre 2008.

LABORATOIRE sculpture-urbaine a mené cette recherche de 2006 à 2008 dans le cadre du cycle local.contemporain initié par la Conservation du Patrimoine de l'Isère et soutenu par le Conseil Général de l'Isère et la Région Rhône-Alpes.

**Toutes les images sont de Maryvonne Arnaud
et sont protégées par copyrights.
Merci de nous contacter à l'adresse suivante avant
toute utilisation :
contact @ local-contemporain.net**

Pour plus d'informations :
www.laboratoire.net
www.local-contemporain.net